
XII

NOUVEAU

SISTÊME

DE

PHILOSOPHIE,

ETABLI

SUR LA NATURE DES CHOSES

CONNUËS PAR ELLES-MÊMES:

MIS EN PARALELLE AVEC L'OPINION des anciens Philosophes sur les PREMIERS-PRINCIPES DE LA NATURE; & sur lesquels on n'a rien trouvé de fixe & de certain jusqu'à present.

AUQUEL ON A JOINT UN TRAITE' de la NATURE DE L'AME, *& de* L'EXISTENCE DE DIEU, *prouvés l'un & l'autre par une chaîne suivie d'argumens capables de convaincre les plus incrédules & les plus opiniâtres.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez NICOLAS LE BRETON fils, Quai des Augustins, au coin de la ruë Gist-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

CETTE
PREMIERE PARTIE
est divisée en trois Chapitres.

LE premier contient les quatre Premiers-principes dont ce Sistême est composé, où l'on explique leur nature, les attributs ou proprietés essentielles qui forment leur essence, chacun en particulier ; necessaires pour en former ce qu'on appelle des Etres complets. Selon cette définition, ce qui est en soi, ce qu'il est, & que l'on conçoit par lui-même, sans admettre aucun autre concept dont il puisse être formé ; leurs définitions sont exactes & précises, suivant cet axiome reçû, Que tout Principe ne peut être composé ni divisé en d'autres Principes. Les axiomes communément reçûs, & les notions communes rapportées, en prouvent efficacement la verité. La conformité qu'ils



ont avec l'autorité des ſaints Livres, la prouvent pareillement ; en ſorte qu'on ne voit rien qui ne ſoit très-ſavorable dans ce Siſtême, & plus convenable pour l'avancement de nos connoiſſances.

CHAPITRE SECOND.

LE ſecond Chapitre commence par la convenance que peuvent avoir nos ſaintes Ecritures avec notre Siſtême. En rapportant le ſentiment des meilleurs Commentateurs, par lequel on peut juſtifier qu'ils ne ſont en rien contraires à ce que nous avons avancé ; nous y joignons pareillement l'opinion que les Anciens peuvent avoir euë ſur la maniere dont le Monde a pû ſe former, & ſur ce que les Philoſophes modernes en ont penſé. Les uns & les autres ſe trouvent réünis en ce point, que la création du Monde par l'Etre ſuprême étoit neceſſaire pour bien déveloper cet éclatant my-

ſtere ; ce qui m'a fait prendre la réſolution de prendre mon point fixe de l'inſtant de cette création, pour marquer la reconnoiſſance que nous devons avoir à l'Etre ſuprême, de lever nos difficultés ſur ce point, qui juſques-là avoit été inexpliquable.

Je marque enſuite l'inclination que j'ai de ne m'éloigner des ſentimens de la Philoſophie commune, que lorſque je ne pourrai faire autrement.

Tout le reſte de ce Chapitre eſt emploïé à répondre aux objections que les Journaux de Trévoux ont faites à mon Siſtême, qui ne ſervent qu'à mieux établir les preuves que j'ai précedemment avancées, par les nouvelles autorités que j'ai encore ajoûtées; & finalement en rapportant tous les paſſages des meilleurs Philoſophes modernes qui favoriſent mon ſentiment, bien-loin de ſonger à le détruire. Enfin je finis ce Chapitre en réfutant l'opinion de Deſcartes ſur l'Etenduë, & prouvant que Démocrite, Epicure, Lucrece, Nemeſe & Gaſſen-

di, S. Augustin, & plusieurs Peres de l'Eglise ne s'écartent pas de mon sentiment.

Enfin ce Chapitre finit par des réflexions & par des preuves nouvelles sur le Tems, que j'espere être plus que suffisantes pour satisfaire les personnes les plus difficiles.

CHAPITRE TROISIEME.

SI l'operation de cet Ouvrage est de pure intelligence, on ne peut l'acquerir que par une connoissance intellectuelle; & par consequent on n'en peut appercevoir l'évidence que par des idées abstraites : mais l'utilité qu'on en peut tirer, c'est que la verité s'en manifeste davantage, n'aïant point de meilleur moïen pour nous en assurer.

C'est ce qui m'a fait prendre la résolution dans cette Conclusion generale, de rappeller une partie des preuves que j'ai avancées, & d'en ajoû-

ter de nouvelles encore, pour les imprimer davantage, & raßurer les doutes qu'on pourroit avoir ſur une matiere qui n'a pas été traitée. On y verra qu'en réfutant les ſentimens de l'Ecole, c'eſt à regret que je le fais, pour établir des verités qu'il n'eſt pas permis d'ignorer, & qui doivent ſervir de fondement aux connoiſſances qui nous ſont les plus neceſſaires.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Nouveau Siſtéme de Philoſophie.* Je n'y ai rien trouvé qui ne fût conforme à la Religion, à la Morale, & à la raiſon. L'Auteur, auſſi recommandable par ſa profonde érudition, que par le rang diſtingué qu'il tient dans la Magiſtrature, paroît avoir établi la nouveauté de ſon Siſtême ſur des principes & des raiſonnemens ſolides. Ainſi j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit utile au Public, ſur-tout aux Philoſophes & aux Sçavans. Fait ce neuf Janvier 1728.

MOREAU DE MAUTOUR.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Officiers & Justiciers qu'il appartiendra : SALUT : Notre cher & bien-amé le sieur L'ADVOCAT, Doyen des Maîtres ordinaires de notre Chambre des Comptes à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il se seroit appliqué depuis plusieurs années à composer un Ouvrage qui a pour titre, *Nouveau Sistême de Philosophie, établi sur la nature des choses contenuës par elles-mêmes ; mis en parallelle avec l'opinion des anciens Philosophes sur les Premiers-principes de la Nature* ; & dont il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public. Mais comme cet Ouvrage lui a coûté beaucoup de soins & de veilles, & qu'il craint que quelques personnes mal intentionnées ne s'avisassent de le copier, ou faire imprimer ; il nous auroit en consequence très-humblement fait supplier de vouloir bien lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes : A ces causes, voulant traiter favorablement ledit sieur Exposant, & reconnoître en sa personne les bons & fideles services qu'il nous a rendus dans la Charge de Maître ordinaire en notredite Chambre des Comptes, & lui donner les moyens de nous les continuer ; Nous lui avons permis & permettons par ces Pre-

sentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée pour modele sous notre-dit contre-scel; & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci dessus exposé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d augmentation, correction, changement de titre, même en Langue Latine, Langue Hebraïque, & en quelque autre sorte de Langue que ce puisse être, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille liv. d amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant; & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regist e de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l im-

preſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit ſieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le vingt-cinquiéme jour du mois de Mars, l'an de Grace 1728. & de notre Regne, le treiziéme.

Par le Roi, en ſon Conſeil,
SAINSON.

Je cede le preſent Privilege à NICOLAS LE BRETON fils, Libraire à Paris, ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 4. Avril 1728.

LADVOCAT.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre

VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 103. *fol,* 92. *conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le* 7. *Avril* 1728.

Signé, BRUNET *Syndic.*

FAUTES A CORRIGER.

Tome Premier.

A la feüille ē vj, *ligne* 7, enfermer, *lisez*, en former.

Page 280, *ligne* 9, sans l'idée, *lisez*, sous l'idée.

Page 369, *il faut ajoûter à la derniere ligne*, & present à tout tems par son éternité.

NOUVEAU



AVANT-PROPOS

Necessaire à lire pour l'intelligence de cet Ouvrage.



CE n'est point l'effort d'une imagination vive, ou l'attrait séduisant de croire mieux penser que les autres, qui m'oblige à écrire sur les premiers Principes de la Nature ; c'est une meditation profonde, & une exacte recherche de la Verité, qui m'y engage ; pour être aidé, si j'ai besoin de l'être, ou en instruire ceux qui se trouvant hors d'état de le pouvoir faire, me sçauront bon

gré de l'avoir entrepris pour le ſujet le plus important de toutes nos connoiſſances, & le propre bonheur de l'homme.

J'ai dépoüillé ce que les anciens Philoſophes ont penſé de plus avantageux ſur cette matiere. J'ai crû les pouvoir réduire à deux claſſes; ſçavoir, au Siſtême des Atomiſtes, & à celui des Academiciens. Il m'a paru que les Atomiſtes ont mieux penſé ſur les premiers Principes; mais auſſi les Academiciens ont eu des idées bien plus relevées ſur l'exiſtence de Dieu, & la nature de l'Ame; & l'on connoîtra par mes ſentimens, la juſtice que je leur rends.

Les Modernes n'ont rien chan-

gé à la maniere de philoſopher des Anciens, que peu de choſe; les Atomiſtes qui ont ſuivi le parti de Démocrite, s'étant contenté d'éclaircir les ſentimens de leur Maître ſur certains cas particuliers, & d'y inſerer même quelques opinions nouvelles, s'en ſont tenus là. Ceux qui ont ſuivi entre les Modernes, les ſentimens de Platon, de Zenon, & d'Ariſtote, n'ont rien changé de fort different à leur maniere de philoſopher, excepté quelques nouvelles experiences qu'ils ont trouvées, & dont l'explication eſt demeurée fort incertaine, faute de n'avoir pas connu les premiers principes d'une ſcience qui nous eſt ſi neceſſai-

re pour l'avancement de nos connoiſſances.

Cet embarras les a forcés, pour rendre quelque raiſon apparente de leur découverte (à quoi ils étoient indiſpenſablement obligés) de choiſir entre les Philoſophes modernes, celui qu'ils ſoupçonnoient les pouvoir le mieux tirer d'affaire.

Il paroît que Deſcartes a été celui qu'ils ont choiſi pour s'en acquitter. Sa Phyſique débarraſſée d'une Logique peu utile pour l'uſage qu'on en devroit faire, & d'ailleurs prévenante pour avoir corrigé les erreurs de nos ſens, & dont la ſimplicité ſeroit excellente, ſi elle ne s'écartoit quelquefois de la verité, nous obli-

ge ſouvent à nous tenir ſur nos gardes, pour ne pas tomber dans l'erreur. Car pour ne rien diminuer de l'eſtime qu'on doit avoir pour lui, je ſuis obligé de dire, que ſon Traité des Paſſions & ſa Géometrie ſont excellens. C'eſt encore lui, en nous donnant ſes Meditations ſur la Nature de l'Ame, & l'Exiſtence de Dieu, les propoſant aux plus habiles Philoſophes pour être contredites, qui nous a inſtruits par les objections qui lui ont été faites, de la maniere dont il falloit s'y prendre.

Peu de tems après Deſcartes, « parut un nouvel Eleve de l'Eco- « le Cartéſienne (dit un nouvel « Auteur) qui ne ſe ſentant pas «

» né pour être Ecolier d'un autre ;
» & trouvant dans la doctrine de
» son Maître de quoi flatter cette
» noble ambition qui le sollicitoit
» à se distinguer de la foule par
» quelques nouvelles découvertes,
» s'appliqua bien-tôt à examiner
» de quel côté il devoit tourner,
» pour trouver dans le Monde phi-
» losophique un nouveau Païs où
» personne ne l'eût précedé. Cela
» ne lui fut pas aisé : la Logique
» étoit depuis long-tems défri-
» chée, outre qu'elle paroissoit à
» notre Voïageur une Terre bien
» maigre : M. Descartes avoit peu-
» plé toutes les contrées de la Phy-
» sique ; & les Habitans s'étoient
» si fort multipliés, qu'on étoit
» obligé d'envoïer de grosses Co-

lonies dans le Roïaume de la «
Lune, & dans les Planettes. On «
a fait déja de grandes découver- «
tes dans les Mathematiques ; il «
en coûteroit beaucoup pour y «
en ajoûter de nouvelles, qui fuſ- «
ſent capables de rendre un nom «
celebre. Réſolution fut donc pri- «
ſe de tourner vers la Metaphy- «
ſique. Il n'y avoit point à la ve- «
rité, de Philoſophe qui n'y eût «
déja mis le pied : mais le P. M. «
ſe perſuada qu'aucun n'y étoit «
entré aſſés avant. D'ailleurs, les «
routes encore toutes fraîches que «
ſon Maître y avoit fraïées, & «
qu'il préferoit à toutes les au- «
tres, lui donnoient une grande «
avance ; il voïoit même avec «
plaiſir, que pour peu qu'il les «

„ pouſſât plus loin, il auroit la
„ gloire d'avoir paſſé celui qui
„ dans ſon idée avoit paſſé infini-
„ ment les autres.
„ En effet, le ſuccès le convain-
„ quit qu'il avoit pris le parti qui
„ lui convenoit. La hardieſſe, la
„ force & la vivacité de ſon ima-
„ gination ne trouva rien dans
„ cette Terre ideale qui l'épouven-
„ tât, ou qui réſiſtât le moins du
„ monde à ſes progrès. En très-peu
„ de tems, il pouſſa juſqu'à de
„ vieilles traces que le divin Pla-
„ ton avoit déja fraïées; mais cho-
„ qué contre l'antiquité, il tâcha
„ de les déguiſer, & de leur don-
„ ner autant qu'il pût un air de
„ nouveauté. Néanmoins ce fu-
„ rent ces pas de Platon qui lui

enſeignerent un petit chemin «
étroit, eſcarpé, environné de «
tous côtés d'affreux précipices, «
par où il monta juſqu'au Verbe, «
& dans la vaſte enchantée re- «
gion des idées, où il lui ſembla «
voir dans la plus grande clarté, «
tout ce que l'ordre de la Nature «
& de la Grace renferment de «
plus beau & de plus profond. «

Ce Siſtême eſt poſé ſur les «
opinions de M. Deſcartes; & ſur «
ces fondemens s'éleve la doctri- «
ne propre & particuliere du Pere «
Malbranche, laquelle eſt en poſ- «
ſeſſion de porter le nom de Mal- «
branchiſme, & d'avoir des Se- «
ctateurs. Enfin, ſur cette doctri- «
ne eſt appuïé une Théolo- «
gie toute extraordinaire, qu'on «

» nomme auſſi Malbranchiſte,
» pour la diſtinguer de la Théo-
» logie ordinaire.
» Ainſi, dans le deſſein où je
» ſuis de tâcher de renverſer cet
» édifice, l'ordre qu'il m'a paru
» naturel de ſuivre dans ma Ré-
» futation, ſera d'attaquer d'abord
» ce que le P. M. a de commun
» avec Deſcartes; enſuite ce qui
» lui eſt propre & de particulier en
» matiere de pure Philoſophie;
» enfin ce qu'il avance par rap-
» port à la Théologie & aux My-
» ſteres de la Religion. C'eſt-à-di-
» re, que je me propoſe de réfu-
» ter le Cartéſianiſme du P. M. le
» Malbranchiſme philoſophique,
» & la Théologie Malbranchiſte.
» Tel eſt le partage de mon Ou-

vrage, qui par conſequent aura «
trois Parties, dont la premiere «
portera pour titre, *Le P. M. Diſ-* «
ciple de M. Deſcartes : la ſeconde, «
Le P. M. Chef d'une nouvelle Secte «
de Philoſophes : la troiſiéme, *Le* «
P. M. Théologien. C'eſt l'entrepriſe de ce nouvel Auteur, que l'on peut conſulter, ſi l'on veut.

Au même tems que Deſcartes a vécu, le celebre Gaſſendi a paru, dont la candeur & la profonde érudition l'a rendu un des premiers Philoſophes du ſiécle paſſé. Si l'abregé que M. Bernier nous a donné de ſa Philoſophie en François, eût paru plûtôt, je ne doute point qu'il n'eût eu beaucoup plus de Sectateurs qu'il n'en a; car elle eſt très-ſim-

ple, très-claire, & bien ordonnée : mais dans le tems qu'elle a paru, Descartes avoit déja pris le dessus.

Depuis ces grands Hommes, se sont élevés le fameux Regis, Lambert, Vetlusius, M. Loke, & M. le Clerc, lequel avec une grande capacité, avoüe ingenument ce qu'il croit ne sçavoir pas; caractere pour un Philosophe, bien loüable & fort rare. Les autres, dont les Ecrits ne me sont pas assés familiers pour en bien parler, ne perdront rien de leur merite par mon silence: d'où l'on peut juger sur ce que je viens d'avancer, que les Anciens, ni les Modernes jusqu'à present ne nous ont donné au-

cun Siſtême vraiſemblable ſur les premiers Principes de la Nature. La neceſſité duquel Deſcartes a ſi bien reconnu dans la Préface qu'il nous a donnée ſur ſa Phyſique, qu'il n'a pû s'empêcher dans un autre endroit, de nous en donner une imaginaire, qu'il avoüe lui-même n'être pas veritable, pour en connoître le défaut auſſi-bien que perſonne ; mais exhortant tous ceux qui voudront bien ſe donner la peine d'y travailler, de n'épargner ni ſoins, ni travail pour y réüſſir, comme une choſe de la derniere importance pour l'avancement de nos connoiſſances.

C'eſt cette route inconnuë

jusqu'à present, que je veux essaïer de tenter : c'est cette maxime importante que Descartes nous enseigne le premier, & tous les Philosophes modernes après lui, de ne recevoir pour certain que les idées claires & distinctes des choses, sur laquelle aïant reglé mes réflexions, je me suis trouvé plus incertain que je n'étois auparavant sur bien des choses; je ne le dissimulerai point; car il faut être de bonne foi, si l'on veut être crû.

J'ai observé que la plûpart des Philosophes modernes ont établi l'essence de la Matiere dans l'Etenduë en longueur, largeur & profondeur; ce qui loin

d'être clair, me paroît bien éloigné de la verité; car si je puis être convaincu qu'un seul & même Corps puisse changer en fort peu de tems de plusieurs étenduës, & de differentes figures, sans pouvoir être instruit quelle est l'essence, ou la nature de ce Corps; il s'ensuivra bien clairement que l'étenduë & la figure ne seront que deux modes de ce Corps, dont je ne puis déterminément connoître par leur moïen la nature. Les preuves de ce fait seront rapportées en grand nombre dans le cours de ce Siftême; cependant il ne s'agit rien moins que d'établir dans ce premier pas, l'essence de ce premier Principe, sans le-

quel tout eſt obſcur, & que l'on confond mal à propos avec l'Eſpace pur.

La ſeconde incertitude, ou plûtôt la ſeconde erreur, vient de l'ignorance où l'on a été juſqu'à preſent de la nature du Mouvement, qui doit être le ſecond Premier-principe par l'action continuelle & indiſpenſable qu'il exerce ſur tous les Corps. Les Anciens n'aïant pû s'en relever, l'ont jugé d'une nature plus noble que celle de la Matiere, par l'action continuelle que ce Premier-principe exerçoit ſur elle, & comme la cauſe efficiente de tous les modes qu'elle recevoit de lui. C'eſt lui, dont on a ſi fort ignoré la na-

ture juſqu'à preſent, que l'Academie des Sciences a été obligée de propoſer un Prix à celui qui en pourroit découvrir la nature, dont on n'a pas tiré grand profit. Enfin les Philoſophes n'en ſçachant que faire, ont placé dans la cathegorie des modes un Etre complet qui eſt en ſoi ce qu'il eſt ; que l'on peut concevoir par lui-même, diſtinct & ſéparé de tous les autres Etres ; aïant une infinité de modes differens qui ne conviennent qu'à lui, dont j'ai donné des preuves ſi efficaces, que je ne crois pas qu'il ſoit permis d'en douter.

J'ai encore obſervé que ces mêmes Philoſophes n'admettant

aucun eſpace ſans corps, il étoit indiſpenſablement neceſſaire de reconnoître un Plein general par-tout, ſans aucun intervale, & ſans aucun vuide; ce qui réduiroit le Mouvement à reſter ſans action, qui ne peut operer ſans eſpace, & ce que l'experience vous manifeſte contraire à toute verité.

Car de dire, qu'un poiſſon qui nage dans l'eau, peut être en mouvement au milieu de corps ſolides & impénetrables par leur nature; je ſoûtiens que cette ſuppoſition envelope une contradiction manifeſte: car s'il eſt vrai (ſelon cette ſuppoſition) que tous ces corps ſoient tellement contigus les uns auprès

des autres, qu'ils ne puiſſent en être disjoints, parce que l'on ſuppoſe qu'il n'y a ni vuide, ni intervale où ils puiſſent aller à droite, à gauche, ou en avant; il s'enſuit indubitablement que le poiſſon ne pourra jamais pénetrer ce qui de ſa nature eſt impénetrable. D'où je conclus que cette ſuppoſition étant fauſſe, le contraire ſera vrai; c'eſt-à-dire, que puiſque nous voïons cette riviere en mouvement, nous devons juger avec raiſon, qu'il y a des interſtices & des intervalles interceptés qui facilitent le mouvement que nous y voïons, ſans quoi cette riviere reſteroit ſans action; c'eſt ce qui m'a fait prendre le deſſein

de déveloper ſa nature par des proprietés qui puiſſent nous faire connoître ſon eſſence, pour la concevoir par elle-même.

Mais ce n'eſt pas encore la fin de nos difficultés. Comme l'action du mouvement eſt ſucceſſive & durable, ſes operations ne pourroient s'achever ſans avoir un rapport neceſſaire avec le Tems : c'eſt la convenance de ces quatre Etres, & les rapports mutuels qu'ils ont enſemble, qui doivent nous déveloper l'œconomie de la Machine univerſelle dont j'entreprends le projet pour diſſiper nos doutes & fortifier nos connoiſſances.

Le deſſein que j'entreprends,

ne doit offenſer perſonne, puiſque je tente une voïe qui n'a pas encore été fraïée, dont le motif n'a d'autre vûë, que celle de la verité.

La methode dont je me ſers pour connoître ces quatre Etres, eſt ſimple & uniforme; j'examine à chacun d'eux les differences & les proprietés qui peuvent leur former une eſſence réelle, fixe & permanente. J'en donne une définition ſi préciſe & ſi claire, que je crois difficile de leur en pouvoir ſubſtituer une autre; ainſi bien-loin de pouvoir jamais être accuſé de mettre au jour des Etres imaginaires, j'eſpere qu'on trouvera une ſi grande union entre

eux, & une ſi parfaite convenance de leurs rapports & de leurs proprietés, qu'il eſt comme impoſſible qu'on puiſſe mettre au jour un Siſtême general plus conforme à la verité. Après l'établiſſement de ce Siſtême general, je donne un éclairciſſement ſur chaque partie, dans lequel, après l'avoir fortifié de nouveaux moïens, je rapporte l'autorité d'excellens Auteurs modernes qui favoriſent mon ſentiment.

Enfin, pour aider l'attention de ceux qui voudront bien l'apporter pour en avoir l'intelligence, je finis ce Siſtême par une Concluſion generale, à laquelle aïant joint encore de nou-

velles preuves, on pourra juger ſi je pouvois mieux faire.

Il nous reſte à détruire un préjugé qui a plus l'air d'un fantôme, que d'une verité ; beaucoup plus propre à flatter notre ignorance & fortifier nos doutes, qu'à nous inſpirer le deſir de faire quelque progrès dans la recherche de la verité. C'eſt, dit-on, qu'il n'y a dans la Nature que des Corps & des Eſprits : c'eſt cette maxime auſſi fauſſe que dangereuſe à l'éclairciſſement de nos connoiſſances, que j'entreprends de détruire. S'il n'y a que des Corps & des Eſprits, le Mouvement & ſon principe eſt donc un néant d'Etre. Mais, dira-t-on, c'eſt un

mode de la Matiere : premiere ſource de l'erreur où nous conduit ce fantôme, puiſque nous prouvons que c'eſt un Etre complet qui a ſes modes particuliers, en la façon que nous l'avons démontré. Mais ſi par la même définition qu'il nous donne du mode, il ne le peut être de la Matiere, qu'auront-ils à nous répondre ? Le mode, diſent-ils, n'eſt qu'une façon d'être de l'Etre même dont il eſt le mode, attaché ſi inſéparablement à ſa ſubſtance, qu'il n'en ſçauroit être déſuni, ni paſſer dans une autre ſubſtance, par la raiſon qu'il y a contradiction que cela puiſſe arriver, comme le dit M. Rohault, Philoſophe.

Or, ſi cette définition du Mode n'eſt conteſtée de perſonne, comme il eſt vrai, il s'enſuit que le Mouvement n'étant contenu dans aucun Corps, ni éminemment, ni formellement, comme il paroît par cet axiome cité pour tel de M. Pourchot, *Omne Corpus neque ſeipſum, neque aliud Corpus movere poteſt, niſi ab alio priùs moveatur; nam Corpus ratione ſui, nec eminenter, nec formaliter Motum continet:* TOUT *Corps ne peut ſe mouvoir, ni en mouvoir un autre, s'il n'eſt mû lui-même par quelque autre; parce que ſelon qu'il eſt en ſoi, il ne peut contenir le Mouvement, ni éminemment, ni formellement.*

Il s'enſuivra par une conſe-

quence indubitable, que le Mouvement, qui est tout-à-fait étranger à la Matiere, ne pourra jamais être son mode. On trouvera tant de preuves de ce que j'avance, dans le cours de mon Sistême, que je suis persuadé qu'on ne pourra pas le révoquer en doute.

Il faut encore observer que ce même préjugé influë la même difficulté sur l'Espace pur, ou l'Etenduë universelle, que je propose comme un troisiéme Premier-principe dans mon Sistême; dont l'existence est encore plus certaine & plus indubitable que celle du Mouvement. Ils admettent une étenduë locale, c'est-à-dire, un lieu

ou une capacité dans laquelle les Corps ſont contenus, ſi neceſſaire & ſi indiſpenſable, qu'ils ne ſçauroient l'abandonner ſans en avoir une autre, ſuivant cet axiome reçû, *Locus eſt commenſurabilis locato :* Le *lieu eſt une étenduë en ſoi proportionnée, & exterieure au Corps logé.* Or, quelle autre choſe peut être ce lieu ou cette étenduë externe au Corps, qu'une portion déterminée de cette étenduë univerſelle, immenſe, infinie, dans laquelle Dieu a placé le Monde créé, & dans laquelle il en pourroit placer un million d'autres, s'il uniſſoit ſa volonté à ſa puiſſance? Ce que Deſcartes a ſi bien reconnu dans pluſieurs de ſes Let-

tres, qu'il n'a pû s'empêcher d'avoüer que ces Eſpaces qu'on nomme vulgairement imaginaires, & qu'il qualifie d'indéfinies, n'étoient pas veritablement ſans Corps. Et comment auroit-il pû penſer autrement, puiſqu'ils ne ſont par eux-mêmes qu'un des principaux attributs de la Divinité, dont la principale proprieté eſt l'infinité ? Cette occaſion m'engage à reprendre une erreur où nos Philoſophes modernes ſont tombés, en voulant expliquer la nature de l'Air ; à laquelle ils ne ſçauroient parer, tant qu'ils voudront ſoûtenir qu'il n'y a que des Corps & des Eſprits. M. Pourchot avoüe de bonne foi dans ſa Phyſique,

qu'on ne la connoît pas trop bien.

M. le Clerc voulant la déterminer, nous dit, que c'eſt un corps tranſparent qui envelope de tous côtés la Terre; dont nous recevons l'impreſſion dans les poulmons, & que nous repouſſons : mais cette définition eſt bien plûtôt une deſcription de ce qu'il ſent, qu'une veritable définition de ce que l'Air peut être en lui-même ; car s'il faut le déterminer, l'Air n'eſt préciſément autre choſe, que cette étenduë univerſelle, dans laquelle cette cauſe ſeconde univerſelle, ou principe de mouvement qui donne l'action à tous les Etres, agite en divers ſens les

atômes, ou corps inſenſibles, en plus ou moindre quantité, ſelon le plus ou moins de force avec laquelle ils ſont pouſſés, dont nous ſentons l'impreſſion ; & cette impreſſion, nous l'appellons *Vent*, ſans que les Philoſophes aïent jamais connu ce que c'eſt que le Vent.

Je ne finirois point, ſi je voulois détailler le tort que fait cette fauſſe maxime au progrès de nos connoiſſances. Car quelle honte pour des Philoſophes qui font profeſſion de nous inſtruire de la verité des choſes, lorſqu'ils rencontrent des Etres qui peuvent ſervir de fondement à leurs connoiſſances, de ſe réſoudre plûtôt à les plonger

dans le néant, que d'avoüer leur ignorance. Je le dis ſans aigreur, & ſans avoir le deſſein d'attaquer perſonne ; car je ſçai bien qu'avec le tems on découvre beaucoup de choſes qu'autrefois on ne connoiſſoit pas. Mais enfin puiſque je parle du Tems, & que ce terme eſt continuellement dans la bouche de tout le monde, l'abandonnerons-nous ſans le connoître, parce que n'étant ni Corps, ni Eſprit, il ſe trouve proſcrit par cette maxime ? Il eſt pourtant le quatriéme & Premier-principe des choſes, ſans lequel tout notre édifice ne pourroit ſe maintenir. La Matiere paſſive & dévoüée perpetuellement au repos, ſi

quelque Etre étranger ne l'en tire, se trouve secoutuë de ce principe de mouvement, pour lui donner toutes les formes: mais il ne peut agir lui-même sans le secours de l'Etenduë; & parce que son action est successive, elle ne sçauroit s'accomplir sans le secours du Tems, que j'ai défini une portion déterminée de l'Eternité, que nous regardons comme le principal attribut de la Divinité, que l'on convient n'avoir jamais commencé, & ne devoir jamais finir. Cependant malgré ce privilege d'être un Etre absolu, pour menager les interêts de cette maxime si peu importante, on le réduit au néant com-

me les autres, parce qu'il n'eſt ni Corps, ni Eſprit; & on tombe dans l'abſurdité de dire, que le tems paſſé n'eſt plus, parce qu'il eſt paſſé; que le tems preſent n'eſt rien, parce qu'il paſſe continuellement; & que le tems futur n'eſt rien encore, parce qu'il n'eſt pas venu; comme ſi l'Eternité diviſée par l'eſprit en trois parties, pour nous aider à la mieux comprendre, & pourtant indiviſible en ſon tout, à cauſe de ſon flux perpetuel & inceſſant, ne devoit être conçûë que comme un Etre imaginaire ſans aucune réalité; ce que j'ai ſi pertinemment réfuté dans le cours du Siſtême, que j'eſpere n'y laiſſer aucun doute.

Voilà donc l'obligation indiſpenſable que je me ſuis impoſée de détruire une prévention dans laquelle ſi j'avois refuſé d'entrer, je ſuis perſuadé qu'après l'avoir ſimplement niée, on ſeroit dans l'impoſſibilité de la prouver. Car quiconque voudra bien ſe donner la peine de prêter quelque attention à ce que nous avons avancé, trouvera que nos Adverſaires confondent l'Etenduë univerſelle avec une ſimple commenſurabilité de longueur, largeur & profondeur, qui ne peut au plus être qu'un mode de la Matiere; que la ſolidité, l'impénetrabilité & la diviſibilité, qui déterminent l'eſſence des Corps, ſe trouvent

auſſi confonduës avec cette même Etenduë, qui de ſa nature étant immobile, pénetrable, indiviſible, & ſans réſiſtance, proprietés directement oppoſées à celles des Corps, n'en peuvent même par impoſſibilité enfermer l'eſſence.

A l'égard du Mouvement, nous dirons, que n'aïant trouvé aucune définition de lui dans les Anciens & les Modernes, pertinente ou admiſſible, nous lui en avons donné une que nous croïons veritable, laquelle n'aïant rien de commun avec celle de la Matiere ou de l'Eſprit, forme un Etre en ſon particulier, aïant ſes modes ſéparés des leurs; diſtinct & ſéparé de

tous les autres ; qui peut être connu par lui-même ; que nous jugeons & prouvons être incorporel, malgré toute prévention contraire ; mais qui ne peut se passer de l'Espace pour avoir la liberté de son action, aussi-bien que du concours du Tems, parce que son action ne peut être que successive.

Or, si le Tems nous est si necessaire pour établir un Sistême general, quelle raison peut-on avoir de se priver du secours qu'il nous peut donner ? Car une fois il faut tomber d'accord que quoique ce soit une grande grace à une Etre d'avoir l'existence, c'est pourtant peu de chose à cet Etre d'éxister ;

s'il n'a l'avantage de ſubſiſter un tems convenable, pour joüir d'une perfection en laquelle conſiſte tout le bonheur de ſon être. Car il eſt impoſſible de s'imaginer que l'Exiſtence & la Subſiſtance ne ſoient pas conçûës ſous deux idées differentes: par exemple, un éclair exiſte, mais il ne ſubſiſte pas; & quelque Etre que ce puiſſe être, il n'eſt conſideré dans la Nature que par rapport à ſa durée ou à ſa ſubſiſtance, que l'on regarde comme la premiere & la plus grande perfection qu'il puiſſe avoir. C'eſt une attention que je demande à ceux qui prendront la peine de lire cet Ouvrage, auquel j'ai ajoûté une ſe-

conde Partie, que je n'ai pû refuser à la priere de quelques-uns de mes amis; & que j'aurois donnée il y a long-tems, si la difficulté de s'en pouvoir bien acquitter ne l'avoit retardée, & qu'ils ont jugé comme moi, très-necessaire pour l'intelligence de mon Sistême. Ce qui m'a fait prendre la résolution (cet Avant-propos étant déja assés étendu) d'en faire un second à la tête de la seconde Partie, qui ne sera pas moins necessaire que le premier, par la raison qu'elle embrasse une matiere si importante, si relevée, & si necessaire au bonheur de l'homme, qu'il n'y a pas moïen de vivre heureux, sans en avoir

une parfaite intelligence.

Il ne me reſte plus que de rendre raiſon de la conduite que j'ai tenuë pour l'établiſſement de mon Siſtême. Je l'ai diviſé en quatre Parties, chacune deſquelles contient ſingulierement les preuves de chaque Principe qui compoſe cet arrangement univerſel. Mais comme j'avois voulu preſſentir l'opinion du Public dans un nouveau Siſtême de Morale & de Phyſique mis au jour en 1722, où j'avois déja avancé quel étoit mon ſentiment ſur la nature du Principe de mouvement & de l'eſpace pur ; j'ai crû être obligé de répondre aux difficultés que le Journal de Trévoux m'a pro-

poſées, dans l'examen qu'il a fait de mon Livre. Le Public jugera ſi j'y réponds ſuffiſamment dans un éclairciſſement que je donne ſur les quatre Premiers-principes que je propoſe, auquel j'ajoûte une Concluſion generale ſur tout l'Ouvrage, priſe ſingulierement encore ſur chaque Premier-principe en particulier.

On verra par cet éclairciſſement, comme par la concluſion, l'attention que j'ai apportée à ne m'éloigner du ſentiment commun, que lorſque la neceſſité le demande, & lorſque la matiere que je traite n'a pas été bien entenduë: on connoîtra encore que je ne ſuis pas ſeul

du ſentiment que je propoſe, & qu'il y a pluſieurs grands Philoſophes anciens & modernes, qui en ont été comme moi.

Au reſte, j'eſpere que ce travail ſera utile & curieux; utile par l'importance de la matiere qu'il traite, & par l'avantage que l'on en peut tirer; curieux, parce qu'il eſt le ſeul qui ait encore paru avec quelque ſorte de vraiſemblance, & qu'il eſt digne de l'attention des Eſprits les plus éclairés : *Naturæ opus eſt opus Intelligentiæ non errantis :* L'OUVRAGE *de la Nature eſt l'ouvrage d'une Intelligence qui ne peut errer.* Si l'ouvrage de la Nature eſt celui d'une Intelligence qui ne peut errer, je dis, qu'on ne

peut arriver à sa connoissance que par deux voïes. La premiere & la plus indispensable, est de chercher avec précision, sans y rien mêler d'étranger, les moïens qui peuvent nous servir à déveloper les ressorts de ce miraculeux mystere ; ce qui nous instruit que tous les sistêmes d'imagination & de fantaisie en doivent être retranchés.

La seconde, puisque c'est l'ouvrage d'une Intelligence qui ne peut errer, il est évident qu'il n'y a qu'une Intelligence créée, qui porte en quelque maniere la ressemblance de celle qui ne l'est pas, qui puisse pénetrer cet éclatant mystere. La raison est qu'il doit y avoir un rapport

de capacité entre l'objet qui eſt à connoître, & celui qui en a la prétention.

D'où il réſulte que la décou. verte des importantes verités qu'il ſemble que la Nature nous cache, ne ſçauroit regarder que la droite raiſon, qui ſeule eſt en droit d'en pouvoir percer l'obſcurité, par un rapport de reſſemblance que Dieu lui a accordée lorſque l'homme en feroit un bon uſage. Mais il faut obſerver qu'il n'y peut parvenir qu'en deux manieres. La premiere, par la connoiſſance ſenſible des objets materiels, qu'il peut augmenter & rectifier à l'aide des experiences phyſiques qui lui ſont familieres.

La ſeconde, par la connoiſſance intellectuelle qui peut lui faciliter l'intelligence des verités abſtraites, & des Etres incorporels; mais auſſi qui ne ſe rend familiere qu'à très-peu de perſonnes capables d'une ſérieuſe réflexion & d'une profonde meditation.

Ainſi pour éviter le ſoupçon d'avoir le goût des nouveautés, en mettant au jour des Etres que l'on n'a pas bien connus juſqu'à preſent; j'avoüerai ſincerement, Cryſipe, que je ne parle d'aucun qui ne mérite le droit de Premier-principe de la Nature pour l'intelligence du nouveau Siſtême de Philoſophie, dont je ne dévelope les

proprietés qui forment leur essence, & que le rapport réciproque qu'ils ont ensemble, ne concoure à prouver l'importante verité que je veux mettre au jour.

Or, il n'y a rien qui ressemble moins à ce qu'on appelle nouveauté, que la verité que je cherche à dévoiler, puisqu'elle est éternelle, & qu'elle repose au sein de la Divinité. Il est vrai qu'elle n'a pas été bien éclaircie jusqu'à present, mais elle n'est point d'une nature à ne pouvoir l'être, puisque le Créateur l'expose à nos yeux, & ne nous défend pas d'en pénetrer l'économie.

Il n'y a rien de si commun

que de parler du Mouvement, d'une Etenduë univerſelle, du Tems, & de l'Eternité. Or, tous ces termes ſignifient neceſſairement quelque choſe; car il ſeroit inutile d'emploïer differens termes pour concevoir le Néant qui ne ſe conçoit point: voilà juſtement le ſujet de mon travail, que je prie d'examiner avec toute l'attention qu'il merite: ſi l'on y trouve quelque choſe à reprendre, j'eſpere qu'on aura l'indulgence de m'en avertir; on me trouvera docile à l'inſtruction, n'aïant pas la préſomption de me croire infaillible.

Je finis cet Ouvrage par un Traité de la Nature de l'Ame, & de l'Exiſtence de Dieu, au-

quel j'ai eu bien de la peine à me réſoudre; je m'eſtimerai heureux, ſi l'on eſt content par l'examen qu'on en peut faire; je le ſoumets en tout à l'autorité de l'Egliſe, & aux lumieres de ceux qui croiront y mieux réüſſir que moi.



AUTEURS
CITEZ A L'AVANTAGE
DE CET OUVRAGE.

Entre les Modernes.

Gaſſendi,
Deſcartes,
Regis,
Le P. Malbranche,
M. Pourchot,
Lambert,
Vetluſius,
M. Loke,
M. le Clerc,
Stanleus.

Entre les Anciens.

Platon,
Ariſtote,
Socrate,
Pythagore,
Democrite,
Epicure,
Anaxagore,
Hierocles,
Ciceron,
Seneque le Stoicien,
Horace,
Virgile,
Claudian,
Lucain,
Marc-Antonin,
Mamertus,
Perſe,
Nemeſe.

Peres de l'Egliſe.

S. Paul,
S. Chryſoſtome,
Tertullien,
Lactance,
S. Auguſtin,
S. Thomas,
L'Ecriture Sainte.



NOUVEAU

SISTÊME DE PHILOSOPHIE.



JE vous saluë, Cleante, & je suis ravi de votre retour: j'étois impatient d'apprendre si vous étiez content de la relation que je vous ai envoïée sur les Entretiens que nous avons eus à la Campagne.

Je vous dirai, Crysipe; que j'ai eu un veritable plaisir à les lire; vous n'avez rien obmis pour les bien faire entendre; & pour une matiere aussi difficile à bien éclaircir, vous vous en êtes acquitté au de-là de ce que j'aurois pû croire.

Vous me mettez en droit par-là,

Cleante, de vous demander l'execution de votre promesse, sur le dessein que vous avez de nous donner un nouveau Sistême general du Monde, qui soit veritable.

J'ai de la joie, Crysipe, que vous m'aïez prévenu là-dessus : j'avois pris la liberté de vous prier de me venir voir, pour vous communiquer le projet que j'ai fait sur cette matiere ; je sens un veritable plaisir à m'ouvrir avec une personne aussi curieuse que vous êtes de connoître la verité, & parfaitement revenuë des faux préjugés que l'on prend sur des raisonnemens qui ne sont ni clairs, ni évidens, & sur des termes obscurs & barbares, dont on n'entend souvent pas la signification.

Cependant je ne puis vous cacher ma surprise, qu'il y ait eu tant d'excellens Philosophes, tant de beaux Esprits, qui aïent passé leur vie dans la recherche de la connoissance de la Nature, & qu'il n'y

en ait eu pas un qui nous ait donné les veritables principes sur lesquels doit être fondée une si belle science.

Souffrez que je vous dise, Cleante, que nous avons pourtant une infinité de Philosophes qui ont écrit des premiers principes de cette science, & entre les plus illustres, Pithagore, Platon, Aristote, Démocrite, Epicure, Lucrece. Descartes entre les Modernes, & ceux qui le suivent, n'ont-ils rien trouvé de veritable sur cette matiere?

Non, Crysipe, ils n'ont rien trouvé d'apparent, ni de vrai-semblable, qui puisse passer pour être les premiers principes d'une science à la connoissance de laquelle on ne sçauroit parvenir sans en avoir; & sans m'arrêter à le réfuter, je rapporterai seulement l'opinion de M. Descartes sur cet article, qu'il nous explique ainsi dans sa Préface à la tête de ses Principes.

Or, il y a eu de tout tems de

grands Hommes qui ont tâché de trouver un cinquiéme degré de connoiſſance pour parvenir à la ſageſſe, incomparablement plus haut & plus aſſuré que les quatre autres ; c'eſt de chercher les premiers & les vrais principes dont on puiſſe déduire les raiſons de tout ce qu'on eſt capable de ſçavoir : & ce ſont particulierement ceux qui ont travaillé à cela, qu'on a nommé Philoſophes. Toutefois je ne ſçache point qu'il y en ait eu juſqu'à preſent à qui ce deſſein ait réüſſi. Les premiers & les principaux dont nous aïons les Ecrits, ſont, Platon & Ariſtote, entre leſquels il n'y a eu autre difference, ſinon que le premier ſuivant les traces de ſon maître Socrate, a ingenument confeſſé qu'il n'avoit encore rien pû trouver de certain, & s'eſt contenté d'écrire les choſes qui lui ont paru vrai-ſemblables, imaginant à cet effet quelques principes par leſquels il tâchoit de rendre raiſon des autres choſes.

Au lieu qu'Ariſtote a eu moins de franchiſe ; & bien qu'il eût été vingt ans ſon diſciple, ſans avoir d'autres principes que les ſiens, il a entierement changé la façon de les debiter, & les a propoſés comme vrais & aſſurés, quoiqu'il n'y ait aucune apparence qu'il les ait jamais eſtimé tels.

Or ces deux hommes avoient beaucoup d'eſprit, & de la ſageſſe qui s'acquiert par les quatre moïens précedens, ce qui leur donnoit beaucoup d'autorité ; en ſorte que ceux qui vinrent après eux, s'arrêterent plus à ſuivre leurs opinions, qu'à chercher quelque choſe de meilleur : & la principale diſpute que leurs Diſciples eurent entr'eux, fut pour ſçavoir, ſi on devoit mettre toutes choſes en doute, ou bien s'il y en avoit quelques-unes qui fuſſent certaines ; ce qui les porta de part & d'autre à des opinions extravagantes.

Cette autorité eſt plus que ſuf-

fisante pour nous convaincre que personne jusqu'à present, n'a pû nous donner les premiers principes veritables de cette Science; puisque M. Descartes lui-même, en nous exposant le project du Sistême qu'il avoit imaginé, s'est expliqué, qu'il ne nous le proposoit pas comme veritable.

Ce qui auroit pû être la cause pourquoi on a continué dans le même préjugé où l'on a été de croire qu'il étoit impossible d'éclaircir une matiere où tant d'habiles gens n'avoient pû réüssir.

Cette réflexion a suspendu longtems la résolution que j'avois prise de proposer un nouveau Sistême general du Monde, persuadé que l'on ne peut faire de veritable progrès dans la connoissance de la Nature, si elle n'est appuïée sur des principes certains qui ne se puissent changer ni diviser en d'autres principes.

Mais puisque vous desirez avec

empreſſement d'être inſtruit ſur ce point, & que je vous l'ai promis, je veux bien vous faire part du projet que j'ai formé ſur ce nouveau Siſtême, ſans y rien mêler de particulier, ni qui lui ſoit étranger, afin de le rendre le plus clair, le plus précis, & le plus ſolide qu'il me ſera poſſible.

Or, comme je ne propoſe point de méthode pour conduire mes raiſonnemens, parce qu'il y en a déja de faites, dont quelques-unes ſont bonnes; j'établirai pourtant quelques axiomes reçûs, clairs & évidens, dont je ne m'écarterai point pour aſſurer la verité de mes jugemens & de mes conſéquences.

Permettez-moi, Cleante, avant que de paſſer plus avant, de vous demander l'explication des termes ſur leſquels on m'a fait quelque difficulté, en propoſant ce que vous avez fait ſur la nature du Mouvement.

Pluſieurs perſonnes des plus ha-

biles, ſont de votre ſentiment; quelques-autres n'en ſont point; mais leurs objections m'ont paru ſi foibles, qu'elles ne meritent pas d'être rapportées. D'autres enfin, difficiles à ſe défaire de leur doute, m'ont accordé qu'ils convenoient bien que le principe du Mouvement étoit un veritable Etre, mais qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre à convenir que ce fût une veritable Subſtance.

Ainſi expliquez-moi, je vous prie, bien au juſte, ce que vous entendez par les termes d'*Etre*, de *Subſtance*, de *Mode*, d'*Accident*, de *Qualité*, de *Cauſe*, d'*Attributs*, de *Proprieté*, de *Difference eſſentielle*; car il m'a paru que la diſpute rouloit plûtôt ſur la ſignification des mots, que ſur la choſe.

Je ſuis bien aiſe, Cryſipe, que vous me donniez cette ouverture; votre difficulté va être bien-tôt éclaircie.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant une explication des quatre premiers Principes dont ce Systême est composé.

§. I.

Le mot d'*Etre*, signifie simplement ce qui est, ou ce qui existe ; car ce qui n'existe point, ne differe en aucune façon du Neant.

§. II.

Pour le mot de *Substance*, je ne trouve point de meilleure définition que celle que je vous ai donnée dans mon *Essai de Morale* ; que c'est un Etre qui est en soi ce qu'il est, & que l'on conçoit par lui-même ; c'est-à-dire, dont le concept n'a pas besoin du concept d'aucune autre chose dont il puisse être formé ; & ne prétends m'en servir que selon cette définition.

Mais comme cela ne leve pas la difficulté qu'on peut avoir sur la

veritable signification du mot de *Substance*, nous dirons, que sans avoir besoin de recourir à une étimologie Grecque, nous en avons une toute naturelle en Latin; *Substance*, vient de *Substare*, qui signifie *supporter*; au participe il a *substans*, changez l'*s* en *ce*, vous aurez le substantif naturellement.

Or je crois que ce mot de *Substance* ne signifie rien autre chose qu'un Etre indeterminé, auquel on attache plusieurs accidens ou qualités qui ne sont pas moins indeterminées, dont on veut qu'il soit le soûtien ou le sujet; ce qu'on appelle communément *Subjectum, aut Substratum*, & me donne lieu de penser qu'il est synonyme avec *Ens* & *Res*: car la définition commune qu'on donne à ce mot de *Substance*, c'est, *Ens per se subsistens.* Aristote & plusieurs Philosophes, l'appellent *Res* quelquefois, & définit lui-même la Matiere, *Subjectum ex quo fiunt omnia corpora*,

& in quod resolvuntur. LA *Matiere est le sujet dont se forment tous les Corps, & dans lequel ils se résolvent & se réduisent.*

Je trouve encore dans un Cours de Philosophie, écrit par M. Pourchot, avec autant de pureté dans le stile, que de justesse dans les pensées, que les mots d'*Ens*, *Res*, & *Substantia*, sont trois mots synonymes : d'où il résulte que la difficulté ne doit jamais être faite sur la signification du mot que voilà bien expliqué ; mais sur l'explication de la nature de cet Etre indeterminé, qui doit toujours être éclaircie selon son essence & ses façons d'être, dont je ne me suis point servi, qu'en satisfaisant à la condition que j'impose aux autres.

§. III.

Quoique j'aie expliqué le *Mode* dans mon Traité de Morale, je me servirai de l'explication qu'en donne le celebre Rohault, pour appuïer la mienne.

Nous appellons, *dit-il*, un Mode, une façon d'Etre, ou un Accident. Un Etre, que nous convenons necessairement dépendant de quelque substance : ainsi, parce que nous ne concevons pas que la rondeur d'un morceau de cire puisse subsister indépendemment de cette cire, nous dirons que c'est un Mode, ou une façon d'Etre, ou un Accident.

D'où il s'ensuit qu'un Mode ou Accident ne sçauroit passer de la substance qui en est le sujet, dans quelqu'autre substance ; parce que si cela étoit, il s'ensuivroit que lorsqu'il étoit dans cette premiere substance, il n'en étoit pas absolument dépendant ; en quoi il y auroit une manifeste contradiction.

§. IV.

Par le mot de *Qualité*, nous entendrons ci-après ce qui fait qu'une chose est nommée telle. Ainsi, quoique ce puisse être dans le feu que ce pouvoir qu'il a d'exciter en nous

le sentiment de chaleur, d'autant que cela fait que le feu est nommé chaud, nous l'appellerons une Qualité du feu.

§. V.

On appelle *Cause*, par la force de laquelle quelque effet est produit. Souvent l'effet se connoît par la cause, ou la cause par l'effet.

§. VI.

Attribut. Il y en a de trois sortes; Attribut pour le Genre, Attribut pour l'Espece & pour l'Individu. Ils s'appellent *Attribut generique*, *Attribut specifique*, *Attribut numerique*.

§. VII.

Il ne peut y avoir d'Attribut de même genre. J'entends par Attribut, ce qui constitue l'essence de l'Etre dont il est attribut; & en ce sens il est synonyme avec Difference & Proprieté essentielle : car nous appellons Difference & Proprieté essentielle d'un sujet, ce que nous concevons lui convenir, & qui est

une ſuite neceſſaire de ſon eſſence.

N'eſt-ce pas là, Cryſipe, ce que vous demandez? Si par la ſuite, il ſe preſente quelque terme que je n'aïe pas expliqué, je le ferai à meſure qu'il s'en preſentera.

Me voila bien inſtruit, Cleante. Pourſuivez; je vous écoute avec plaiſir.

Pour revenir à notre ſujet, je vous dirai que les Axiomes que j'ai à vous propoſer, conſiſtent en quelques verités importantes, connuës par elles-mêmes, qui ſervant de fondement aux connoiſſances que nous pouvons tirer de la Philoſophie, en établiſſent la certitude & les principes.

PREMIER AXIOME.

Le premier eſt, qu'il n'y a rien de plus oppoſé l'un à l'autre, que l'Etre & le Néant.

L'Etre exiſte, & ne peut exiſter ſans avoir quelque proprieté; & le Néant ne peut jamais exiſter, &

n'a aucune proprieté. Ainſi puiſque le Rien ne peut jamais être quelque choſe, on n'en ſçauroit former d'idée ; & par conſequent point de queſtion à faire, point de raiſonnement à tenir pour ce qui le regarde.

Le Vuide, ou l'*Inane* d'Epicure, dont il fait un premier Principe, eſt encore un veritable Néant ; s'il avoit connu la nature de l'Eſpace, il auroit évité l'erreur où il eſt tombé, de nous donner pour un premier Principe ce qu'on ne pouvoit jamais connoître.

II. AXIOME.

L'Etre, la Choſe, ou la Subſtance ne ſçauroit être entierement aneantie. Elle peut bien être quelqu'autre choſe qu'elle n'étoit auparavant ; mais cela s'appelle un changement de forme, & non retomber dans le néant.

III. AXIOME.

Chaque choſe eſt déterminée d'el-

le-même à demeurer dans ſa façon d'être ; ainſi une boule ronde ne tendra jamais d'elle-même à devenir quarrée, par conſequent il faut conclure que tout changement procede d'une cauſe exterieure.

IV. AXIOME.

On peut aſſurer d'une choſe tout ce que l'on conçoit clairement renfermé dans l'idée qui la repreſente.

V. AXIOME.

Nous ne formons la difference de nos idées, que ſur la difference réelle qu'il y a entre les Etres que nous voulons connoître.

VI. AXIOME.

Les Etres ne different réellement entr'eux que par les proprietés eſſentielles & ſpecifiques qui les diſtinguent les uns des autres.

VII. AXIOME.

Nous connoiſſons que les Etres que l'on appelle communément

Subſtances, ſont réellement diſtingués les uns des autres, parce que les attributs ou proprietés eſſentielles qui conſtituent leur eſſence, peuvent être conçus diſtinctement & ſéparément les uns des autres.

VIII. AXIOME.

Nous avons pour objet de nos connoiſſances en Phyſique, des Subſtances, des Modes & des Etres incorporels.

IX. AXIOME.

Chaque Subſtance a ſes modes particuliers, auſquels elle ſert de ſujet, ce qu'on appelle *Subjectum, aut Subſtratum*.

X. AXIOME.

Les Modes ne ſont rien autre choſe que les manieres differentes dont leur ſujet peut être diverſifié.

XI. AXIOME.

Tout ce qu'il y a d'eſſentiel & de permanent dans les Etres phyſi-

ques, part de la volonté immediate du Créateur, & ne change jamais; tout ce qu'il y a de variable & de changeant dans ces mêmes Etres, est abandonné aux Créatures, comme causes secondes.

XII. Axiome.

Il n'y a personne qui mette en doute que le Mouvement est le principe de toutes les generations & de toutes les formes que reçoit la Nature; mais il n'est pas certain si toutes les generations & les formes differentes que reçoit la Nature, dépendent immediatement, ou mediatement du Mouvement, ou des manieres du Mouvement.

Or je suis persuadé qu'elles dépendent immediatement des manieres du Mouvement agissant avec elles & par elles.

Car l'experience nous apprend que le mouvement de l'eau d'une riviere ne produit point seul de la farine, s'il n'est modifié d'une cer-

taine façon par les rouës du moulin ; & la farine ne produit point de pain, si elle n'est modifiée par le Boulanger qui la pétrit & la met au four pour en faire du pain, par le moïen du feu qui la modifie encore.

D'où il résulte que si ce principe de mouvement que Dieu a créé pour animer toute la Nature, venoit à suspendre son action, ce que nous appellons Matiere, ne seroit plus aujourd'hui qu'un corps immobile, incapable de produire ni de recevoir aucune nouvelle forme.

Ce que j'avance, Crysipe, pour vous faire connoître que le Mouvement a une infinité de modes particuliers, par le moyen desquels il donne une infinité de formes à toute la matiere.

Cela posé, je crois qu'il ne sera pas inutile d'éclaircir de quelle maniere nous vient la connoissance des Etres qui ont quelque rapport avec nous. Cet examen ne sera pas

infructueux pour nous empêcher de tomber dans l'erreur, & pour établir la sureté de nos premiers principes.

Je trouve qu'il y en a de cinq sortes. La premiere, de sentir; la seconde, d'apprehender; la troisiéme, de concevoir; la quatriéme, de juger; & la cinquiéme, de raisonner.

Sentir; c'est voir, c'est toucher, c'est goûter, flairer & oüir.

Appréhender; c'est la representation de l'image de l'objet portée à l'imagination, laquelle n'enferme aucune affirmation ou négation; que je nommerai par la suite Perception simple, laquelle nous est commune avec les animaux qui ont des sensations.

La Conception, est l'idée que l'esprit se forme de l'objet sur cette image, de laquelle il n'affirme rien encore & suspend son jugement; laquelle n'est point commune avec les animaux. Si l'on n'a une extrême

attention à ne pas confondre ces deux manieres, il est presque impossible d'éviter l'erreur dans les jugemens.

Le Jugement, est l'assemblage, ou la désunion que l'esprit fait de deux choses, selon qu'il les conçoit, en affirmant de l'une qu'elle est l'autre, ou niant de l'une qu'elle soit l'autre.

Le Raisonnement, est un jugement fait en vûë de quelqu'autre jugement fait auparavant; lequel raisonnement n'est composé que de plusieurs idées que l'esprit dispose, pour sçavoir s'il fait bien selon les quatre premieres regles de l'Arithmetique. Premierement, par l'addition de plusieurs idées qu'il joint ensemble; puis après en retranchant par la soustraction, celles qui ne conviennent pas; ensuite en les augmentant par la multiplication; & finalement en les divisant, pour examiner séparément les rapports de convenance, ou de disconve-

nance qu'ils ont ensemble.

Reste à vous instruire, de quelle façon il faut faire usage de ces cinq manieres pour augmenter nos connoissances.

Premierement il faut observer, que toute la connoissance que nous pouvons avoir par les sens, s'appelle une connoissance sensible, dont l'objet regarde tant la Matiere prise en general, que selon ses especes particulieres; & que l'Auteur de la Nature nous l'a donnée pour l'utilité de notre propre conservation.

Voilà ses bornes. Si vous ne l'étendez pas plus loin, vos sens ne vous tromperont gueres ; mais si vous voulez les faire décider de tout, comme font ceux qui ne connoissent que l'impression des sens, vous tomberez dans une infinité d'erreurs. La sensation est si étroitement unie à la perception, que leur operation ne se peut faire l'une sans l'autre : de-là naît la distinction toute naturelle qu'il y a à faire

de la connoiſſance ſenſible d'avec la connoiſſance intellectuelle.

Le Concept, ou la Conception, eſt une application de l'ame attentive à l'objet qui lui eſt préſenté, dont nous formons une idée, ou une penſée qui ſe porte à l'ame par l'entremiſe du principe du mouvement qui eſt en nous. Par exemple; quand je veux former une idée juſte & préciſe de la Subſtance, je dis: c'eſt un Etre qui eſt en ſoi ce qu'il eſt, & que l'on conçoit par lui-même: j'appelle cela une penſée, ou une modification de notre ame, laquelle a une liaiſon très intime & particuliere avec ce que nous appellons *juger*; puiſqu'elle ne ſe peut faire ſans une eſpece de jugement: de même que le jugement ne ſe peut faire ſans une eſpece de raiſonnement; puiſque le raiſonnement n'eſt autre choſe lui-même, qu'un jugement fait en conſéquence de quelqu'autre jugement fait auparavant.

Ce ſont-là les rapports & la liai-

ſon que ces cinq ſortes de manieres de connoître les choſes, ont enſemble, dont il faut prendre garde de ne pas abuſer, ſi nous voulons connoître le vrai, & en tirer quelque utilité.

Quoique la connoiſſance des ſens ſoit très-bornée, ainſi que je l'ai dit, eſſaïons néanmoins d'examiner s'ils ne feront pas capables de nous aſſurer qu'il y a quelques autres Etres que nous dans la Nature. Nous en reconnoiſſons cinq, dont l'eſſence conſiſte dans les ſentimens differens qu'ils nous cauſent; & quoiqu'ils puiſſent s'aider mutuellement les uns & les autres, il n'y en a aucun qui puiſſe ſuppléer au défaut & à la privation de l'un d'eux. Par exemple, un homme privé du ſentiment de la vûë, ne verra jamais la lumiere, ni les couleurs; quand il ſera privé de celui de l'oüie, il n'entendra jamais les ſons; ainſi des autres: d'où il réſulte que chaque ſens étant occupé uniquement

ment des objets dans lesquels il se trouve renfermé, il faut du moins qu'il y en ait autant qu'il en faut pour occuper les cinq. Mais comme tous ces objets sont materiels necessairement, parce qu'ils ne pourroient pas être les objets des sens sans cela, le néant ne pouvant en être la cause, nous pouvons donc conclure, que nous ne sommes pas les seuls Etres qui soient dans la Nature; mais qu'il y en a une infinité d'autres qui peuvent devenir l'objet de nos connoissances : un seul exemple bien clair & bien net, suffira pour vous en convaincre. Je crois qu'il n'y a rien qui flatte davantage le plaisir des yeux, qu'une belle femme : ce plaisir peut être réciproque pour l'un & pour l'autre sexe, l'Auteur de la Nature les ayant fait naître avec un penchant naturel & commun pour la multiplication de l'espece. Mais comme ce plaisir n'est pas l'objet veritable de la vûë, mais plûtôt du toucher,

on eſt ravi que les Loix divines & humaines permettent l'union de l'homme & de la femme, pour joüir de l'avantage qu'il procure.

Cependant quand l'un & l'autre, pour ſatisfaire aux Loix, auſſi-bien qu'à leur inclination naturelle, voïent naître d'eux une créature qui leur reſſemble, qui remplit toutes les fonctions de l'ame & du corps comme eux; & que cette operation peut ſe faire en fort peu de tems plus d'un million de fois entre les perſonnes qui ſont répanduës dans le monde, peut-on demander après cela, s'il y a quelques autres Etres dans la Nature?

Si vous continuez d'examiner encore les divers ſentimens qui ſont propres au goût, vous trouverez que le pain n'étanche point la ſoif, & que l'eau n'appaiſe point la faim. Mais ſi vous les remettez dans l'uſage auquel ils ſont propres, alors vous aurez quantité de liqueurs differentes pour le beſoin de la ſoif,

& une infinité d'alimens ſimples & composés pour celui de la faim ; leſquels nous ſont ſi neceſſaires pour notre ſubſiſtance, qu'il n'y a point de journée dans la vie que nous ne ſoïons obligés d'y recourir pluſieurs fois.

De là il réſulte qu'il y a une infinité d'objets differens dans la Nature, qui agiſſent au dehors ſur nous-mêmes, & qu'il y en a quantité d'autres dont nous retenons la ſubſtance pour notre nourriture, & la conſervation de notre individu ; & cela avec une neceſſité ſi indiſpenſable, que ſans leur ſecours, la machine périroit.

Or, quoique de toutes les manieres differentes dont les objets exterieurs affectent nos ſens, nous ne puiſſions connoître la nature de chacun d'eux en particulier, puiſque nous ne connoiſſons point les Etres immediatement par nous-mêmes, nous ne laiſſons pourtant pas de reconnoître pluſieurs differences

& proprietés qui les distinguent les uns des autres, par lesquelles nous sommes pleinement assûrés de leur existence séparée ; car il n'y a personne qui ne sçache qu'il y a quelque difference entre du pain & un caillou, & que le caillou n'est pas du pain : d'où je puis conclure par le 5ᵉ & 6ᵉ axiome, que nous ne formons la difference de nos idées, que sur la difference réelle qu'il y a entre les Etres que nous voulons connoître ; & que les Etres ne different réellement entr'eux, que par les proprietés essentielles & specifiques qui les distinguent les uns des autres.

Pour confirmer encore cette verité, l'article 72. de la premiere Partie des Principes de M. Descartes nous suffira, où il dit, que la notion que nous avons ainsi de la Substance créée, se raporte en même façon à toutes ; c'est-à-dire, à celles qui sont immaterielles, comme à celles qui sont materielles ou corporelles.

Car pour entendre que ce ſont des Subſtances, il faut ſeulement que nous appercevions qu'elles peuvent exiſter ſans l'aide des choſes créées : mais lorſqu'il eſt queſtion de ſçavoir, ſi quelqu'une de ces Subſtances exiſte veritablement ; c'eſt-à-dire, ſi elle eſt veritablement dans le Monde, ce n'eſt pas aſſés qu'elle exiſte en cette façon, pour faire que nous l'appercevions, car cela ſeul ne nous découvre rien qui excite quelque connoiſſance particuliere en notre penſée ; il faut outre cela qu'elle ait quelque attribut que nous puiſſions remarquer, & il n'y en a aucun qui ne ſuffiſe pour cet effet, à cauſe que l'une de nos notions communes eſt que le Néant ne peut avoir aucun attribut, ni aucunes proprietés ou qualités : c'eſt pourquoi lorſqu'on en rencontre quelqu'un, on a raiſon de conclure, qu'il eſt l'attribut de quelque ſubſtance, & que cette ſubſtance exiſte. Il pourſuit :

Mais encore que tout Attribut soit suffisant pour faire connoître la Substance, il y en a toutefois un en chacune qui constituë sa nature & son essence, & de qui tous les autres dépendent ; à sçavoir : l'étenduë en longueur, largeur & profondeur, constituë la nature de la substance corporelle, & la pensée constituë la nature de la substance qui pense.

Ainsi nous tiendrons pour constant, que tout Etre materiel, ou immateriel, aïant un ou plusieurs attributs, ou proprietés essentielles qui puissent le faire concevoir par lui-même, sera un Etre réellement distingué de tous les autres Etres : principe que je tâcherai de suivre, pour conserver la certitude & la solidité dans mes raisonnemens, autant qu'il me sera possible.

Après vous avoir clairement exposé, Crysipe, l'incertitude où nous avons été jusqu'à present sur la connoissance de la Nature, sans m'ar-

rêter à réfuter l'opinion des anciens Philoſophes, ou des modernes, eſſaïons d'éclaircir cette matiere, auſſi utile que neceſſaire pour l'étenduë de nos connoiſſances; & ſi nous ſommes aſſés heureux d'y réüſſir, nous ſuivrons le précepte d'Horace qui dit: *Quelque utiles & curieuſes que ſoient vos recherches, elles perdent leur merite, ſi vous n'en faites part au Public.*

Neque
Si chartæ ſileant quod bene feceris,
Mercedem tuleris.

Toute la ſcience du monde eſt peu de choſe, ſi l'on n'a pas de veritables principes pour la fonder. La Philoſophie, que nous appellons l'étude & l'amour de la Sageſſe, eſt le veritable objet de l'Entendement, & la nourriture dont notre ame doit faire toute ſon occupation: privée de ce ſecours, elle eſt combattuë par ſes paſſions, ſéduite par les ſens; elle languit

plongée dans les ténebres de l'ignorance.

Ce sont les premiers principes des choses naturelles qu'il faut approfondir, pour établir un fondement certain à cette science. J'entends par ces premiers principes, ce qu'il y a de premier, de plus simple dans les choses, au de-là desquelles il est impossible de remonter, & sans quoi on ne peut rien connoître.

DEUX MAXIMES IMPORTANTES.

Ainsi nous commencerons par dire, que nul Principe n'est composé; car s'il l'étoit, il seroit sujet à la résolution de ses parties, & en même tems contraire à cet axiome, Que nul Principe ne se peut résoudre, ni diviser en d'autres Principes.

J'établirai encore une maxime qui n'est pas moins certaine; c'est que notre ame, pour penser, & pour raisonner juste, n'a point de

meilleur moïen que la réflexion qu'elle fait sur ses propres idées ; c'est de ce rapport de convenance, & de la liaison qu'elles doivent avoir ensemble, que dépend toute notre connoissance.

Cela posé, il est évident que nous n'avons point d'idée qui soit plus commune & plus sensible, que celle de la Matiere ; nous la voïons, nous la sentons, nous la goûtons, nous la touchons, nous l'entendons ; ce seroit l'obscurcir que de l'expliquer davantage ; il n'est question que de la bien déterminer, mais elle peut l'être précisément & distinctement par le 7, 8, 9 & 10e axiome, en expliquant les attributs ou proprietés essentielles qui peuvent la faire concevoir par elle-même : donc elle peut être déterminée clairement & distinctement.

La nature de la Matiere premiere.

Aristote l'a définie, *le sujet dont se forment tous les Corps, & dans*

lequel ils se résolvent & se réduisent : SUBJECTUM *ex quo fiunt omnia Corpora, & in quod resolvuntur.* Mais cette définition est défectueuse, en ce que les deux termes sur lesquels elle est établie, ne sont point expliquez. *Subjectum*, signifie la Matiere prise en general; *Corpora*, sont les especes particulieres de la Matiere : donc elle est le genre; & selon cette idée, elle est un assemblage de corps. Chaque corps consideré comme composant cet assemblage, est ce qu'on appelle précisément une portion de la Matiere; ces portions de Matiere sont composées de plusieurs parties, lesquelles si elles sont accrochées ensemble & sans mouvement, sont appellées une masse; si on les divise autant qu'elles le peuvent être, elles deviennent atômes, ou parties insécables.

Or, pour connoître ce que la Matiere est en soi comme premier principe, je crois qu'il est à propos de

déterminer l'attribut, ou la propriété essentielle qui constituë son essence.

De toutes les idées que nous recevons par la voie des sens, je n'en trouve point que nous recevions plus souvent & plus constamment, que celle de la Solidité. Elle nous vient par l'attouchement, & elle est causée par la résistance que nous trouvons dans les corps; car dans quelque situation que nous puissions être, nous sentons toujours que quelque corps solide nous soûtient & nous empêche d'aller plus bas; & lorsque nous les tenons entre nos mains, ils s'opposent par une résistance invincible à l'approche des parties de nos mains qui les resserrent; & la réflexion qui arrive à un corps poussé avec violence contre un autre corps qui demeure inébranlable, c'est ce que j'appelle Solidité. Or cette idée est si étroitement unie à la Matiere, qu'elle en est inseparable.

Il eſt inutile d'oppoſer à cette Solidité, la molleſſe, ou la flexibilité d'un corps : car la poudre de diamant, qui vient d'un corps très-ſolide, eſt fort molle au toucher ; & une chaîne d'or faite à la façon d'Angleterre, eſt flexible comme un ruban, quoique ce métal ſoit le plus ſolide de tous les métaux.

D'où il réſulte que la Solidité étant la premiere choſe que nous concevons dans la Matiere, elle en doit être auſſi l'attribut & la proprieté la plus eſſentielle. L'Impenetrabilité étant preſque la même choſe, ſera la ſeconde ; & la Diviſibilité des parties la troiſiéme : leſquelles jointes enſemble, nous peuvent donner une idée très-claire & très diſtincte de la nature des Corps ou de la Matiere.

Mais elle ne peut ſe mouvoir elle-même, ſuivant cet axiome : *Corpus neque ſeipſum, neque aliud Corpus movere poteſt, niſi ab alio priùs moveatur : nam Corpus ratione ſui,*

neque formaliter, neque eminenter Motum continet. * *Capite* 4. *Metaphysicæ* de M. Pourchot.

Comme nous avons réfuté dans notre *Essai de Morale*, l'opinion de ceux qui veulent que l'Etenduë soit la premiere proprieté que l'on conçoive dans la Matiere, je n'en dirai pas davantage quant à present.

CONCLUSION.

Ainsi, pour fixer cette idée, nous dirons, que depuis le premier atôme, jusqu'au plus gros assemblage de Matiere qui puisse tomber sous nos sens, ce Tout ne sera composé que de parties homogenes; solides par rapport à leur résistance; impenetrables par rapport au lieu qu'elles occupent, dont elles ne peuvent jamais être déplacées, si elles n'en ont un autre pour substituer

* Un Corps ne se peut mouvoir de lui-même, ni en remuer un autre, si auparavant il n'est remué par un autre: car le Corps entant que Corps, ne contient ni formellement, ni éminemment le Mouvement.

à celui qu'elles cedent ; & divisibles enfin, en ce que cet assemblage n'étant composé que de ces mêmes atômes, dont l'union plus ou moins serrée, leur enchaînement plus ou moins étroitement lié, forment par leur differente configuration, toutes les especes de Substances que nous voïons. Tout ce composé, dis-je, que nous appellons Corps, ne se faisant que par l'union de ces atômes joints ensemble, il est certain que si vous les désunissez, ce Corps sera réduit en parties insensibles ; ce qui nous oblige à dire, que tout Corps est divisible.

Nous pouvons presentement comprendre clairement la définition qu'Aristote donne de la Matiere, quand il dit, qu'elle est le sujet dont se forment tous les Corps, & dans lequel ils retournent après leur résolution ; parce que les mots de *Sujet* & de *Corps* sont précisément déterminés.

Je n'ai rien à vous dire, Cleante,

ſur tout ce que vous venez d'avancer. Mais permettez-moi de vous demander, pourquoi vous donnez le premier rang à la Matiere dans l'ordre que vous vous propoſez de tenir pour expliquer vos premiers principes ?

Il y en a deux raiſons, Cryſipe, fort bonnes. La premiere, qu'il faut toujours commencer par ce qu'il y a de plus connu dans les choſes ; ce qui convient parfaitement à nos ſens qui ſont toujours occupés de la Matiere. La ſeconde, c'eſt qu'elle eſt un Etre paſſif qui n'a jamais d'action, ſi on ne lui en donne ; & ſuivant le troiſiéme Axiome, elle ſera toujours déterminée à demeurer dans ſa façon d'être, ſi elle n'en eſt détournée par quelque cauſe exterieure.

De plus, comme elle eſt indifferente à toutes les formes qu'on voudra lui donner, il faut par neceſſité l'unir à quelque principe agiſſant, ſi nous voulons en tirer quel-

que utilité, & lui donner de la varieté. C'eſt ce que nous allons voir en expliquant le ſecond Premier-principe, après que nous aurons dit quelque choſe encore de la nature des Atômes.

La nature de l'Atôme.

L'Atôme eſt la derniere partie d'un corps qu'on veut réſoudre ou diviſer autant qu'il le peut être. Il faut l'aſſemblage & l'union de pluſieurs milliers d'Atômes, pour former un corps que l'on veut rendre ſenſible; c'eſt en ce ſens que l'on dit, que tout corps eſt diviſible: mais comme le Tout eſt de même nature que ſes Parties, & réciproquement les Parties de même nature que le Tout, il s'enſuit que ſi le corps eſt ſolide, impenetrable, les parties, & par conſequent l'atôme ſera ſolide & impenetrable; mais il ne ſçauroit plus ſe diviſer, puiſqu'il eſt la derniere partie.

Quoi, Cleante, n'y a-t-il pas plu-

ſieurs Philoſophes qui tiennent que la Matiere eſt diviſible à l'infini ?

Il eſt vrai, Cryſipe, mais ils imaginent une choſe impoſſible à comprendre,& impratiquable dans l'execution. Car comment voulez-vous qu'une boule d'or que je tiendrai dans ma main, bornée de tous côtés par le lieu & l'étenduë qu'elle occupe, ſuſceptible du plus ou du moins, ſoit infinie. Si cette boule que je tiens, peſe un marc, & que j'en faſſe retrancher une once, ne ſuis-je pas en droit de demander au Marchand qui me l'a venduë, la diminution du prix d'un huitiéme; & cela par rapport à ſa quantité qui eſt diminuée ? Et ſi je demandois au Philoſophe, en combien de parties cette once ſe peut diviſer, ne ſeroit-il pas contraint, ſuivant l'opinion qu'il ſoûtient, de me répondre, qu'elle eſt diviſible à l'infini : mais à plus forte raiſon la partie du marc qui reſteroit, ſeroit encore diviſible à l'infini. Voilà

donc deux Infinis de la même chose, ce qui implique contradiction.

Il est inutile d'apporter la distinction de Parties aliquotes & proportionnelles de Parties plus grandes ou plus petites, & plusieurs autres semblables, qui sont des Etres de raison : car je ferai voir ensuite, que cette distinction est inutile. Il faut dans cette espece une division réelle, & effective de Parties actuelles & integrantes du sujet qui forme la question.

Mais supposons pour un moment ce qui ne peut être, que les Parties de cette boule soient divisibles à l'infini, on ne pourra donc jamais sçavoir, si le nombre de ces parties est pair ou impair, ni même determiner la derniere partie de cette division : ce qui est absurde à penser. D'ailleurs si la matiere est divisible à l'infini, elle ne peut être premier Principe ; car tout principe ne peut être composé ni divisé : cela repugne.

J'aurois encore une infinité d'au-

tres choses à vous dire là-dessus ; mais je crois cela plus que suffisant pour vous prouver que l'Atôme est indivisible, insécable & solide.

Comment les Atômes peuvent être visibles.

Je vous avouë, Crysipe, que j'aurois une grande curiosité de trouver en quelque endroit de la Nature un amas de ces Atômes assés considerable, dégagés de cet enchaînement de la Matiere, qui nous les cache aux sens, & nous empêche de voir ce qu'ils sont en eux-mêmes.

En verité, Cleante, vous proposez là une question digne de la curiosité d'un grand Philosophe ; mais à quelle marque pourriez-vous les reconnoitre ?

Je vous dirai, Crysipe, naturellement ce que j'en pense.

Premierement je suis persuadé, que ces Atômes étant debarrassés de toute matiere peu propre au mouvement par elle même, seroient

dans un mouvement continuel, de même que l'Air, la Mer, les Vents, &c.

Secondement; que ne tenant à rien ils pourroient s'étendre de tous côtés bien avant dans l'Espace, qui étant penetrable de sa nature, n'apporteroit aucun obstacle à leur rapidité.

Troisiémement; c'est que je crois qu'ils sont le veritable objet de la Vision & que sans eux nous n'en aurions point l'usage.

Quatriémement; c'est qu'ils doivent résoudre, faire changer de forme, ou retourner à leur premier principe toutes les especes différentes de Substances sur lesquelles ils peuvent agir assés longtems pour en venir à bout.

Enfin je suis persuadé, que cette connoissance n'est point du nombre de celles que l'Auteur de la Nature ait voulu nous cacher; mais plûtôt qu'il la croit digne de notre curiosité.

Voila les marques, Cryſipe, auſquelles je crois qu'on pourroit les reconnoître.

Il ne reſte donc plus, Cleante, qu'à déterminer l'Etre auquel vous attachez toutes ces marques, & bien expliquer comment elles lui conviennent.

L'Etre que je choiſirai pour cela, c'eſt le Soleil; & à ſon défaut je ſubſtituërai le Feu, que je ne diſtingue pas de la flâme, pour ſatisfaire aux experiences dont j'aurai beſoin, & en même tems pour prouver la verité de ce que j'avance; ils ont l'un & l'autre tant de reſſemblance par leurs effets, que je ne les ſéparerai point.

Pour ſatisfaire à la premiere qualité, je dirai que le ſoleil eſt dans un continuel mouvement par lui-même; & par une ſeconde modification, qu'il fait le tour du Monde depuis la création ſans ſe repoſer; il répand par tout l'univers où il paſſe, la lumiere ſans s'épuiſer, & diſſipe les

ténebres, devient l'objet de la vision, pour nous faire appercevoir les Corps; & quoiqu'en réüniſſant ſes raïons, nous puiſſions réſoudre les Etres comme par le feu, cependant comme nous ſommes maîtres de ménager ce ſecond moïen de la façon qu'il convient, il nous ſera plus aiſé de nous en ſervir, & plus commode pour nos experiences.

Jugez de quelle petiteſſe il faut que ces Atômes ſoient, qui partent du corps du ſoleil pour former la lumiere par-tout où il paſſe, & combien il s'en conſomme ſans l'épuiſer.

Je vais vous le faire comprendre par une comparaiſon plus familiere. Il n'y a point de ſalle ſi vaſte, qui pendant une nuit obſcure ne ſoit éclairée ſuffiſamment par-tout, aſſés pour diſtinguer les objets par la plus petite lampe du monde; & pendant douze heures de tems qu'elle ſera éclairée, il ne ſe conſommera pas une cueillerée d'huile qui aura ſervi de matiere à tous les pe-

tits atômes qui en seront sortis, & qui se seront répandus de tous côtés & à chaque instant dans toute la salle. Concevez quelle innombrable division aura été faite de cette cueillerée d'huile en petites parties, pendant l'espace de douze heures. En verité, si l'on n'étoit pas convaincu de cette verité, cela seroit incroïable. Or, pour vous faire comprendre mon idée en peu de mots,

On dit Atôme la derniere partie de la Matiere, qui forme par elle-même une seule & unique entité solide, insécable, qui ne peut être rompuë, ni percée, ni divisée; parce que ne pouvant être touchée, ni brisée en aucune maniere que par un autre corps qui seroit plus gros qu'elle, ou égal à elle, n'en pouvant imaginer de plus petit, le plus gros ne feroit que la pousser & lui imprimer du mouvement; & l'égal ne seroit qu'un atôme comme elle, qui étant tous les deux de même

nature, ne feroient que se pousser sans pouvoir se séparer, suivant ce que dit Lucrece : Leur dissolution ne peut arriver par quelque force étrangere que ce soit, & ils ne peuvent être résous, ni pénetrés.

Hæc nec dissolvi plagis extrinsecus icta
Possunt, nec porrò penitus penetrata retexi,
Nec ratione queunt aliâ tentata labore.

Et dans un autre endroit : Les premiers Corps sont donc solides dans leur simplicité, & la dureté & la force des choses n'appartiennent qu'à l'union serrée de leurs parties.

Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate,
Quorum condenso magis omnia conciliatu;
Arctari possunt, validasque ostendere vires.

D'où on peut inferer, que si les atômes ne conservoient par cette résistance invincible, ce caractere de solidité qui constituë leur essence, on ne pourroit jamais voir de Corps veritablement durs, parce que les mous

mous ſont ceux qui ne gardent pas cette réſiſtance vigoureuſe, comme fait l'acier & le diamant. D'où il eſt évident que ce ſont ces atômes qui ſelon qu'ils ſont plus ou moins ſerrés entr'eux, font paroître les choſes plus ou moins dures, & plus ou moins difficiles à diviſer.

CONCLUSION.

Or, ſi ſelon Ariſtote, il y a dans les choſes une Matiere premiere ingenerable & incorruptible, de laquelle toutes choſes ſont engendrées, & dans laquelle toutes ſe diſſolvent, ſans nous attacher à ſon ſentiment qu'il ne prouve pas bien, je concluerai par le ſecond axiome, que l'Etre, la Choſe ou la Subſtance ne pouvant être aneantie, il faut par neceſſité que dans la diſſolution il demeure quelque choſe d'indiſſoluble & d'inalterable, incapable de changer.

On objectera peut-être, qu'il eſt impoſſible de concevoir une choſe

telle que peut être l'atôme, sans étenduë, & néanmoins être indivisible.

A quoi il est aisé de repliquer : Comme les Atômes ne tombent point sous les sens, nous ne sçaurions jamais les concevoir que sous une idée de pure intellection ; de même que nous concevons l'Espace pur, dont la proprieté est l'étenduë, & n'est pourtant point divisible, parce qu'il n'a aucune partie : & cette surprise ne vient donc que de ce que nous voulons connoître une chose qui ne peut jamais tomber sous les sens, à la maniere des corporelles, ausquelles on ne peut parvenir que par une connoissance sensible ; mais aussi qui ne peut s'étendre au de-là de son ressort.

Il suffit donc de dire, qu'il n'est question que de rappeller les preuves qui établissent la solidité & l'impenetrabilité de cette Matiere universelle, dont les atômes sont les parties homogênes, pour être convain-

tu qu'il faut necessairement que ces dernieres parties ayent un terme, au de-là duquel on ne puisse admettre aucune division, si on veut conserver leur essence réelle de solidité, dont nous avons déja rapporté les raisons.

Mais, dira-t-on, y a-t-il quelque Corps solide, quelque petit qu'il puisse être, qui n'ait sa partie orientale & occidentale, septentrionale & meridionale.

A quoi je réponds, que nous retombons dans l'erreur que je viens de réfuter. Il est vrai qu'il n'y a point de Corps, si petit qu'il puisse être, qui n'ait les quatre faces; mais c'est parce que nous concevons ce corps comme un corps composé de plusieurs atômes, & que nous ne le regardons pas comme un premier principe, qui n'a pas seulement besoin de cette composition, mais qui ne pourroit pas l'être, s'il étoit composé & divisible, par l'axiome que j'ai rapporté,

Que tout Principe ne peut être composé, ni divisé en d'autres principes; d'où il résulte, que tout Corps, de quelques parties qu'il puisse être composé, elles seront toujours contigues, à la difference de l'Atôme qui sera toujours un être en soi contenu sous une seule & unique entité absoluë, sans aucune interruption ou discontinuation, & comprise sous une seule & unique superficie.

D'où je concluë, suivant le sentiment de Démocrite qui dit: *Atomus ita est ex conjunctis, ut nunquam fuerit ex disjunctis; unde non est mirum si nunquam possit abire in disjuncta: molecula verò ita est ex disjunctis, ut nunquam fuerit ex conjunctis*. C'est-à-dire, qu'un Atôme ou le Tout, qu'on appelle un Simple & Continu, est tellement de choses continuës, qu'il ne peut être formé d'aucunes choses disjointes; & qu'ainsi ce n'est pas merveille s'il ne peut jamais être séparé

ou diſſous en choſes disjointes ; au lieu qu'une molecule ou corps eſt tellement de choſes disjointes, qu'il n'a jamais été de conjointes ou continuës, & qu'ainſi ce n'eſt pas merveille s'il ne peut jamais devenir continu.

D'où je conclus, que la nature de l'atôme étant telle par ſoi-même, qu'elle ſoit une, ſimple & continuë, elle ne peut être unie avec rien qui puiſſe faire deux ; & par conſequent elle doit toujours reſter dans le même état, ſans alteration, ni changement.

Voilà à peu près l'idée que nous devons avoir de l'Atôme, à laquelle je me bornerai quant à preſent, & ſur laquelle il y auroit encore bien des choſes curieuſes à dire que je laiſſerai penſer aux Sçavans.

La nature du Mouvement, ſuivant l'opinion commune.

Retournons à cette maîtreſſe im-

puissante, incapable d'action & de mouvement par elle-même, que nous avons laissée, & cherchons-lui un galant actif qui la mette en œuvre, pour nous apprendre son merite.

Or, je ne connois point d'Etre plus propre à cet emploi, que le Mouvement; mais il faut le faire concevoir par lui-même, en déterminant précisément sa nature par ses attributs & proprietés essentielles, car sans cela, il ne pourroit pas nous servir de premier principe: & en même tems le venger de l'injure qu'on lui a faite de le prendre pour un simple mode de la Matiere; & pour nous en convaincre, rapporter l'opinion qu'ont eu les plus habiles Philosophes sur son sujet.

Aristote nous le définit, *Actus Entis in potentia, quatenus in potentia*: L'ACTE *de l'Etre en puissance, en tant qu'il est en puissance.* On s'imagine d'abord qu'il va dire des

merveilles, parce que cette définition qu'on n'entend point, demande un éclairciſſement : le voici.

Quelques Etres ſont en puiſſance, comme l'eau froide qui peut devenir chaude ; quelques Etres ſont dans l'acte, comme l'eau chaude eſt dans l'acte de la chaleur ; & quelques Etres ſont en même tems en acte & en puiſſance, comme l'eau qui chauffe, ou paſſent de la puiſſance à l'acte ; & ces Etres qui ſont en même tems en acte & en puiſſance, on dit qu'ils ſont en mouvement ; ce qui ſe trouve veritable auſſi-bien pour les eſprits que pour les corps : car l'Eſprit de l'homme eſt en puiſſance lorſqu'il ſe préſente quelque propoſition ou démonſtration à concevoir ; lorſqu'il donne ſon attention pour l'entendre, *partim eſt in actu, partim in potentiâ, & conſequenter in motu ;* quand il la comprend, *eſt omninò in actu :* ainſi cette définition qu'il nous donne, convient aux eſprits comme aux corps,

Par exemple, la liaiſon du corps & de l'ame conſiſte dans le rapport des penſées de l'une & des mouvemens de l'autre ; & ce rapport eſt tel, que dès qu'une penſée a été jointe à un mouvement du cerveau, jamais l'ame n'a cette penſée, par quelque mouvement que ce ſoit, que ce mouvement ne ſoit excité de nouveau.

Je ne dirai rien de *terminus à quo*, & de *terminus ad quem*; les enfans en joüant à la boule le ſçavent ſans cette explication ; & le ſurplus n'eſt pas conſidérable.

Ceux des Modernes qui ont préferé la Philoſophie de Démocrite, d'Epicure & de Lucrece, & qui ont réglé leur ſentiment ſur celui de Galilée, comme Gaſſendi & Deſcartes, ne reconnoiſſent que le Mouvement local, & par ce moïen ſeul ils prétendent expliquer la generation, la corruption, l'alteration, l'augmentation & la diminution.

Gaſſendi, *Sectione* 1 *Phyſicæ*, *lib.* 5 ; *De motu & mutatione rerum*, *cap.*

1. *post Epicurum definit motum localem, migrationem de loco in locum, hoc est, ut Epicureis omnibus placet, de spatio in spatium.* *

Descartes voulant nous expliquer ce que c'est que le mouvement proprement dit, *Art.* 5 *de la* 2 *Partie de sa Physique*, le définit, le Transport d'une partie de la matiere ou d'un corps du voisinage de ceux qui le touchent immédiatement, & que nous considerons comme en repos, dans le voisinage de quelques autres.

Sur ces deux définitions je rapporterai le sentiment de M. le Clerc, *Physicæ lib.* 5, *De Motu & Quiete.* Il dit, qu'elles sont toutes deux des définitions de nom & non de la chose : & sur celle de M. Descartes, après avoir exposé la même chose que sur celle de Gassendi, il dit :

* Suivant la définition de Gassendi, le Mouvement local est un départ, un transport d'un lieu dans un autre ; c'est-à-dire, suivant la pensée des Epicuriens, d'un espace à un autre espace.

Sed est ea quoque definitio nominis usui quidem loquendi recepto contraria, & quæ aptior est obscurandæ naturæ motûs per se claræ, quàm obscuræ rei illustrandæ. *

Ce que j'ai pû tirer d'ailleurs de plus plausible, le voici : C'est que nous pouvons premierement considerer le Mouvement par rapport à son premier moteur, qui n'est autre sinon que Dieu l'a créé avec son principe, comme tous les autres Etres qui sont dans la Nature, & que nous regardons comme Cause premiere & universelle de toutes choses.

Secondement, nous pouvons le considerer dans le Mobile, qui n'est autre chose que les differentes manieres dont les Corps ou la Matiere sont modifiés par le Mouvement ; ce qui s'appelle le Mouvement formel, dont il y en a de quatre es-

* Mais ce n'est qu'une définition de nom, contraire à l'usage ordinaire de parler dans les Ecoles, & plus propre à obscurcir la nature du Mouvement, claire par elle-même, qu'à éclaircir une chose obscure.

peces par rapport à ſes effets ſeulement, ce qu'il eſt à propos de remarquer ; ſçavoir, *Motus à loco ad locum* ; la ſeconde, *Motus ad quantitatem*, qui ſe fait quand les parties inſenſibles de la Matiere ſe joignent ou ſe ſéparent d'un Corps, & par ce moïen augmentent ou diminuent la maſſe ; la troiſiéme, c'eſt *Motus ad qualitatem*, qui ſe fait quand les parties inſenſibles d'un Corps ſont tellement tranſpoſées, que ce Corps change d'état ſans changer de nature ; la quatriéme, c'eſt *Motus ad formam*, qui conſiſte en ce que les parties inſenſibles d'un Corps ſont tellement tranſpoſées, que ce Corps n'eſt plus le même qu'il étoit auparavant.

De quoi il réſulte, que le Mouvement eſt la cauſe formelle & immediate de tous les differens changemens qui arrivent à la Matiere, comme il eſt dit par le douziéme axiome.

Mais tout cela, en nous expli-

quant les differens effets du Mouvement, ne nous développe rien de sa nature ; en quoi consiste la difficulté.

Il s'agit donc présentement d'établir la nature du Mouvement par ses attributs, ou proprietés essentielles, en la même façon que nous avons expliqué celles de la Matiere ; afin que nous puissions lui conserver le caractere & le privilege qu'il merite à bon droit de second & premier Principe de la Nature. C'est pourquoi pour le faire avec plus d'exactitude & de sûreté, nous rappellerons l'explication de quelques mots & de quelques axiomes que nous avons déja posés au commencement de cet Entretien.

Pour l'intelligence des mots, nous renvoierons aux paragraphes 2, 3, 6, & 7.

Pour les axiomes, nous renvoierons au 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, & 12[e]. afin de n'être point ici obligé de les répeter sans necessité.

Je les sçai tous, Cleante, par cœur; continuez, je vous écoute avec plaisir.

LE MOUVEMENT.

PREMIER PRINCIPE.

La Matiere, Crysipe, a un si grand besoin du secours de ce premier Principe, que sans l'action qu'il exerce continuellement sur elle, elle seroit incapable de prendre aucune forme. Il est la cause formelle de toutes les generations, de toutes les productions qui se font dans la Nature: il donne la sûreté aux Villes par les fortifications; il éleve des Temples & des Palais magnifiques, des maisons pour la commodité des habitans; excite les beaux Arts pour l'utilité des Particuliers, & produit une infinité de merveilles. Or, tout cela dépend des manieres du Mouvement, ainsi que je l'ai dit par le douziéme axiome.

Examinons présentement quelle

eſt la nature d'un Principe ſi fécond. Je ſuis perſuadé, Cryſipe, pour ne rien dire au deſſous de ce qu'il peut être, que Dieu l'a créé en même tems que la Matiere, comme une cauſe ſeconde univerſelle, pour animer le Monde entier, dont il en compoſe l'harmonie.

Il eſt aiſé de le remarquer premierement, dans les plus grands Etres, comme les Cieux, les Aſtres, & le Soleil, leſquels par les regles invariables du Mouvement qui les détermine, font aſſés connoître que c'eſt la Sageſſe divine qui les a faits.

L'Air n'a-t-il pas tout de même ſon principe de mouvement, qui le tient dans une action continuelle; & les oiſeaux qui le reſpirent, n'ont-ils pas chacun d'eux, leur petit principe de mouvement qui les fait vivre. Je dirai la même choſe de l'Eau pour les poiſſons, & pour la Terre qui fait ſortir de ſon ſein les plantes, les arbres, & les grains.

Enfin, si du plus petit des animaux, vous voulez remonter jusques à nous, vous trouverez qu'ils ont tous chacun le leur. N'avons-nous pas aussi le nôtre, qui forme l'union de l'ame & du corps, laquelle ne reçoit aucune impression des objets exterieurs, que par son moïen, comme je vous l'ai expliqué dans nos *Entretiens de Morale*.

C'est donc cette soumission si universelle de la Matiere aux déterminations du Mouvement, qui a fait tomber dans l'erreur ceux qui ne poussant pas plus avant leur connoissance, l'ont voulu prendre pour un Mode de la Matiere ; & c'est cette erreur qu'il faut dissiper, en développant par une idée claire & distincte, les attributs ou proprietés essentielles qui le font concevoir par lui-même. * *Ex hoc enim*

* Car c'est de là seulement que nous connoissons que les Substances sont réellement distinctes l'une de l'autre, parce que nous connoissons clairement & distinctement que l'une n'est pas l'autre.

ſolo cognoſcimus Subſtantias realiter eſſe diſtinctas , quòd unam abſque alia clarè & diſtinctè cognoſcere poſſumus. Axiome dont M. Deſcartes s'eſt ſervi pour la connoiſſance des Etres, par-tout où il a crû neceſſaire de l'emploïer.

Définition du Principe de Mouvement.

J'aurai donc ſatisfait à cette condition, ſi je vous explique la nature de ce premier Principe auſſi nettement que je vous ai expliqué celle de la Matiere, ſans m'écarter des mêmes regles.

C'eſt donc un Etre, une Subſtance, une Cauſe ou un Sujet, comme il vous plaira le nommer, dont les attributs ou différences eſſentielles ſont la Communicabilité, la Vîteſſe plus ou moins grande, & la Force. Voilà ce qui conſtituë ſon eſſence, comme la Solidité, l'Impenetrabilité & la Diviſibilité forment celles de la Matiere.

Car comme par le onziéme axiome, l'essence physique des Etres substantiels procede de la volonté immediate du Créateur qui est toujours immuable ; de même aussi tout ce qui constituë la nature de ces deux Etres, est permanent, & ne change jamais ; & tout ce qu'il y a en eux de variable & de changeant, comme sont leurs modes, regarde les causes secondes, ou les créatures : car il est certain que Dieu n'opere point par lui-même ce qu'il peut faire avec plus de convenance par les causes secondes.

Premiere Preuve.

L'erreur dans laquelle on est tombé jusqu'à present, vient de ce qu'on n'a pû le bien définir : car quand on a dit, que le Mouvement étoit le transport successif d'un Corps qui parcourt un espace, il paroît par cette définition, qu'il n'est autre chose qu'une simple modification passive de la Matiere, lorsqu'en effet il en est la cause active ; & l'on

n'a pas pris garde que l'on a confondu l'effet du Mouvement avec la cause qui le produit.

Une boule, par exemple, est poussée par la main de quelqu'un, & parcourt un espace ; voilà l'effet du Mouvement, & le sens dans lequel on peut dire, que la Matiere en est modifiée par une cause exterieure qui n'a rien de commun avec elle, parce que le principe de ce mouvement est dans l'homme qui donne l'impression à la boule plus ou moins forte, ainsi qu'il le desire ; & ce principe est né avec lui, agit en lui suivant les loix que le Créateur lui a prescrites pour sa conservation individuelle ; qui sont même inconnuës à notre ame, & ne sçauroient l'abandonner qu'en faisant cesser l'union qu'elle a avec le corps ; ce qu'il faut bien expliquer.

Seconde Preuve.

L'Homme est selon l'idée qu'on nous en donne, un composé d'es-

prit & de matiere; & quoique la cause du mouvement qui est en lui y dût entrer pour quelque chose, parce qu'elle n'est regardée que comme une simple modification de la matiere, on n'y fait point d'attention : cependant avec un peu de retour sur nous-mêmes, nous trouverons qu'elle établit parfaitement l'union de l'ame avec le corps, qu'elle est le principe de la vie, & qu'il ne se passe rien en nous sans sa participation.

Ce Principe forme l'union de l'ame avec le corps, puisque nos sensations ne se font que par lui.

Il est le principe de la vie, puisque dès le moment qu'il cesse d'agir, l'ame quitte son corps; & l'union en est résoluë.

Rien ne se passe sans sa participation, puisque notre ame ne peut avoir aucun commerce avec la matiere, que par son moïen.

Troisiéme Preuve.

Continuons d'examiner ses fon-

ctions, pour connoître la relation immédiate qu'il peut avoir avec notre ame.

Comment il opere en l'homme.

Lorsqu'il s'agit de la conservation de notre individu, ce Principe de mouvement agit en conséquence des loix qui lui sont prescrites par la Sagesse divine : alors il n'a pas besoin de la présence de l'ame ; parce qu'elle ignore les Loix qui le font agir. Mais Dieu nous aïant créés avec une pleine liberté de diriger nos actions, comme il nous plaît ; il étoit absolument nécessaire en cette occasion, de soumettre ce Principe à la Volonté, pour nous donner lieu de pouvoir agir librement, par rapport à la loi qu'il nous a prescrite, & rélative à nos mérites.

C'est-à-dire, que Dieu aïant créé l'ame raisonnable, par une loi generale de la Nature, pour être unie au Corps humain, & lui aïant don-

né l'avantage par la même loi, d'accepter ou refuser, d'aimer ou de haïr selon son choix, les objets qui lui conviennent, en quoi consiste l'essence de la Liberté; elle ne pourroit en faire usage aux termes de la loi, si elle en étoit empechée par un effet qui agit necessairement. La preuve en est manifeste, en ce que les actions humaines ne sont dignes de loüange ou de blâme, de récompense ou de punitioñ, que parce qu'elles sont censées être faites librement.

Ainsi pour être persuadé que ce principe de mouvement agit ainsi que je l'avance, il ne faut que se consulter soi-même. L'homme pressé par la faim, ne sçauroit résister à la forte impression, que cette nécessité lui cause. Pour soulager cette incommodité contraire à sa conservation, il prend des alimens: alors cette cause agit selon les régles qui lui sont prescrites; elle fait la coction des alimens pris; forme le

Chile, le diſtribue; diſpoſe le cœur à la circulation du ſang : & tout cela ſe fait ſans la participation de l'ame. Mais lorſqu'elle veut par un acte de ſa volonté, entrer en action, comme on ne peut avoir l'idée d'aucune action, ſans y joindre celle du mouvement : dans cette circonſtance, cette cauſe change, pour ainſi dire, de caractere & prête ſon ſecours pour ſuivre toutes les déterminations, dont l'ame peut avoir beſoin pour la perfection de ſon acte.

Comment il ſe communique à l'Eſprit.

Après cela il eſt aiſé de juger que, ſi la matiere eſt modifiée par l'impreſſion que cette cauſe lui donne, l'ame ne l'eſt pas moins qu'elle, étant ſujette à recevoir toutes les impreſſions qui lui viennent, dont elle ne peut être ſuſceptible, que par le moïen de cette cauſe.

Un homme, par exemple, voit mettre le feu à ſa maiſon par des in-

cendiaires, voit égorger sa femme & ses enfans; quels mouvemens de colere & de vengeance n'excite pas en lui l'horreur d'un tel spectacle!

Tout au contraire, la Musique excite dans l'ame un mouvement de plaisir, par les sons harmonieux qu'elle fait entendre.

Il me paroît, Crysipe, qu'Aristote a eu une idée confuse de notre opinion, & s'en est fort peu éloigné, quand par l'idée qu'il donne de la Nature, il fait entendre que l'Etre suprême s'en sert comme d'un instrument, qui agit, non par une nécessité méchanique, mais comme destiné pour certaines fins, qu'il ne sçauroit connoître.

La différence de mon sentiment est, que j'explique ce qu'il devoit nous faire entendre par le mot de *Nature*, dont il s'est servi; car elle ne peut être autre chose, selon l'idée qu'il nous en donne, que ce principe de mouvement, agissant pour certaines fins par les loix qui lui sont prescrites.

En effet, il n'est que trop sensible que ce principe de mouvement répandu dans ces grands Etres, dont je viens de parler, est la Cause seconde generale & universelle des productions qui se font dans la nature : ensuite, si vousdescendez aux Etres inferieurs, les animaux sont les Causes secondes & particulieres de la production de leurs especes ; les plantes, les grains, les fruits se reproduisent par leurs graines, mais toujours & par le moïen de ce principe de mouvement répandu différemment dans chaque espece de ces êtres.

Observez, Crysipe, que l'union qu'il a avec le corps & l'ame, est si indispensable, que s'il venoit à l'abandonner, en un instant toute cette union seroit détruite, & l'ame se sépareroit de son corps ; d'où il est évident de conclure, que c'est uniquemenr par le secours de cet Etre moïen rélatif à l'une & à l'autre, que se forme cette union.

Quatriéme Preuve démonstrative de ce principe de mouvement.

Revenons à notre premier Principe. Voïons de quelle maniere il en use avec cette maîtresse obéïssante, sujette à ses loix : examinons si la définition que je donne, fixe précisément sa nature, & si elle nous porte à le reconnoître, comme un être que l'on puisse tellement concevoir par lui-même, qu'il n'ait rien de commun avec quelques autres que ce puisse être.

L'attribut de l'Esprit est la Pensée : l'attribut de la Matiere est la Solidité : les attributs de notre premier principe, sont la Communicabilité, la Vîtesse & la Force. Ces trois Etres ou ces trois Substances ne se ressemblent en rien pour leurs attributs, ni pour leurs modes.

J'entends par attribut, ce que l'entendement conçoit du sujet ou de la substance, comme constitutif de son essence ; c'est-à-dire, comme

difference essentielle qui la distingue de toutes autres choses.

Cela posé, je dis, que deux ou plusieurs Substances aïant differens attributs, n'ont rien de commun entr'elles.

La démonstration en est évidente par la définition que je viens d'apporter de la Substance : chacune d'elles étant en soi ce qu'elle est, & devant être conçûë par elle-même, le concept de l'une n'enfermera jamais le concept de l'autre. Or, il est évident que le principe du Mouvement aïant des attributs differens de ceux de la Matiere, & de l'esprit qui le font concevôir par lui-même, il ne peut jamais être confondu avec les deux autres.

Proposition. Chaque attribut d'une Substance doit être conçû par lui-même.

Démonstration. L'attribut est ce que l'Entendement conçoit de la Substance comme son essence, par la définition que j'en viens de don-

ner ; donc il doit être conçû par lui-même, par la définition de la Substance.

Selon ces principes tirés de la nature de ces trois Etres, le Mouvement pris dans le sens qu'il le doit être, ne sçauroit jamais être un mode, s'il est Sujet ou Substance : *Substantia enim prior est naturâ suis affectionibus*. La *Substance par sa nature doit exister avant ses modes*. Cette proposition est démontrée par la définition du Sujet ou de la Substance, & par le 2, ou 3e paragraphe sur l'explication des Modes.

Voïons maintenant quelles consequences nous devons tirer de ce raisonnement géometrique, en l'étendant un peu davantage. Il ne peut y avoir attribut d'Attribut dans le même genre ; parce que l'Attribut étant l'essence même de la Substance, il y auroit essence d'Essence, ce qui n'est pas soûtenable.

De même aussi il ne peut y avoir mode de Mode ; parce que le Mo-

de ne pouvant ſubſiſter ſans avoir un Sujet auquel il eſt attaché neceſſairement, il ne peut auſſi donner ce qu'il ne peut avoir ; c'eſt-à-dire, qu'il ne peut ſervir de Sujet, s'il ne peut jamais l'être. Or eſt-il que, comme le Mode n'eſt point diſtingué réellement du Sujet dont il eſt le Mode, & que nous ne connoiſſons point ces Etres immediatement par nous-mêmes, mais ſeulement par leurs Attributs & par leurs Modes, il s'enſuit que nous ne pouvons juger de leur nature, que par leurs Attributs & par leurs Modes.

Parallele de ce premier Principe avec l'Eſprit & la Matiere.

Cela poſé, lorſque je conſidere la nature de la Penſée, je trouve que j'en puis former pluſieurs fort differentes ; par exemple, lorſque je veux, lorſque je conçois, lorſque je doute ; la maniere de penſer à la Subſtance, ou à ſon Mode,

une pensée agreable ou triste, tout cela est une maniere de penser differemment.

De plus, il est manifeste que toutes ces manieres differentes de penser ne peuvent exister sans un Sujet dans lequel elles résident : mais si je ne puis concevoir toutes ces manieres differentes, sans les attacher à ce Sujet énoncé, il s'ensuit necessairement que toutes ces pensées differentes sont les Modes de ce Sujet pensant ; & c'est ce que nous appellons communément les Idées.

Mais si toutes ces manieres differentes de penser n'ont rien de commun avec l'Etre que nous appellons Matiere, & que le Mode ne differe en rien de la chose dont il est le mode, puisqu'il n'est précisément que la chose modifiée d'une certaine façon ; il s'ensuit que le Sujet dont ces manieres differentes de penser sont les modes, qui n'ont rien de commun avec l'Etre

materiel, lesquels pourtant présentent à l'esprit quelque chose de positif, est veritablement un Etre different de celui qu'on nomme Matiere ; ce que l'on peut connoître d'autant plus aisément, que l'on peut concevoir l'Etre materiel, dont l'essence consiste dans la solidité avec tous ses modes, qui sont la Figure, la Couleur, la Dureté, la Mollesse, &c. clairement & distinctement, sans songer à l'Etre pensant.

Or, si vous comparez cette maniere de connoître l'Esprit & la Matiere, avec celle dont je me sers pour vous expliquer la nature du Mouvement, vous allez trouver l'une & l'autre en tout parfaitement semblable ; & sans emploïer d'autres termes que ceux dont je me suis servi, disons :

Lorsque je considere la nature du Mouvement, j'en conçois en ligne droite, en ligne circulaire, en ligne transversale ; je conçois

encore des mouvemens lents ; j'en conçois de rapides ; j'en conçois de doux, d'agreables, & d'autres qui me causent de la fraïeur ; piroüetter, voltiger, danser. Toutes ces sortes de mouvemens differens, ainsi que les differentes sortes de pensées, ne peuvent être conçûës sans les attacher à un Sujet, ou à une Substance dans laquelle ils résident naturellement. Mais parce que ce sont des modes qui n'ont rien de commun avec la pensée & la solidité, & qui ne sont rien autre chose que la chosç même modifiée,

Reste à sçavoir, si cette chose modifiée, dont ces differentes sortes de mouvemens sont les modes, a des attributs differens de ceux de la pensée & de la solidité, qui puissent la faire concevoir par elle-même ; ce que je viens de démontrer géometriquement, en attribuant à ce premier Principe, pour difference essentielle, la communicabilité, la vitesse & la force.

Cette explication eſt ſi nette, que je crois être en droit de lui pouvoir appliquer cet Axiome, Qu'on peut aſſurer d'une choſe tout ce que l'on conçoit clairement renfermé dans l'idée qui la repreſente.

CONCLUSION.

Or, de tout ce que je viens d'avancer pour déterminer la nature du Mouvement, il eſt aiſé de juger que ſon principe exerce de grandes fonctions, tant ſur les corps, que ſur les ſens & ſur l'ame ; puiſqu'il eſt la cauſe efficiente de tous leurs modes, & par-là il devient le principe de leur union : car s'il venoit à leur manquer un moment, cette union ſeroit abſolument rompuë ; union qui a coûté tant de peine à développer juſqu'à preſent ; que je ne ſçache aucun Philoſophe qui ait pû la décider.

Si pouſſant votre curioſité plus loin, vous demandiez la cauſe de ſa communication ? C'eſt qu'il eſt

la cauſe efficiente de tous les modes que nous voïons dans la Nature, & que Dieu l'a créé comme premier Principe, pour en faire les fonctions, & former l'harmonie du Monde entier. Car il eſt évident que toute cette Matiere premiere ne reçoit ſa beauté & ſes formes, que par la varieté infinie des modes qu'il lui imprime; & que l'union de l'ame & du corps ne ſubſiſte qu'autant qu'il lui prête ſon ſecours communicable. Ce ſont-là les cauſes de ſa communication, & je ne ſçai pas ſi l'on en peut trouver de plus belles.

Pour ce qui regarde les regles du Mouvement, je ſuis perſuadé qu'il n'y a qu'une longue & exacte experience qui puiſſe nous les apprendre, & qu'il y en a autant qu'il y a de manieres differentes de le varier, ce qui eſt preſque infini : car qui pourroit jamais bien determiner toutes les regles du Mouvement par leſquelles ce principe agit

dans le corps humain. Ce qui est bien certain, c'est qu'elles sont invariables ; parce que Dieu l'aïant créé comme un être necessaire pour établir l'ordre dans la Nature, & qu'il est dépourvû d'intelligence, la Sagesse divine devoit le faire agir par des regles sûres, pour répondre à ses desseins : & c'est ce que l'experience nous confirme, par les connoissances que nous en pouvons tirer par les Mathematiques & les Forces mouvantes.

Objection. Mais, Cleante, si on vous faisoit une objection ; sçavoir, que si tous les Philosophes jusqu'à present n'aïant reconnu que deux Etres substantiels dans la Nature, qui sont l'Esprit & la Matiere ; si vous faites un premier principe du Mouvement, que l'on puisse concevoir par lui-même, il est indubitable qu'on doit le reconnoître pour un troisiéme Etre substantiel dans la Nature ; & par-là vous nous donnez un nouvel Etre que nous ne

connoiſſons pas, que vous multipliez peut-être ſans neceſſité.

Réponſe. Cette objection, Cryſipe, n'eſt pas fort difficile à réſoudre. Car je vous dirai, que cet Etre ſubſtantiel n'eſt pas de mon invention, puiſque je ne fais rien autre choſe que de diſſiper l'erreur & l'obſcurité où l'on a été juſqu'à preſent de la connoiſſance de ſa nature. Eſt-ce moi, par exemple, qui lui donne les attributs & les differences eſſentielles qu'il a? Les modes qui lui ſont propres, ſont-ils imaginaires, ou de mon invention? N'eſt-ce pas la Sageſſe divine qui a fixé ainſi ſon eſſence pour l'execution de ſes deſſeins? Ce n'eſt donc point moi qui multiplie les Etres ſans neceſſité. Je développe la nature d'un premier Principe, ſans la connoiſſance duquel Ariſtote avouë lui-même que tout Phyſicien ne ſçauroit faire aucun progrès dans la connoiſſance de la Nature, s'il ne connoît celle du Mouvement: & s'il

eſt certain, comme je l'ai pleinement démontré, qu'il ait des attributs & des modes particuliers, de même que l'Eſprit & la Matiere ont les leurs ; par quelle raiſon ne ſera-t-il pas un Etre ſubſtantiel comme eux ? Y a-t-il quelque conſtitution divine ou humaine qui nous défende de perfectionner nos connoiſſances, & de faire part de nos lumieres aux autres ? J'eſpere même que ſi je ſuis aſſés heureux d'avoir bien réüſſi, on m'en ſçaura bon gré.

Nous conclurons donc de tout ce que je viens d'avancer, que ſans le ſecours communicable de cet Etre actif, la Matiere reſteroit informe ; que toutes les manieres d'être qu'elle en reçoit, ne dépendent pas immediatement de ce principe, mais des manieres d'être de ce principe agiſſant avec elle ; un ſeul exemple va nous en éclaircir. Cette maiſon dans laquelle nous ſommes, a été miſe dans l'état que vous voïez, immediatement par les modes du mou-

vement, aidés des causes secondes; c'est-à-dire, qu'il a fallu des Tailleurs de pierre, des Charpentiers, des Massons, des Serruriers, des Couvreurs & Vitriers, lesquels ont modifié chacun leurs materiaux de façons differentes, pour en faire l'Edifice. Cela est trop clair pour en dire davantage.

OBSERVATION.

Nous observerons seulement, que si l'union & la convenance de notre Principe actif avec la Matiere, étoit d'une necessité indispensable pour la mettre dans l'état que nous l'avoïons, il n'a pas moins besoin lui-même d'être uni avec d'autres principes, pour agir avec succès: car il est certain, que c'est de la correspondance reciproque, que les premiers principes des choses ont les uns avec les autres, que se forme l'harmonie de la Nature.

Or si la Matiere ne sçauroit se perfectionner sans le secours de ces

Etre actif, de même aussi cet Etre ne peut entrer en action sans le secours de l'Espace pur, qui sera le troisiéme principe que nous allons expliquer.

L'ESPACE PUR.

L'Idée de l'Espace pur a toujours été fort incertaine. Quelques-uns l'ont pris ponr le Vuide, comme Epicure, qui donne pour premiers principes, *Materia* & *Inane :* D'autres, comme Gassendi, ont dit qu'il y avoit un *Vacuum dissem natum.* Mais comme ils ne connoissoient point tous la nature de l'Espace, ils n'ont pû en faire aucun usage.

Pourquoi on n'a point encore connu la nature de l'Espace pur.

Il est évident que l'*Inane* & le *Vacuum disseminatum* n'étant point distingués du Néant ; si nous pouvons prouver que l'Espace a des propriétés essentielles, qui déterminent son

eſſence, il eſt clair qu'il n'aura pas été connu : ce que nous allons faire ſur les mêmes principes, que nous avons déja établis.

Comme l'idée que nous devons avoir de l'Eſpace pur, ne vient point par les ſens, il ſe peut fort bien faire que l'ignorance où l'on a été de ſa nature, vienne de ce que cette idée ne tombant point ſous les ſens, ils ont crû qu'il n'étoit rien du tout, prévenus vrai-ſemblablement de ce faux axiome avancé par Ariſtote, qu'*il n'y a rien dans l'entendement, qu'il n'ait été auparavant dans le ſens :* NIHIL *eſt in intellectu, quod non priùs fuerit in ſenſu :* ce qui nous engage, avant que d'entrer en matiere, à bien diſtinguer la connoiſſance ſenſible d'avec l'intellectuelle.

D'où naît la ſource de nos connoiſſances.

La connoiſſance ſenſible vient de la réalité objective que les ſens

trouvent dans l'image qui les frappe. Par exemple, la réalité objective d'un cheval & d'un arbre qui frappent en même tems la vûë, est fort differente : or tous les objets universellement qui frappent les sens, étant renfermés dans la Matiere, c'est la raison pourquoi les sens ne connoissent pas l'Espace.

La connoissance intellectuelle vient de la réalité objective que nos idées trouvent dans les objets immateriels, comme l'existence necessaire d'un Etre infiniment parfait; celle de notre ame, parce que je suis un Etre pensant; le changement d'un doute en une verité connuë par une bonne démonstration : ce que je vais prouver en expliquant la nature de l'Espace. J'ose même assûrer que nos idées intellectuelles sont les seules qui peuvent nous convaincre de l'immaterialité de notre ame; car si nos connoissances étoient bornées aux seules idées sensibles, il ne seroit pas difficile de

nous faire convenir de la materialité de notre ame.

Cet éclairciſſement, Cleante, me fait d'autant plus de plaiſir, que je l'eſtime très-neceſſaire pour les preuves que vous allez établir. Pourſuivez; je vous écoute.

Le premier avantage, Cryſipe, que je tire de cet éclairciſſement, c'eſt que nos connoiſſances ſenſibles ne ſont jamais veritables, ſi elles ne ſont corrigées par la réflexion qui eſt intellectuelle. Car s'il eſt vrai de dire que nos ſenſations ſoient bornées à de ſimples ſentimens, il n'eſt pas moins vrai de dire, qu'ils nous trompent fort ſouvent; ce qui ne ſe peut corriger que par l'attention que l'ame apporte à les redreſſer.

Cela bien expoſé, établiſſons l'idée claire & diſtincte que nous devons avoir de l'Eſpace pur, en ſuivant toujours nos mêmes principes.

Comment on peut découvrir la nature de l'Espace.

Comme nous n'avons point d'idée sensible de l'Espace pur, il faut tirer celle que nous en pourrons avoir, de nos idées immaterielles de pure conception ; & quoique l'on feigne quelquefois de les prendre pour des espaces imaginaires, j'espere toutefois les caracteriser si bien par leurs attributs & par leurs modes, que l'on n'aura point de peine à les reconnoître pour un troisiéme premier-Principe. Quoique Démocrite, Lucrece, & Nemese aïent regardé ces espaces immenses comme le lieu general de tous les Etres, & comme la table d'attente de toutes les productions que l'Auteur de la Nature peut tirer de sa toute-puissance, ils n'en ont pas assés dit pour déterminer leur essence, & de quel usage ils doivent être pour l'arrangement de la Nature.

Quelque ſoin que nous puiſſions prendre pour nous perſuader que ces eſpaces imaginaires ne ſont rien, il n'eſt pas poſſible de nous les repreſenter autrement que comme une étenduë immenſe en longueur, largeur & profondeur. C'étoit le ſentiment de ſaint Auguſtin, avec bien d'autres, qui a crû que l'idée que nous avons de l'Immenſité divine étoit unie inſéparablemet avec celle de l'Eſpace pur, quand il dit, qu'il faut concevoir au de-là du Monde des eſpaces infinis, dans leſquels ſi quelqu'un ſoûtient que le Tout-puiſſant n'a pû s'occuper, il s'enſuivra, &c. „ Oſeront-ils di-„ re, ajoûte-t-il, que la Subſtance „ divine, qu'ils confeſſent être par-„ tout par ſa preſence incorporelle, „ ſoit abſente de ces grands eſpa-„ ces qui ſont au de-là du Monde „ qui n'eſt qu'un point en compa-„ raiſon de cette infinité. Je ne crois „ pas qu'ils ſe laiſſent aller à de ſi „ vains diſcours.

Démonstration de l'Espace pur.

En effet, le sentiment de saint Augustin est d'autant plus veritable, qu'il est aisé de le prouver. L'espace pur n'est rien, ou il est quelque chose; mais il est quelque chose, c'est ce qu'il faut démontrer. Je dis plus : Un Etre est d'autant plus parfait, qu'il a plus de réalité objective dans son essence ; mais l'Espace pur a plus de réalité objective dans son essence, que les autres Etres : je le prouve. Plus un Etre a de proprietés differentes qui font connoître son essence, plus cette essence est parfaite & abondante : mais l'Espace pur les a ; donc il a plus de perfections encore que les autres. Je les explique.

Comment on le peut définir.

L'Espace pur est une étenduë en longueur, largeur & profondeur, qu'on ne sçauroit mesurer ; il est pénetrable, indivisible, immateriel,

immobile, immenſe. Ce ſont-là les attributs ou proprietés qui conſtituent ſon eſſence, & en plus grand nombre que les autres Etres; ce que nous allons éclaircir.

Que l'Etenduë n'eſt point l'eſſence de la Matiere.

Il faut d'abord réfuter l'opinion de ceux qui croïent que l'Etenduë eſt l'eſſence de la Matiere, pour ne laiſſer aucun doute ſur les preuves que nous allons donner.

L'Etenduë convient éſſentiellement à l'Eſpace, ſi les idées de l'Etenduë & de l'Eſpace ſont inſéparables l'une de l'autre. L'idée de l'Etenduë ne convient point eſſentiellement à la Matiere, ſi elle a une priorité d'exiſtence ſur elle. Or c'eſt une verité conſtante, que l'Eſpace ou l'Etenduë exiſte avant la Matiere : car Dieu par ſa toute-puiſſance n'auroit jamais pû créer le Monde materiel, s'il n'avoit eu un lieu, ou un eſpace pour le met-

tre ; il eſt donc neceſſaire de penſer que le Lieu ou l'Eſpace exiſte, avant que de ſonger à l'exiſtence de la Matiere : & ſi l'on peut dire, comme il eſt vrai, que la Matiere a de l'étenduë, il faut la reſtraindre à une étenduë locale, à cauſe qu'elle occupe une portion de cet eſpace, laquelle eſt terminée & circonſcrite. Alors on pourra dire, que l'Etenduë convient à la Matiere, comme une neceſſité de ſon être, ou comme la figure ; auquel cas elle ne ſeroit qu'un mode ainſi que la Figure. Et ſi l'on vouloit inſiſter, qu'indépendemment de tout cela l'Etenduë en ſoi eſt eſſentielle à la Matiere, il faudroit ſoûtenir, que par-tout où il y a de l'étenduë, partout il y auroit de la matiere ; & pour lors le Monde deviendroit infini, ce que M. Deſcartes n'a jamais prétendu. Car il eſt certain que l'Etenduë priſe dans ſa ſignification naturelle, telle qu'elle convient à l'Eſpace, eſt immenſe, ſans

bornes, pénetrable, indivisible, immobile, immaterielle, & peut-être increéée.

Quelles sont les proprietés de l'Espace.

Il est immense & sans bornes, puisque l'idée que l'Immensité divine m'en donne, le represente ainsi : *Spiritus Deï ferebatur super aquas.* C'est ce qui fait que ce sont deux idées inséparables.

Il est indivisible, puisqu'il n'a point de parties qui se puissent réellement séparer.

Il est pénetrable, puisque sans cette proprieté, les corps ne pourroient point se prêter au mouvement.

Il est immobile, puisqu'il est passif, sans action, & qu'il n'a aucune proprieté du mouvement.

Il est immateriel, puisqu'il ne renferme dans son idée aucune proprieté de la matiere, & qu'il en a même d'opposées.

Il peut être increé, puiſqu'il eſt une modification de l'Immenſité ou de la Subſtance divine. Or, pour vous marquer encore plus préciſément la difference qu'il y a entre l'étenduë de l'Eſpace & celle de la Matiere, c'eſt que ſuppoſons pour un moment que Dieu anéantiſſe toute la Matiere, ce qui peut être après l'avoir tiré du néant, l'Eſpace pur ne perdra pas un pouce de toute ſon étenduë : donc l'étenduë n'eſt pas eſſentielle à la Matiere.

Confirmation des preuves precedentes.

Au contraire les proprietés que je lui ai attribuées en la définiſſant, comme la ſolidité, l'impénetrabilité & la diviſibilité, ſeront anéanties avec elle : rapportons-en un exemple. Vous êtes ſur un vaiſſeau en pleine mer, où vous ne voïez de tous côtés que le ciel & la mer : ſuppoſons pour un moment, que Dieu retire toute la matiere legere de l'air,

l'air, l'eſpace pur ne changera pas pour cela de forme ; car il n'eſt point dépendant de la matiere. Or ſi Dieu remplit tout par ſa préſence incorporelle, cet eſpace ſera pour lors une modification ou portion de l'Immenſité divine.

Suite des proprietés de l'Eſpace.

Il eſt donc indiſpenſable de reconnoître, par les raiſons que je viens de dire, l'Etendue en longueur, largeur & profondeur, pour la veritable proprieté de l'Eſpace, & que ſon idée eſt inſéparable de celle de l'Immenſité divine. Voïons préſentement les conſéquences qui ſuivent des autres proprietés que nous lui avons attribuées, & en même tems la neceſſité où nous ſommes de le reconnoître pour un premier principe.

Premiérement, l'Eſpace eſt immenſe dans ſon étenduë ; rien n'eſt plus neceſſaire pour le cours des Aſtres, qui eſt prodigieux : cela pa-

roît évidemment par le cours journalier du Soleil autour du Monde, & encore davantage par celui des Etoiles fixes, qui sont infiniment au dessus du Soleil.

Or, qui ne voit que leur course seroit impossible à travers d'une matiere inpenetrable, comme le veulent les Cartésiens, qui seroit un obstacle perpetuel à leur vîtesse, & contraire à toute possibilité ; puisque l'on ne peut imaginer de mouvement dans un Plein impénetrable & sans espace ; à quoi la proprieté d'être pénetrable remédie parfaitement, laquelle n'apporte aucun obstacle à la rapidité du mouvement ; proprieté, dis-je, si essentielle à l'espace, qu'il en exclut tout autre Etre.

Il est indivisible, parce qu'il n'a point de parties : car pour diviser réellement un Etre, il faut pouvoir par la division actuelle & réelle, établir deux superficies differentes ; ce qui ne se peut faire à l'Espace : & si

vous m'oppofiez, qu'une toife divifée en pieds, en pouces & en lignes, eft une divifion de l'Efpace, je vous répondrois que vous confondez mal à propos l'Etre mefuré avec la chofe qui le mefure ; car le drap eft fort different de l'aune qui le mefure, comme l'étendue d'une place eft fort differente de la toife qui la mefure. En un mot, c'eft que les diftances differentes, que vous établiriez par le moïen de votre toife fur cette place, ne font autre chofe que des modes de l'Efpace même.

Il eft immobile, parce qu'il eft infini ; indivifible, n'ayant pas de parties, comme la Matiere ; & s'il fe mouvoit par lui-même, il auroit les mêmes attributs que le principe du mouvement, & par là fe confondroit avec lui. Or nous avons dit que chaque attribut d'un Etre fubftantiel ou d'un premier principe, doit être conçu par lui-même, & ne peut repréfenter que l'être duquel il eft l'attribut; cela feroit encore con-

traire au principe que nous avons avancé, qu'un premier principe ne peut se résoudre ni diviser en d'autres principes.

Il est immateriel, parce qu'il n'a aucune proprieté de la Matiere, & qu'il en a même de fort opposées.

Il est increé, parce que son idée étant inséparable de celle de l'Immensité divine, comme je l'ai prouvé dans mon Essai de Morale fort au long, il ne peut être autre chose lui-même qu'une modification de cette divine Essence.

Consequences qui suivent des preuves précedentes.

Or de tout ceci il résulte, combien il est important de connoître les rapports que ces trois Etres ont ensemble pour parvenir à la connoissance de l'arrangement de la Nature, sans toutefois confondre aucunes de leurs proprietés les unes avec les autres.

La Matiere est solide à raison de

ſa réſiſtance ; elle eſt impénetrable, en ce qu'elle ne peut jamais quitter l'eſpace ou le lieu qu'elle occupe, ſi on ne lui en donne un autre, & empêchera continuellement deux corps de ſe joindre, ſi elle ſe trouve à leur rencontre.

Elle eſt diviſible, parce qu'elle eſt compoſée de parties ſolides, & c'eſt ce qu'on appelle Corps ; mais elle ne peut rien ſeule, & demeure ſans action, ſi quelque ami charitable ne lui en communique. Elle trouve le Principe du mouvement qui s'offre à ſon ſervice ; il la tourne & la retourne en differentes façons, & plus elle eſt ſoumiſe à ſes manieres inſinuantes, plus elle en reçoit d'agrément & de beauté, ce qui la rend conſtante, elle pour lui, & lui pour elle.

Cependant quelque bonne volonté que ce fidele amant puiſſe avoir pour ſa maîtreſſe, il ne ſçauroit venir à bout de ſes deſſeins ſans le ſecours d'un confident qui lui eſt

necessaire. Car point de mouvement sans espace, point d'action de sa part, s'il n'a de l'étenduë pour agir, & de cette étenduë encore pénetrable, indivisible, immobile, immense; & c'est le concours & l'union relative de ces trois premiers principes qui deviendront l'objet de notre connoissance pour démêler les operations de la Nature.

Mais ce n'est pas tout, nous avons encore besoin de quelque chose pour la perfection de notre ouvrage, & sans quoi tout resteroit imparfait; c'est le Tems qui necessairement est un quatriéme & dernier Principe, dont la connoissance a été si difficile jusqu'à present, que presque tout le monde l'a abandonné. Il faut pourtant déveloper sa nature, & en donner une idée claire & distincte, pour conduire notre entreprise à sa perfection.

L'idée generale qu'on peut avoir du Tems.

Le Tems est un grand maître,

dit-on ; il n'y a si grand, ni si petit qui n'en parle ; il donne de l'experience ; il nous rend sages & avisés ; il fait de grands Philosophes & de grands Capitaines : *Unus homo nobis cunctando restituit rem.* Mais quel est-il, ne le connoîtrons-nous jamais ? C'est ce qu'il faut tenter.

De toutes les idées que nous pouvons avoir de pure conception, celle du tems est la plus commune, la plus universellement reçüë ; la moins sensible à la verité, mais aussi la plus distincte de toute autre, & la plus certaine. Le Tems, que l'on définit ordinairement la durée des choses, ou la continuité successive d'un Etre dans son existence, se peut entendre en trois manieres differentes, *Æternitas, Ævum, & Tempus.*

L'Eternité est une durée qui ne commence pas & ne finit jamais. *Ævum*, une durée qui commence & ne finit pas, comme l'ame. *Tempus*, une chose qui commence & qui a une fin.

Boëce définit l'Eternité *interminabilis vitæ tota simul & perfecta possessio*. On l'appelle une possession parfaite de la vie, parce que l'Eternité ne convient qu'à Dieu seul. Elle est interminable, parce qu'elle n'a ni commencement, ni fin. Il ajoûte *tota simul*, parce que quelques-uns disent : la nature de l'Etre divin n'admet point de succession. Il faut pourtant convenir que nous ne sçaurions concevoir cette durée infinie, si nous n'admettons cette succession par l'abstraction de la pensée.

Réflexion sur la définition de Boëce.

Car comment imaginer la durée d'une vie interminable, de quelque façon que ce puisse être, sans succession.

Ævum, s'entend d'une durée qui a commencé & qui ne finira jamais; telle est la nature des Anges & de nos ames.

La définition d'Ariſtote réfutée.

Tempus, eſt défini par Ariſtote, la meſure du Mouvement, ſelon ſes premieres & dernieres parties; mais cette définition ne vaut rien: car le Mouvement peut plûtôt meſurer le Tems, comme il eſt aiſé d'en juger par l'uſage des pendules; & quoiqu'il ſoit vrai que le Mouvement ne puiſſe répandre ſon action ſur les corps ſans le ſecours du Tems, tout de même que nous ne ſçaurions concevoir qu'il puiſſe agir ſans le ſecours de l'Eſpace; cependant nous nous garderons bien de confondre ces trois Etres indépendans les uns des autres, leſquels ne ſe réüniſſent enſemble pour la perfection des ouvrages de la Nature, que par l'ordre du Créateur qui les y deſtine.

OBSERVATION.

Il eſt encore neceſſaire d'obſerver, qu'il faut bien prendre garde

de ne pas confondre la disposition de l'air avec le Tems même, ce qui arrive ordinairement. On dit : Il fait beau tems, il fait un vilain tems ; le tems est serein, il est orageux ; tous ces adjectifs ajoûtés au mot de tems, enveloppent deux idées differentes : le tems est beau ; c'est-à-dire, que l'air est calme, qu'il est doux, qu'il n'y a point de pluïe. On dit quelquefois quand il pleut, Voilà un bon tems, quand la pluïe est necessaire pour les biens de la terre : mais pour le Tems absolument pris, il ne reçoit jamais d'alteration, il coule toujours de même ; il est inutile d'en dire davantage, cela se conçoit aisément.

L'idée que nous avons de la nature du Tems, est quelque chose, & n'est pas un pur néant.

Que le Tems soit une idée commune & universellement reçûë, cela s'explique de soi-même ; il est vrai qu'elle est confuse, & qu'elle

ne paroît pas claire, parce qu'elle n'est pas sensible, mais il n'est pas moins veritable que nous n'en parlerions jamais, ni si souvent, si c'étoit un pur Néant ; cependant il ne faut qu'une attention mediocre pour connoître que les effets de cette cause sont très-sensibles : rapportons-en un exemple.

Le Maréchal de Villeroy, qui avoit été Gouverneur de Loüis XIV. rentrant un soir chez lui à deux heures après minuit, ne voïant que deux Valets de Chambre qui l'éclairoient pour le conduire à son lit, leur dit : *J'ai plus besoin de mon Maître d'Hôtel que de vous ; qu'on me le fasse venir*. Le Maître d'Hôtel arrive ; il lui dit : *Je veux souper tout à l'heure*. Le Maître d'Hôtel répondit, *Monseigneur, il est bien tard*. Le Maréchal repliqua, *Je ne vous demande pas l'heure qu'il est, je vous demande à souper*. L'autre s'en retourne, & lui apporte sur le champ ce qu'il put trouver, en

lui faiſant des excuſes que les Officiers de cuiſine étoient couchés, & qu'il auroit attendu trop long-tems pour lui donner un repas plus convenable. Le Maréchal lui répondit: *J'aurois tort de m'en plaindre, puiſque je ne vous ai pas donné le tems de le faire.*

Cet exemple a ſon explication toute naturelle. Ce Maréchal n'avoit pour objet que la neceſſité de manger; le Maître d'Hôtel n'avoit pour le ſien que l'impoſſibilité de le pouvoir executer ſur le champ d'une maniere convenable. Il lui apporte ce qu'il avoit pû préparer en fort peu de tems, & lui en fait des excuſes: ſon Maître paroît content, & l'excuſe ſur le manque de tems qui l'avoit empêché de mieux faire; marque certaine qu'on ne peut rien commencer, ni perfectionner ſans un tems convenable pour le faire. Tems, dis-je, qui n'apporte rien autre choſe à l'Etre commencé, que la neceſſité de ne

s'en pouvoir passer : mais comme le Néant n'est necessaire à rien, il s'ensuit que le Tems est donc quelque chose, ce que je vais achever de vous éclaircir tout aussi distinctement qu'il me sera possible.

Un Vigneron travaille pendant toute l'année à labourer & fumer, à tailler sa vigne : si vous lui demandez, d'où vient qu'il se donne tant de peine tous les jours, sans rapporter aucun fruit de son travail, il vous répondra, qu'il attend le tems des vendanges pour sçavoir s'il a bien fait.

Un Laboureur vous dira, qu'il attend le mois d'Août pour faire sa recolte ; c'est cette suite de l'écoulement du Tems qui fait toutes les productions que nous voïons dans la Nature.

Ces Jardins superbes, ces Palais magnifiques demandent un tems considerable pour les mettre dans l'état où nous les voïons, & tout cela n'est que l'effet du Tems. Ne

faut-il pas une longue experience & un tems infini pour former de grands Magiſtrats, de grands Miniſtres, de grands Princes; les Arts, les Sciences, & les Eſprits n'acquierent de la perfection que par le Tems; les choſes corporelles & incorporelles ne ſçauroient exiſter ſans le Tems, quoique leurs attributs ou proprietés qui conſtituent leurs eſſences, ſoient diſtinctes, ſéparées, & n'aïent rien de commun avec le Tems, que de ſimples rapports.

Définition du Tems.

Cela eſt d'autant plus veritable, que quelque idée confuſe que nous puiſſions avoir du Tems, nous ne la confondons jamais avec les autres Etres, puiſqu'elle en eſt indépendante : car que les Etres ſoient, ou ne ſoient pas, cet écoulement & ce flux perpetuel ne laiſſera pas d'aller toujours. Le Tems étoit avant la création du Monde, &

resteroit encore le même, si le Monde étoit anéanti, puisque l'Eternité subsiste comme un attribut inséparable de la Divinité. Le Tems existe en périssant, & périt par son existence; il ne dure jamais qu'un instant, & cet instant successif est éternel : le Tems ne differe donc point de cette Eternité abstractivement prise pour un flux continuel, sans commencement ni sans fin, si ce n'est que nous appellons Tems les rapports differens que les momens de cette Eternité ont avec les choses créées.

En effet nous ne connoissons pas d'Etre créé, dont l'époque de leur création ne soit marquée par quelque moment de cette Eternité, lequel moment de création ne peut jamais être conçû de nature differente de celui qui le précedoit immédiatement. Observation qui rend la nature du tems & son idée distincte & séparée de tous les Etres.

Premiere Preuve de ce que l'on avance.

Or ce qui vous rendra l'idée du tems très claire, c'eſt que l'idée de l'exiſtence de l'Etre étant inſéparable de l'idée de ſa ſubſiſtance, laquelle idée de ſubſiſtance n'étant autre choſe par elle-même, que celle de la durée ou de la continuité du même être, nous ne ſçaurions avoir ces deux idées clairement & diſtinctement, que nous n'aïons auſſi celle du tems qui exprime la durée ou la continuité des choſes : c'eſt-à-dire, que la ſubſiſtance n'ajoutant rien de réel par elle-même au complement de l'Etre qu'elle fait ſubſiſter, & ne pouvant cependant exiſter un ſeul moment ſans elle ; c'eſt l'idée que j'ai de cette choſe qui le fait ſubſiſter, que je nomme le Tems.

Seconde Preuve.

Cela poſé, nous pouvons dire

que l'idée que nous avons du Tems, étant de même nature que celle de l'Eternité, & ne différant en rien d'elle, que selon les rapports que les choses créées ont avec le Tems, qui ne sont que des façons d'être du même sujet; il s'ensuit nécessairement, que l'idée que nous devons avoir du Tems, est plus certaine qu'aucune autre, que nous puissions avoir; puisqu'elle se trouve unie inséparablement avec un attribut de l'Essence divine, qui est l'Eternité. Il ne seroit pas difficile d'étendre ce raisonnement; mais il ne seroit pas si précis, ni plus clair, ni plus certain.

Que l'on objecte après cela, que le mouvement ou que le cours du Soleil, les jours & les années, sont la mesure des Tems; j'y consens volontiers: mais, s'ils sont la mesure des Tems, ils mesurent donc quelque chose; & en ce cas, ils confirment ma pensée: ou bien il faut convenir qu'ils ne mesu-

rent rien ; ce qui est abſurbe.

Confirmation des Preuves précedentes.

Il eſt aiſé de confirmer ce raiſonnement par une infinité d'experiences : je n'en rapporterai que deux bien nettes & bien ſenſibles. Nulle géneration ne ſe peut faire ſans mouvement ; nous l'avons déja prouvé : nul mouvement ne peut rendre ſon action complette, ſans le tems néceſſaire pour l'achever ; cela eſt encore prouvé. Donc nulle géneration complette, ſans le ſecours du Tems.

L'autre exemple eſt tiré de la nature de notre Eſprit ; nous en pouvons reconnoître déja quelque uſage dans un enfant de trois ans, ou quelque choſe de plus : que l'on faſſe un peu la difference de ce qu'il eſt, avec ce qu'il peut être à 40 ans, particuliérement ſi cet eſprit a été cultivé par les belles Lettres & par les Sciences, & que ce

ſoit un genie heureux ; c'eſt le Tems qui l'aura formé ; on n'en ſçauroit dire autre choſe. Si vous l'interrogez, il vous répondra qu'il ſe méconnoît lui-même, par la difference prodigieuſe qui réſulte de ſes deux âges.

CONCLUSION.

Nous ne ſçaurions donc nous empêcher de reconnoître le Tems, comme un quatriéme Principe néceſſaire pour la perfection des ouvrages de la nature, ſans lequel nulle vie, nulle creſcence, nulle vegetation, nulle ſubſiſtance, nulle conſervation pour quoi que ce puiſſe être au monde.

Objection. Mais pourquoi, me dira quelqu'un, multiplier les Etres ſans néceſſité ; on n'a reconnu juſqu'à préſent, que deux Etres ſubſtantiels dans la nature, ſçavoir, l'Eſprit & la Matiere : & vous en faites exiſter trois autres, que nous ne connoiſſions pas pour tels ? Ne

pourrions-nous pas bien nous en paſſer encore? Je me fais cette objection, Cryſipe, parce que je ſçais qu'on vous l'a faite.

Réfutation. En verité, eſt-ce multiplier les Etres ſans néceſſité, que de diſſiper les tenebres & l'erreur où l'on a été juſqu'à preſent ſur la connoiſſance de ces trois Etres? Dieu ne les expoſe-t-il pas aux yeux du corps, comme à ceux de l'eſprit, pour en percer l'obſcurité, s'il y en a? Et quel progrès peut-on jamais eſperer de faire dans la connoiſſance des choſes naturelles, ſi l'on n'en développe pas les les premiers Principes? Nous en rapporterons-nous à quelques experiences douteuſes ou peu certaines, tant que nous n'aurons pas de bons fondemens pour les aſſurer?

Reflexion.

Pour moi, je ſuis d'un ſentiment bien oppoſé à ceux qui, trop préoccupés du merite des Anciens (qui

ont été nouveaux à l'égard de ceux qui les ont précedé, comme nous le sommes au leur) s'imaginent qu'on ne peut rien dire de meilleur que ce qui a été dit, & rejettent tout ce qui leur paroît nouveau. Je suis bien-aise de les avertir, que je me déclare hautement pour la verité dans la bouche de quiconque me la peut faire reconnoître; & quoique le nouveau Sistême que je propose, soit le fruit d'une longue méditation, où je n'ai consulté que mes propres idées; j'avouë pourtant ingenûement que je ne l'expose au sentiment du Public, que pour exciter l'attention de ceux qui peuvent esperer d'y mieux réussir; & que je serai ravi de quitter mon opinion pour suivre la leur, s'ils peuvent mieux rencontrer : car je ne regarde pas ce Sistême comme la production d'une imagination vive; je l'estime veritable par la liaison, la convenance particuliere que ces quatre principes ont entr'eux, &

par l'impossibilité de pouvoir le faire subsister, si quelqu'un d'eux étoit séparé des autres. En effet la Matiere indifférente par elle-même à toutes les formes qu'on peut lui donner, en peut-elle recevoir aucune sans le secours du mouvement, & le mouvement peut-il agir sans le secours de l'Espace? Enfin rien se peut-il achever sans celui du Tems, qui donne la perfection à toutes choses?

CONCLUSION GENERALE.

Vous voïez donc, Crysipe, la necessité indispensable de reconnoître l'union & le concours de ces quatre Principes, pour leurs opérations. La Matiere passive, sans action, impénetrable & divisible donne lieu au mouvement d'agir sur elle. L'Espace immobile & pénetrable lui en donne la facilité, & le Tems perfectionne leurs ouvrages. Y a-t-il rien de plus clair & de mieux confirmé par l'expe-

rience? Les idées que je forme ſur ce nouveau ſiſtême, ne ſont-elles pas tirées du fonds de la nature de ces quatre Etres, en expliquant les proprietés & les differences eſſentielles qui les diſtinguent les uns des autres? Ce qui me fait conclure avec quelque confiance, qu'il eſt bien difficile de ſuivre une autre voïe, pour découvrir la verité.

En un mot, quelque ouvrage que vous puiſſiez entreprendre, ſoit de la main, ſoit de l'eſprit; quelque nouveauté ou experience que vous vouliez faire paroître pour le bien de la societé; quelque grands deſſeins que vous puiſſiez former pour le bon ordre & l'utilité d'un ſolide Gouvernement, je ſuis perſuadé que vous n'en viendrez jamais à bout, ſans l'intervention de cette durée ſucceſſive; faute de laquelle rien ne peut arriver à ſa perfection.

Ce que Seneque ſemble nous inſinuer, lorſqu'il ne ſe laſſe point de

déplorer la mauvaiſe condition de ceux qui perdent le tems mal à propos, la choſe du monde la plus précieuſe & dont on peut être le plus honnêtement avare : *Ce qui les trompe*, dit-il : *c'eſt que le Tems n'aïant rien qui tombe ſous les ſens, ils n'en reconnoiſſent pas l'importance* : FALLIT *illos quia res incorporalis eſt, quia ſub oculos non venit.*

Reflexion à laquelle l'Auteur de la Nature nous a ſi bien diſpoſés, lorſque pour s'arranger à la portée de notre connoiſſance, il a emploïé ſix jours à la création du Monde, & un ſeptiéme, pour conſiderer la bonté de ſon ouvrage ; ce qu'il pouvoit achever en un ſeul moment, par l'effet de ſa Toute-puiſſance ; & cela, pour nous faire entendre que tout Etre créé étoit dans la dépendance inévitable de cette durée éternelle.

Réflexion

Réflexion generale.

Il faut donc, une fois pour toutes, renoncer à ce faux préjugé de dire qu'il n'y a qu'Esprit & Matiere dans le Monde, parce que tant que nous y resterons, nous serons sujets à l'erreur : en voici la preuve. On n'a pû s'empêcher de reconnoître le Mouvement pour un Etre : il étoit trop sensible pour y manquer. On a dit ; il n'est point Esprit, parce qu'il n'a point la proprieté de la pensée ; mais il n'est point Matiere, parce qu'on peut la concevoir avec toutes ses proprietés, lorsqu'elle est en repos, sans penser au mouvement qui lui est étranger : donc il n'est peut-être que le mode. Et pourquoi le détermine-t-on à être plûtôt un mode de la Matiere, que de l'Esprit ? c'est que l'idée de la Matiere est plus sensible, que celle de l'Esprit qui est beaucoup plus abstraite.

Si cette proposition génerale n'é-

toit point fauſſe, toutes les conſéquences qu'on en tire, pourroient être conteſtées, mais par les preuves que nous allons donner, elles ne peuvent ſe ſoûtenir.

Réflexion ſur l'Eſpace; le Mouvement & le Tems.

A l'égard de l'Eſpace pur, comme ſon idée étoit bien moins ſenſible, que celle du Mouvement, on l'a confonduë avec le Vuide, qui ne différe pas du Néant; & pour le Tems, ſon idée étant encore plus abſtraite que les deux autres, ne ſçachant à quoi l'attacher, on en a fait un accident corporel, lequel accident ne pouvant bien aiſément ſe définir, a paſſé chez quelques-uns pour un Etre imaginaire. Cependant ſon idée, quoique confuſe, ne ſçauroit être plus certaine & plus diſtincte, puiſqu'elle ſe trouve unie inſéparablement à celle de l'Eternité, dont elle eſt une veritable modification.

Il n'en faudroit pas davantage à ceux à qui le concept de pure intelligence n'eſt pas fort difficile à faire ; mais pour ceux qui n'en ont pas l'habitude bien aiſée, eſſaïons de le leur faire comprendre.

Trois Preuves nouvelles ſur les trois Principes précedens.

Un Etre ne peut jamais avoir une différence eſſentielle, qui ne lui ait pas été donnée, ou, pour mieux dire encore, qui lui ſoit tout à fait oppoſée ; par exemple, le Mouvement ne peut jamais avoir la proprieté de la Solidité, parce qu'étant incorporel, il ne peut en avoir aucune de la Matiere.

L'Eſpace pur étant un Etre incorporel auſſi, ne peut avoir aucune proprieté du Mouvement : il eſt immobile & pénetrable ; c'eſt par ces deux différences, qu'il convient parfaitement à l'union qu'il doit avoir avec le Mouvement.

Le Tems, dont l'idée eſt encore moins ſenſible, & par conſéquent plus abſtraite, a été regardé de quelques-uns comme un pur néant; & par d'autres, comme un accident corporel, ſans pouvoir déterminer ce qu'il eſt: or cette définition d'Ariſtote n'eſt rien qu'un aſſemblage de mots que l'on n'entend point. C'eſt ici l'occaſion de demander à ces grands Philoſophes, l'uſage qu'ils peuvent faire d'une ſcience dont ils avoüent eux-mêmes qu'ils ne connoiſſent pas les premiers principes: en verité doit-on ſçavoir mauvais gré à quelqu'un, qui nous excite par ſon exemple, à travailler ſur un ſi beau deſſein?

PREUVE ET CONCLUSION GENERALE.

Ainſi, pour diſſiper l'erreur dans laquelle on peut avoir été juſqu'à préſent, nous dirons qu'il ne faut pas juger de la nature des Etres in-

corporels, comme corporels. L'idée des Etres corporels nous vient par le ministere des sens, & par cette raison, ils nous fournissent une connoissance sensible de ce qu'ils peuvent être : Mais pour les Etres incorporels, il faut la tirer des idées de pure intelligence, produites par la reflexion ; c'est pourquoi nous ne regarderons pas le Tems, comme quelque chose de permanent de même que la Matiere, car nous lui donnerions ce qu'il ne peut avoir ; mais comme un Etre détaché de tout autre qui ne s'arrête jamais, dont la nature est une portion déterminée de l'Eternité, & dont les parties passent successivement & de même teneur les unes après les autres, ainsi que l'eau d'un fleuve qui laisse couler les siennes successivement, parce qu'il est en mouvement, & que l'action du mouvement est toujours successive aussi-bien que le Tems. Et pour vous le faite entendre plus familiére-

ment, reprenons l'exemple de notre lampe dont la flamme consiste si précisément dans l'écoulement, qu'elle devient autre à chaque instant, & n'est plus jamais la même qu'elle étoit auparavant, ni celle qui doit être par après : or la nature du Tems consiste tellement dans l'écoulement, que tout ce qui s'en est écoulé, n'est plus, & que tout ce qui s'en doit écouler, n'est point écoulé.

De là vient que de même que toute la flamme ne laisse pas d'être quelque chose de corporel & de continu, quoique chacune de ses parties soit momentanée;

CONCLUSION PARTICULIERE SUR LE TEMS.

Ainsi le Tems consideré selon son tout, ne laisse pas d'être quelque chose d'incorporel & de continu, quoique chacune de ses parties soit momentanée, ou plûtôt le moment même qu'on appelle le pre-

ſent ; car de même que chaque petite flamme preſente étant conjointe avec celle qui précede immédiatement, & avec celle qui ſuit immédiatement après, il ſe fait une continuation du tout. Ainſi chaque moment de Tems aïant auſſi connexion avec celui qui le precede immédiatement, & celui qui ſuit immédiatement après, il ſe forme de-là une ſucceſſion continuë du Tout.

Seconde Preuve.

C'eſt pourquoi, lorſque l'on objecte que le Tems n'eſt rien, en ce qu'étant compoſé du paſſé, du préſent & de l'avenir : le paſſé n'eſt plus, l'avenir n'eſt pas encore, & le préſent s'évanoüit : l'on peut répondre, qu'il en eſt de même que ſi on objectoit que la flamme n'eſt rien, en ce que tout ce qui en a précedé, n'eſt plus ; que tout ce qui en ſuivra, n'eſt pas encore ; & que ce qui en eſt préſent, s'évanoüit.

Car c'eſt faire un paralogiſme que de prendre les choſes ſucceſſives comme les permanentes ; vû qu'elles ſont abſolument differentes.

C'eſt chercher dans la nature des choſes ſucceſſives, ce qu'on n'y ſçauroit trouver, & qui feroit qu'elles ne ſeroient pas ſucceſſives, s'il pouvoit y être ; puiſque, ſi vous ſuppoſez que leurs parties s'arrêtent & qu'elles ne coulent pas, qu'elles demeurent fixes & immobiles, vous les faites permanentes.

SECONDE CONCLUSION.

Or, pour fixer déterminément l'idée que nous devons avoir de ce premier principe, c'eſt que nous devons le regarder à l'égard des choſes créées, comme une portion indiviſe & inſéparable de cette Eternité. Car ſoit qu'il y ait un Monde, ou qu'il n'y en ait point ; que le mouvement des Cieux ou du Soleil s'arrête ou ne s'arrête point, le Tems coulera toujours

ni plus vîte ni plus lentement; parce qu'il est indépendant & avant tous les Etres, & que son essence est la même que celle de l'Eternité. Ainsi, que Dieu détruise tout & reste seul, le Tems restera toujours le même pour marquer son existence, & qu'il subsiste par lui-même. C'est la raison pour laquelle l'Ecriture le nomme par excellence l'*Eternel.*

Objection réfutée.

Il est inutile d'objecter, qu'il y a cette difference entre le Tems & l'Eternité; c'est que l'Eternité étant un attribut de l'Essence divine, laquelle ne peut admettre aucune succession en elle par la simplicité de sa nature; le Tems en est bien different, puisque l'on convient que sa nature est successive.

A quoi je répondrai en deux mots, qu'il suffit (que l'on convienne) comme on n'en peut douter, que l'Eternité soit un attri-

but de la Divinité, & que l'idée du Tems en ſoit inſéparable, pour que ce ſoit un Etre diſtinct & ſéparé de tous les autres ; car de quelque maniere que nous puiſſions le concevoir, que ſon idée ſoit claire ou confuſe, cela ne change rien à ſa nature. Il eſt bien vrai que nous pourrons peut-être un jour le connoître plus diſtinctement, lorſque nous joüirons de la beatitude éternelle ; & je n'en puis douter : mais cette impuiſſance de concevoir le Tems d'une maniere complette, ne diminuë rien de ſon être qui reſte toujours le même dans ſon caractere d'indépendance. Et lorſque Platon prétend qu'on ne doit point attribuer le paſſé & l'avenir à la Subſtance éternelle, il ne veut autre choſe, ſinon qu'on ſe donne de garde d'attribuer à l'Etre éternel, qui eſt Dieu, les changemens des choſes qui ſont ſujettes à la generation & à la corruption. Car Boëce & pluſieurs Peres, de même que nous,

ſont du ſentiment de prendre cette durée éternelle pour la Subſtance divine, que nous ne ſçaurions jamais concevoir que par abſtraction & comme ſucceſſive ; ce qui ne bleſſe point la ſimplicité de cet Etre divin dont nous ne pouvons avoir une idée complette ; défaut qui procede de notre impuiſſance, & ne regarde point l'Etre qui ne ſçauroit varier.

NOUVELLE CONCLUSION FONDE'E EN AUTORITE'S.

Or, après avoir bien éclairci que cette portion de l'Eternité n'eſt nommée Tems, que ſelon les rapports qu'elle peut avoir avec les choſes créées, il eſt inutile de parler davantage de ſon exiſtence, puiſqu'elle eſt éternelle. C'eſt le ſentiment de Ciceron qui dit, que le Tems eſt une partie de l'Eternité : c'eſt celui de S. Baſile, de S. Ambroiſe, de S. Jérôme, & de quelques autres qui diſent, qu'il y a eu

un Tems & des Siecles avant la création du Monde.

Nous avons vû encore la necessité qu'il y a de ne s'en pouvoir passer dans l'arrangement de nos Premiers-principes, puisque le Mouvement ne peut agir efficacement que successivement, c'est-à-dire, par le secours du Tems.

Ainsi, Crysipe, je crois pouvoir vous dire, après ce que je viens d'avancer, que je regarde l'ouvrage de toute la Nature comme un beau spectacle que l'Etre divin presente à nos yeux, dont la matiere, selon l'idée generale que j'en ai donnée, est le sujet de la piece; dont le principe du mouvement en est l'action : qu'on ne sçauroit la voir, sans avoir un lieu, ou un espace considerable pour en representer les évenemens; & que l'on a besoin d'un tems convenable, soit pour la composer, soit pour juger de la piece & de l'excellence de son merite.

CHAPITRE SECOND.

La convenance de ce Syſtême avec l'Ecriture.

L'Ecriture nous dit, que Dieu a emploïé ſix jours pour la création des Etres, & que le ſeptiéme il a pris du repos. Ainſi tout contribuë en toutes manieres, à nous donner l'idée du Tems telle que je vous la repreſente.

Cela eſt d'autant plus veritable, que Dieu, qui pouvoit, ſelon l'étenduë de ſa toute-puiſſance, créer le Monde d'une ſeule parole, tel que nous le voïons, ne s'eſt pas ſervi de cette maniere, pour en choiſir une plus naturelle, par laquelle nous pûſſions concevoir cet arrangement avec plus de facilité, & comme ſucceſſif, puiſqu'il nous enſeigne au premier chapitre de la Geneſe,

1°. Au commencement Dieu créa le ciel & la terre. 2°. La terre étoit informe & toute nuë ; les ténebres couvroient la face de l'abyſme, & l'Eſprit de Dieu étoit porté ſur les eaux. 3°. Or, Dieu dit, Que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite. 4°. Dieu vit que la lumiere étoit bonne, & il ſépara la lumiere des ténebres. 5°. Il donna à la lumiere le nom de Jour, & aux ténebres le nom de Nuit ; & du ſoir & du matin ſe fit le premier jour. 6°. Dieu dit auſſi, Que le firmament ſoit fait au milieu des eaux, & qu'il ſépare les eaux d'avec les eaux. 7°. Et Dieu fit le firmament, & il ſépara les eaux qui étoient ſous le firmament, de celles qui étoient au deſſus du firmament ; & cela ſe fit ainſi. 8°. Et Dieu donna au firmament le nom du Ciel ; & du ſoir & du matin ſe fit le ſecond jour : ainſi du reſte, juſqu'au ſeptiéme jour qu'il acheva ſucceſſivement la création du Monde, auquel jour il

se reposa. *La Vulgate, chap. 1.*

Nous lisons au chapitre premier de la Genese, dans la version Hebraïque de Vatable :

* *In principio creavit Deus cælum & terram; terra autem erat desolata & inanis, tenebræque erant in superficie voraginis : & Spiritus Dei agitabat se se in superficie aquarum. Dixitque Deus : Sit lux, & fuit lux.*

Viditque Deus lucem quòd esset bona, & divisit Deus lucem à tenebris.

Vocavitque Deus lucem Diem, & tenebras vocavit Noctem; fuitque vespera & fuit mane dies unus.

* Au commencement Dieu créa le ciel & la terre. Or la terre étoit déserte & vuide, & les ténebres couvroient la surface de l'abysme, & l'Esprit de Dieu étoit en action sur la superficie des eaux, & Dieu dit : Que la lumiere existe, & la lumiere exista.

Dieu vit que la lumiere étoit bonne, & Dieu sépara la lumiere des ténebres.

Et Dieu donna le nom de Jour à la lumiere, & celui de Nuit aux ténebres; & le soir & le matin fit un jour.

Dixit quoque Deus ; Sit expansio in medio aquarum, & dividat aquas ab aquis.

Et fecit Deus expansionem, divisitque aquas quæ erant sub expansione, ab aquis quæ erant super expansionem ; & fuit ita.

Vocavitque Deus firmamentum Cælum ; & vespera & fuit mane dies secundus.

VARIÆ *Interpretum Annotationes sic interpretantur :* Spiritus Dei agitabat se se, &c. *Quidam Hebræorum intelligunt de Vento ; atque ita vertunt : Spiritus Dei volitabat,*

Dieu dit aussi : Qu'il y ait une étenduë, un espace au milieu des eaux, & qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.

Et l'étenduë fut ; & il divisa les eaux qui étoient sous l'étenduë, de celles qui étoient sur l'étenduë, & cela fut ainsi.

Et Dieu appella le firmament Ciel ; & le soir & le matin fut le second jour.

LES explications que les Interpretes donnent à ces paroles, sont differentes : *L'Esprit de Dieu s'agitoit, étoit en mouvement, &c.* Quelques Hebreux entendent ces mots du vent, & ils traduisent ainsi : L'Esprit de Dieu voltigeoit, pour ain-

vel movebat se se, aut (ut alii) incubabat ut columba nido. Vide infrà, cap. 3, ℣. 6, 8. *Doctioribus magis placet ut de Spiritu divino intelligatur, quasi diceret : Spiritus Dei arcanâ suâ virtute fovebat substantiam illam aqueam, rudem & indigestam, ut stabilis permaneret ad tempus.*

Voici ce que la paraphrase Chaldaïque d'Onchelos en dit dans ses Annotations, chap. 1.

Et Spiritus à facie Dei, &c. *Vox* Roüac *Hebraïca, æquivoqua est ad Spiritum Sanctum & Ventum elementalem ; unde in utrumque sensum ab Hebræis exponitur. Targum*

si dire, & se mouvoit ; ou, comme d'autres disent, il couvoit comme une colombe sur son nid. Mais les plus habiles Interpretes aiment mieux l'entendre de l'Esprit divin, comme s'il y avoit : L'Esprit de Dieu, par sa vertu secrete, échauffoit, animoit cette substance aqueuse, grossiere & informe, afin qu'elle demeurât stable pour un tems.

Et l'Esprit devant la face de Dieu. Le mot hebreu *Rouac*, est équivoque; car il peut signifier, & l'Esprit saint, & le Vent élementaire ; c'est ce qui fait que les Hebreux l'interpretent en deux façons,

Hierosolymitanum videtur Spiritum Sanctum intellexisse ; legit enim,&c. Et Spiritus, seu Ventus misericordiarum sive gratiæ flabat super facies aquarum.

Sit expansum. *Vox Hebræa & Chaldaïca*, Rakia, *non propriè Firmamentum, ut ferè nostri Interpretes vertunt, significat ; sed magis expansionem sive extensionem :* Raka *enim Hebræis* expandere, extendere ; diducere *significat.*

Il est aisé de juger de tout ce que je viens de rapporter, que le Mouvement, l'Etenduë & le Tems servent dans la production des Etres que Dieu a créés pendant les six jours qu'il a emploïés pour la con-

Le *Targum Jerosolymitain* semble l'entendre du Saint-Esprit ; il lit ainsi : Et l'Esprit ou le Vent des misericordes ou de la grace souffloit sur la face des eaux.

Qu'il se fasse une étenduë. Le mot Hebreu & Chaldaïque *Rakia*, ne signifie pas proprement Firmament, comme la plûpart de nos Interpretes le traduisent, mais plûtôt comme une expansion, une étenduë ; parce que ce mot *Raka*, signifie en Hebreu, *étaler, étendre, prolonger.*

ſommation de ce grand ouvrage.

Ce qui ſe trouve encore confirmé au premier chapitre de la Geneſe de M. le Clerc, dans ſa Paraphraſe perpetuelle, où il dit : * *Cælos & terram initio creavit Deus. 2°. Terra inanis & vacua; caligo ſuprà abyſſum erat; movebaturque ſuprà aquam Spiritus Dei. Ideo etiam hoc Geneſeos loco* Movebatur, *vertimus eodem ſenſu ac Septuaginta Interpretes, & Hieronymus.*

3°. Dixit verò Deus : Sit lux, ac fuit lux. 4°. Vidit Deus lucem eſſe bonam, ac tempus luce & caligine partitus eſt. In Commentario ſic eſt : Plerique Interpretes verterunt : Di-

* Il créa d'abord les cieux & la terre. 2. La terre étoit dénuée & vuide, un broüillard étoit répandu ſur l'abyſme, & l'Eſprit de Dieu étoit en mouvement ſur l'eau. C'eſt pourquoi nous avons ainſi traduit cet endroit de la Geneſe, *movebatur*, de la même façon que les Septante & S. Jérôme.

3. Or, Dieu dit : Que la lumiere exiſte, & la lumiere exiſta. 4. Dieu vit que la lumiere étoit bonne, & il partagea le tems en lumiere & en ténebres. Cela eſt ainſi dans le Commentaire. Pluſieurs Interpretes traduiſent : Il diviſa, il ſépara

visit, aut disjunxit lucem à tenebris. Verùm solâ creatione satis à tenebris distinguitur lux, quippe quæ naturâ suâ diversa est: adeo ut nihil frigidius aut inutilius dici queat, quàm creatâ luce, eam demum à tenebris distinctam esse. Posset fortè ejusmodi ferri locutio: Si lux & tenebræ duæ essent naturæ per se existentes, quæ prius mixtæ, ut Poëtæ in chao omnia mixta fuisse censebant, essent postea divinâ potentiâ secretæ ac sejunctæ. Sed cùm ejusmodi opinio divino Scriptori à nemine tribui queat, hoc unum voluit; ex quo lux

la lumiere des ténebres; mais par la seule création, la lumiere est assés distinguée d'avec les ténebres, puisqu'elle est diverse par sa nature; en sorte que l'on ne peut rien dire de plus frivole, que d'avancer, qu'après que la lumiere a été créée, elle a été enfin distinguée des ténebres. Peut-être cette façon de parler seroit-elle supportable, si la lumiere & les ténebres étoient deux natures differentes par elles-mêmes, & que confonduës auparavant (ainsi que les Poëtes croïent que tout avoit été mêlé dans le cahos) elles eussent été ensuite séparées & disjointes l'une de l'autre par la Puissance divine. Mais comme cette opinion ne peut être attribuée à l'Ecrivain sacré, il a voulu dire simplement: Du

emicuit, & circà terram acta est, dies & noctes potuisse numerari; cùm una perpetua antea nox esset, tempusque luce ac tenebris divisum.

Ideoque non dubitavimus in translatione nostra supplere vocem Tempus, *cùm is sit manifestò loci sensus, qui locus verbatim conversus latinè sententiam nullam fundit.*

Vide ad versum 14, où il y a: * *Exin dixit Deus: Sint lumina in firmamento cœli, quæ tempus dividant noctem inter & diem, statorumque temporum, dierum & annorum signa.*

moment que la lumiere a paru, & qu'elle a été portée autour de la terre, l'on a pû compter les jours & les nuits, au lieu qu'auparavant tout n'étoit qu'une nuit continuelle; & le tems fut ainsi divisé en lumiere & en ténebres.

C'est pour cela que nous n'avons fait aucune difficulté d'inserer dans notre Traduction, par forme de supplément, le mot de *Tems*, puisque c'est clairement le sens de ce passage; lequel endroit traduit mot à mot en latin, ne forme aucun sens fixe.

* Ensuite Dieu dit: Qu'il y ait deux grands luminaires au firmament du ciel, qui divisent & partagent le tems entre la nuit & le jour, & qui servent de marque pour fixer les tems, les jours & les années.

Or, il est maniste par les Versions que je viens de citer, que le Mouvement, l'Etenduë & le Tems entrent dans l'arrangement des ouvrages de la création. Nous y voïons distinctement que le Mouvement se communique à l'Esprit comme à la Matiere, comme il est exprimé par le verset trois : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*. Ensuite la Paraphrase Chaldaïque d'Onchelos nous apprend que le mot hebreu *Rakia*, ne signifie pas *Firmamentum*, mais bien *extensionem, expansionem*. Raka *enim*, dit-il, *Hebræis*, expandere, extendere, diducere *significat*. Et enfin il nous paroît par les versets 4 & 14, que le Tems y est emploïé, comme il est dit. *Dixit Deus : Sint lumina in firmamento cœli, quæ tempus dividant noctem inter & diem, statorumque temporum dierum & annorum signa*.

Examinons presentement les consequences qui suivent naturellement de cet exposé. Il paroît, 1°.

que Dieu veut faire connoître à son Peuple la maniere simple & naturelle dont il se sert pour la création de ses ouvrages, afin que les simples comme les sçavans la puissent entendre. Il nous dit au verset premier de la Genese : *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre; la terre étoit informe & toute nuë, les ténebres couvroient la face de l'abysme, & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Voici l'endroit où il commence à se servir du Mouvement pour débrouiller ce cahos informe. Il paroît évidemment par ce passage, que le Mouvement étoit avant tout arrangement, & qu'il est communicable à l'Esprit comme à la Matiere, l'Esprit n'aïant que ses propres idées pour ses modes, & la Matiere n'en aïant aucun avant sa création; c'est une preuve évidente de l'indépendance du Mouvement à leur égard.

Au verset 4, *Dixit verò Deus : Sit lux, & fuit lux. Vidit lucem*

esse bonam, ac tempus luce & caligine partitus est. Voici où il commence de se servir du tems. Cela est encore confirmé par le verset 14, où il y a, *Exin Deus dixit: Sint lumina in firmamento cœli, quæ tempus dividant noctem inter & diem, statorumque temporum, dierum & annorum signa.*

Or, si les jours & les années sont les signes indicatifs du Tems, ils en sont les modes, & par consequent son existence ne dépend point d'eux : *Substantia enim prior est suis affectionibus.* Aussi le Tems est-il supposé être dans l'Ecriture avant toute création.

Ensuite au sixiéme verset, Dieu dit : *Que le firmament soit fait.* Je viens de vous expliquer que le mot de *firmament* doit être pris pour l'étenduë ou l'immensité divine, suivant la Paraphrase d'Onchelos.

Idée generale de ce sistême.

Or, je suis persuadé, Crysipe, que

que pour former une idée juste & telle que Dieu a voulu nous la faire comprendre touchant cette création, nous devons regarder d'abord la terre informe & toute nuë, comme une masse de matiere sans action, capable & propre pourtant à recevoir toutes les formes qu'on voudroit lui donner. Que Dieu a produit ensuite un Principe de mouvement; dont il s'est servi comme d'une cause seconde universelle, pour animer, arranger & débroüiller tout ce cahos informe, auquel il a donné des regles sûres & invariables pour le déterminer à agir. Ensuite le Mouvement aïant rencontré l'Etenduë débarrassée des eaux, comme Dieu l'a dit, il s'est trouvé avoir de l'espace pour se mettre en action; mais cela ne suffisoit pas, il avoit encore besoin du secours d'un Etre successif tel que le Tems, pour l'accomplissement & la perfection de ses ouvrages, qui ne se peuvent jamais ache-

ver que par succession de tems, comme l'experience nous l'apprend. Voilà donc la liaison necessaire que ces quatre Etres doivent avoir ensemble, bien prouvée par l'Ecriture sainte.

Il est inutile de rapporter les endroits du chapitre de la Genese où le Mouvement est emploïé, car il est répandu par-tout où il le peut être ; les herbes, les plantes, les oiseaux, les poissons, & generalement tout ce qui a vie, en rendent témoignage.

Il n'est point parlé de la création de l'Etenduë, ni de celle du Tems ; car étant l'un & l'autre une modification de l'Essence divine, cela auroit été inutile.

Preuve pour l'Etenduë.

Si après des preuves aussi convaincantes que celles que j'ai rapportées pour établir la nature de l'Immensité & de l'Espace pur, je trouvois encore quelque Cartesien

qui voulût soûtenir, comme l'a fait le celebre Rohault, que l'Etenduë & la Matiere sont la même chose, il ne seroit pas difficile de lui montrer son erreur. Tout le monde convient que la ligne commence par un point, & qu'elle n'est autre chose que la continuation de plusieurs points; les Cartesiens conviennent que le Monde est fini & a des bornes; je leur fais une supposition simple & fort possible: la voici. Dieu me donne le pouvoir de prolonger une ligne jusqu'au bout du Monde. Quand j'y serai arrivé, ou je trouverai de la résistance qui m'empêchera de la prolonger, ou je n'en trouverai point. Si j'en trouve, je demanderai qu'on me l'ôte, & que je ne suis pas encore au bout du Monde, à la fin duquel il faut necessairement que j'arrive, puisque l'on accorde qu'il est fini & qu'il a des bornes. Il seroit inutile de dire, pour éviter l'erreur manifeste dans

laquelle on ne peut s'empêcher de tomber, que le Monde n'a point de bornes, parce qu'elles sont indéfinies; expression qui ne fait que confirmer le doute où l'on étoit auparavant, par un mot qui ne décide rien : car il est certain qu'entre ces deux termes de *fini*, ou d'*infini*, il n'y a point de milieu, étant tous deux contradictoires.

Enfin ne trouvant plus rien qui m'empêche, je puis donc la prolonger infiniment & pendant tous les tems.

Qu'elle produit en nous l'idée de l'Infini.

Voilà, Crysipe, comme nous vient l'idée de l'Infini, qui n'a rien en soi de materiel, ni de sensible, parce que l'objet des sens se termine précisément à la Matiere qui a ses bornes circonscrites, & que l'Etenduë n'en a point; ce qui rend son idée purement intellectuelle vers un objet incorporel.

Or, si à cette ligne j'en tire une

dessous qui lui soit parallele, je dis que ces deux lignes prolongées si loin qu'il vous plaira, ne se rencontreront jamais; c'est une verité constante, établie sur l'égalité de la distance qu'il y a entre ces deux lignes; ce qui n'a rien de commun avec l'idée qu'on peut former de la Matiere. Or, comme cette distance précise & déterminée est une façon d'être de l'Espace, & le fondement d'une verité qui a pour objet la seule consideration de l'Etenduë; il faut de toute necessité convenir que c'est un Etre distinct & séparé de tout autre, que je puis concevoir par lui-même, puisque le Néant ne peut avoir de mode, ni être le fondement d'aucune verité.

Rapportons un second exemple bien clair & aussi certain. Tout triangle rectangle a trois côtés & trois angles: je dis que le quarré de l'hypothenuse est égal au quarré des deux autres côtés. Cette pro-

poſition qui eſt fort curieuſe, a une ſuite conſiderable de Corollaires, leſquels établiſſent chacun en particulier autant de verités qui dépendent toutes de la premiere. Or, toutes ces verités intellectuelles ont pour fondement l'égalité de la ſuperficie du quarré de la baſe à la ſuperficie des quarrés des deux jambes, & conviennent préciſément aux differentes manieres dont l'Etenduë peut être diverſifiée ; ce qui eſt bien different de l'Etenduë locale occupée par un corps, à laquelle ſe reſtraignent les Cartéſiens. L'Etenduë étant priſe de la façon que nous l'entendons, pour le lieu ou la place que le corps remplit, laquelle ne peut jamais être corps, parce qu'elle eſt ſans réſiſtance & pénetrable de ſa nature ; & le corps ne pouvant jamais être le lieu ou la place qu'il remplit, parce qu'il eſt ſolide à cauſe de ſa réſiſtance, & impénetrable par ſa nature ; le contenant & le contenu étant na-

turellement diſtincts & ſéparés l'un de l'autre, autrement ce ſeroit les confondre ; ce qui ſeroit abſurde.

Vous voïez par-là, Cryſipe, l'oppoſition naturelle qui ſe trouve entre ces deux Etres que les Cartéſiens confondent ſous une même & ſeule idée, Etenduë, Corps & Eſpace étant chés eux la même ſans diſtinction.

Obſervez maintenant que ces deux exemples ſont tirés de la Géometrie, qui eſt une ſcience qui meſure toutes les ſuperficies, & a pour objet l'Etenduë dans toutes ſes dimenſions : elle ſert de fondement à toutes les Mathematiques, & ſe diviſe en Theorique & Pratique. La Theorique démontre la verité des propoſitions, qu'on appelle Theorêmes ; & la Pratique enſeigne la maniere de les appliquer à quelque uſage particulier. Par la réſolution des Problêmes, on démontre les Theorêmes, & l'on fait les Problêmes.

CONCLUSION SUR L'ESPACE.

Il résulte de tout ceci, que la ſcience de la Géometrie, dont la nature conſiſte dans la verité démonſtrative des propoſitions qu'elle enſeigne, a pour veritable objet de ſes operations, l'Etenduë priſe dans toutes ſes dimenſions, laquelle par ce moïen devient le ſujet & le ſoûtien de toutes les verités qu'on en peut tirer, qui ſont autant de modes differens de cette même Etenduë; laquelle priſe dans ce ſens, ne peut jamais être materielle, puiſqu'elle a des proprietés oppoſées à celles de la Matiere, & qu'elle eſt incorporelle.

Mais, Cleante, la Géometrie n'apprend-elle pas à meſurer la Terre: la ſignification de ce terme l'emporte, & par conſequent la Terre en peut être l'objet.

Dites, Cryſipe, qu'elle apprend à meſurer l'étenduë de la Terre ſe-

lon toutes les dimensions de l'Etenduë, & vous parlerez juste ; & pour lors nous n'aurons plus de different : car la Géometrie ne parle point de ce que la Terre peut être en soi, ni de ses proprietés ; ce sont des questions qui regardent la Physique.

Suite des preuves pour le Tems.

Achevons ce qui nous reste à dire de la nature du Tems. Il n'est point parlé dans la Genese, de sa création, par la même raison que j'ai rapportée sur l'Etenduë. Comme il est une portion de cette Eternité qui est la même chose que l'Essence divine, cela auroit été inutile, par la raison que le moment de la création n'étant point de different nature de celui qui le précedoit immediatement avant cette production auquel il étoit uni inséparablement, Dieu n'a rien fait autre chose par cette création, que de faire exister au dehors de lui-

même l'idée ou l'exemplaire qu'il en avoit eu de toute éternité ; ce qui n'eſt rien de plus que l'effet de ſa toute-puiſſance.

Objection ſur le Tems.

Tout ce que vous avancez, Cleante, me paroît convaincant, & la conformité de votre ſiſtême avec la Geneſe, eſt excellente. Mais n'auriez-vous plus rien à dire contre ceux qui vous feroient cette objection qui me ſemble la plus forte de toutes : ſçavoir, qu'il y a cette difference entre ce que nous appellons le Tems & l'Eternité, c'eſt que le Tems par rapport à nous peut être quelque choſe de ſucceſſif ; mais auſſi par rapport à Dieu, ce ne peut être la même choſe, puiſqu'on ne peut admettre aucune ſucceſſion en lui ; ce qui pourtant établiroit une grande difference entre l'un & l'autre.

Réponſe.

Il eſt vrai, Cryſipe, que je n'ad-

mets aucune difference essentielle entre le Tems & l'Eternité ; & s'il y en peut avoir quelqu'une, ce ne peut être que selon les rapports que le Tems ou l'Eternité peuvent avoir avec nous ; ce que je vous ai déja bien expliqué. Cependant si vous desirez encore quelques preuves, il faut vous les donner ; car plus une verité abstraite est examinée, & plus elle est aisée à comprendre.

Or, pour vous l'éclaircir plus aisément, je vous dirai, que lorsque je pense à un Etre, & que je conçois qu'il subsiste, il est certain qu'il se presente à mon esprit deux idées differentes qui ne se confondent point : car je puis avoir l'idée de l'existence en general par abstraction, sans penser à la subsistance d'aucun Etre, parce que je puis concevoir un seul instant sans imaginer aucune durée. *Potest quidem abstractione intelligi momentum in quo nulla sit duratio, seu continuatio existentiæ* : ON *peut par abstra-*

ction comprendre qu'il y ait un moment dans lequel il n'y ait ni durée, ni continuation d'existence, dit M. le Clerc, *cap.* 5 *Ontologiæ*. SED *tunc*, continue-t-il, *simplicem existentiam sine durationis consideratione animo intuemur :* MAIS *pour lors nous concevons par l'esprit une simple existence, sans songer nullement à la durée.*

Mais lorsque je pense à un Etre en particulier, & en même tems que je conçois qu'il subsiste, je dis que j'ai dans l'esprit l'idée de son existence distincte de celle de sa subsistance, laquelle idée de subsistance en est une de durée purement successive, ou une idée simple du tems. *Diximus à nobis formari ideam durationis, ubi de existentiæ nostræ continuatione cogitamus.* NOUS *avons dit que l'idée de la durée se formoit en nous, lorsque nous pensons à la continuation de notre existence*, Cap. 6 *Ontologiæ* de M. le Clerc.

Nous avons encore une preuve convaincante de ce que j'avance. Si nous voulons quelquefois faire attention que dès l'instant que nous sommes éveillés, il se presente à notre esprit plusieurs idées qui s'arrangent, se dévelopent, ou se confondent successivement les unes avec les autres ; ce qui ne se pouvant executer sans l'écoulement d'un certain espace de tems, il est impossible qu'on ne convienne du rapport successif du Tems avec nos pensées.

Car il est certain que deux hommes enfermés dans un cachot bien noir & bien mal sain, trouvent les momens qu'ils y passent bien plus longs que deux autres qui passeroient les mêmes momens dans un spectacle fort agreable ; parce que les momens que nous coulons dans une douleur aiguë, nous semblent bien plus longs que ceux que nous passons dans un plaisir fort sensible. Si nous venons à considerer après cela les rapports differens que

le Tems peut avoir, avec les changemens differens qui arrivent dans la Nature, vous verrez qu'une fleur que le Tems a produite au matin, eſt paſſée vingt-quatre heures après; que le jour qu'un enfant a pris naiſſance, le même Tems l'éleve juſqu'à trente ans en le fortifiant toujours, & enſuite qu'il le conduit juſqu'à la mort toujours en déclinant. La raiſon eſt, que l'homme ne doit regarder la vie que comme un voïage qu'on lui propoſe : il fait la moitié du chemin avec force & vigueur; & dans l'autre moitié il ne fait pas un pas qu'il ne le porte chaque inſtant à ſa deſtruction. Je vous donnerois une infinité d'autres exemples des rapports que le Tems peut avoir avec tous les Etres créés, auquel ils ſont ſubordonnés; mais ceux que je viens d'expliquer ſont ſi ſenſibles, que je les crois plus que ſuffiſans.

Suite de la Réponse à l'Objection.

A l'égard de la maniere dont l'Etre Divin possede cet attribut, cela est bien different. Comme il le possede dans la souveraine perfection, il n'y a point de changement ni d'intermission, de quelque maniere que ce puisse être. L'Eternité & son existence marchent d'un pas égal ensemble & ne varient jamais : comme elles n'ont point commencé, elles ne finiront point ; elles ne souffrent aucun partage ni division ; il n'y a point de milieu, parcequ'elles n'ont point de bout.

Cependant si nous reconnoissons tous, (comme il est indispensable de le faire) que l'essence & les proprietés de toutes choses quelconques reposent en Dieu, comme dans leur veritable Prototype, ensorte que rien ne puisse augmenter ni diminuer en lui, pour le rendre plus ou moins parfait ; si, dis-je, tout le monde est d'accord sur cet

exposé ; quel tort pouvons-nous jamais avoir d'expliquer la nature de l'Eternité par une durée successive qui est sa proprieté la plus essentielle, ou plûtôt son essence même, qu'on ne peut jamais comprendre sans cela ;

Ce que j'ose avancer avec d'autant plus de raison, que l'essence des Etres qui reposent dans ce divin Prototype, ne peut changer, parce que Dieu ne sçauroit jamais détruire l'essence d'un Etre, & faire que cet Etre soit le même qu'il étoit auparavant. Ajoûtons que cette durée éternelle est la preuve évidente de l'existence necessaire en Dieu.

Mais, Cleante, comment pourrez-vous nous faire entendre cette définition si celebre de Boëce, *Interminabilis vitæ tota simul & perfecta possessio ;* si la vôtre s'y trouve contraire.

Et moi, Crysipe, je trouve que mon idée y convient fort. La posses-

ſion parfaite d'une vie qui n'a ni commencement ni fin, c'eſt ce que je conçois parfaitement comme lui : *tota ſimul*, c'eſt-à-dire, que le tems paſſé, le préſent & l'avenir ſe rapprochent enſemble dans toutes les circonſtances qui les accompagnent pour être toujours comme préſens à cette divine Eſſence ; le paſſé, pour en conſerver une memoire parfaite ; le préſent, pour ſuivre l'action qu'il conſerve ſur le grand ouvrage de la Nature ; & le futur, pour ſe le rendre préſent de la même façon, qu'il doit arriver un jour : ce qui s'accorde fort bien avec notre définition, par laquelle nous n'admettons cette durée ſucceſſive, que dans les inſtans qui coulent actuellement. Car je trouve qu'il ſeroit ridicule de penſer, que ce qui eſt paſſé, n'eſt point paſſé, & que le futur qui n'eſt point encore, eſt actuellement coulant. De ſorte que, pour donner une idée juſte & naturelle de cette durée ſucceſ-

ſive, qui n'a point eu de commencement & n'aura point de fin, qui eſt la même choſe que l'Eternité, laquelle ne convient qu'à Dieu ſeul en cette façon; nous dirons que cette durée eſt la difference diſtinctive de cet attribut divin, à la durée de tout Etre créé; de la même maniere, que la neceſſité de l'Exiſtence en Dieu, eſt la difference diſtinctive à toute autre exiſtence contingente; de la même façon auſſi que l'Etenduë infinie eſt la difference diſtinctive de l'étenduë de tout Etre borné; difference diſtinctive, qui outre le caractere divin que ces attributs ont par eux-mêmes, nous oblige à les reconnoître diſtincts & ſeparés des autres attributs, par les differens effets qu'ils exercent ſur les Créatures.

CONCLUSION.

Ce que je crois ſi neceſſaire à obſerver, que ſi vous n'admettez

dans les perfections divines ces sortes de distinctions par rapport aux differens effets qu'ils produisent en nous, nous ne sçaurions jamais avoir de veritable connoissance de ce qu'elles peuvent être par elles-mêmes; & nos idées sur la Divinité seroient fort obscures.

Ainsi, lorsque nous voudrons former l'idée d'un Etre parfait, nous connoîtrons sans peine, qu'il doit exister sans cause, & par consequent d'une existence necessaire. Or si elle est necessaire, elle ne peut avoir de principe, & conséquemment elle ne sçauroit être qu'éternelle; & l'infinité de cette durée *à Priori*, emporte en même tems l'infinité de toutes les autres perfections, que nous sommes obligés de reconnoître toutes séparément, & de distinguer suivant leurs differentes operations, ou rapports qu'elles peuvent avoir avec les choses créées.

Si aprés cela nous trouvons des

personnes, qui trop attachées à une vieille erreur, nous fassent des objections dans des termes que nous ne puissions comprendre, ou qu'ils disent que le Tems ou la durée ne sont rien par eux-mêmes, que le terme de Durée est si clair à concevoir, que c'est vouloir expliquer ce que tout le monde entend; je leur répondrai qu'ils ne sont pas de si bonne foi que S. Augustin, qui marque la peine où il est de le pouvoir assés bien développer; que pour moi ne le pouvant comprendre de cette façon, c'est pour cela que je me suis donné la peine de l'éclaircir, pour en donner l'intelligence.

Voila à peu près, Crysipe, ce que j'avois à vous dire pour vous instruire d'un Sistême, que je crois assés bon pour y donner toute l'attention qu'il merite: je sçais bien que je pouvois l'étendre davantage, mais je l'ai resserré exprès, pour vous faire connoître plus ai-

ſément l'union de ſes parties.

J'eſpere que vous le communiquerez à ceux de vos amis, que vous eſtimerez les plus capables d'en juger, & ſur les difficultés qu'ils pourront vous y faire, répondre dans les éclairciſſemens, que je prétends vous donner dans un autre Entretien, ſur chaque partie de ce Siſtême, en ſuivant le même ordre & la même méthode déja établie, pour en tirer enſuite une concluſion generale, qui fera connoître la conformité de nos idées avec la nature des quatre principes que nous devons établir; ce qui me paroît l'ordre & le moïen le plus convenable à ſuivre, pour obtenir le conſentement que nous demandons.

Je vous remercie, Cleante, je m'en vais fort ſatisfait & bien inſtruit. Vous me laiſſez un ſujet de meditation digne d'un veritable Philoſophe, à laquelle j'ai prêté une ſi grande attention, que je n'ai pas

ſongé à vous faire aucune objection. Mais vous me donnez le tems d'y penſer ; & de plus, vous deſirez avoir le ſentiment des plus habiles, pour vous aſſurer dans les vôtres, & vous en marquer les difficultés, s'il y en a : ce qui n'eſt pas ſi aiſé, que l'on pourroit croire. Cependant je ferai de mon mieux, pour remplir ce que vous déſirez de moi.



ECLAIRCISSEMENT ſur le nouveau Siſtême de Philoſophie.

JE vous ſaluë, Cleante : comment vous portez-vous ? Parfaitement bien, Cryſipe : je commençois à m'ennuyer de ne vous point voir ; vous avez fait apparemment quelques réflexions ſur le nouveau Siſtême, dont je vous ai ntretenu.

Il eſt vrai, Cleante, que j'en ai fait beaucoup. Il m'a ſi fort roulé dans la tête, que j'ai ſouvent interrompu mon ſommeil, pour y penſer. Mais comme dans le recit que vous m'avez fait, j'ai trouvé la ſuite de l'enchaînement des parties très convenables les unes aux autres; je n'ai oſé vous interrompre. Cela auſſi a fait la matiere de pluſieurs éclairciſſemens que j'ai à vous demander.

Eh bien, Cryſipe, voulez-vous en repaſſer enſemble les parties en détail, pour ne rien oublier des difficultés que vous auriez à me propoſer?

Vous me ferez plaiſir, Cleante: commencez, je vous écoute.

Puiſque le ſujet de notre entretien tend à développer l'ordre & l'harmonie, que Dieu a voulu établir dans la diſpoſition generale du Monde, pour en tirer toute l'inſtruction qui nous eſt neceſſaire, il eſt bon d'obſerver d'abord

de quelle maniere il nous l'expose dans la Genese, & de le regarder comme l'objet auquel nous devons rendre nos idées conformes, & comme le moïen le plus sûr pour découvrir la Verité que nous cherchons.

Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre. Ce verset nous présente au premier mot, l'idée du moment auquel il n'y avoit rien encore; & celle de celui qui le suit, de ce qu'il commence à produire au dehors de lui-même; ce qui nous donne une idée nette du Tems & l'époque de sa création. *Dieu créa le Ciel & la Terre:* voilà l'effet de sa toute-puissance, & l'idée generale qui nous fait présumer l'operation & l'ordre qu'il va tenir dans la création des Etres.

Au second verset: *la Terre étoit informe & toute nuë; les tenebres couvroient la face de l'abysme, & l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* EXPLICATION. Ce qui a reçû

reçu depuis le nom de Terre, n'étoit alors qu'une masse & une matiere informe : & l'Esprit de Dieu porté sur les eaux, nous donne la premiere idée du Mouvement.

Dans tout le reste du chapitre de la Genese, nous trouvons une idée claire & sensible de cette cause seconde universelle du Mouvement, où il parle de la generation des animaux & de la vegetation des plantes. Je vous ai expliqué au verset 6 & 14 de la Version Hébraïque, dans le cours de notre entretien, de quelle maniere l'Espace pur ou l'Etendue, & le Tems entrent dans l'ordre & la disposition des Etres, que le Créateur produit : ce qui seroit inutile présentement à repeter, n'aïant à examiner que les difficultés qui regardent le chapitre de la Matiere.

Mais pour instruire les esprits curieux, qui seroient peut-être bien-aises de sçavoir si quelques

anciens Philosophes ont été conformes à l'exposition de la Genese : je vous dirai que j'en trouve une assés belle au premier livre des Metamorphoses d'Ovide. Il suivoit le sentiment de Platon & des Stoïciens, qui croïoient que le Monde avoit eu un commencement, & que Dieu l'avoit créé. Il se conforme au sentiment d'Hesiode, * *quem potissimùm hoc loco sequitur. Primum omnium fuisse Chaos ait, hoc est, quandam rerum omnium sine ullâ formâ confusionem, quæ Materia prima à Physicis vocatur, ex quâ primùm Elementa quatuor, ac totum Mundum esse effectum ait; cùm anteà nil foret distinctum, sed omnia essent ita confusa, ut neque*

* Ovide après Hesiode, dit, que le Cahos a été la premiere de toutes les choses materielles, c'est-à-dire, une certaine confusion de toutes les choses ensemble sans aucune forme, c'est ce que les Physiciens appellent Matiere premiere, de laquelle il assure que les quatre Elemens ont été formés, & enfin tout l'Univers, puisqu'auparavant il n'y avoit rien de séparé, ni de distinct; mais tout étoit si confus & si mêlé, que la terre n'étoit aucunement

terra ab aëre, neque aër ab aquis, neque aquæ ab æthere essent separatæ.

Voulez-vous voir présentement la convenance de cette explication avec le Texte d'Ovide :

* *In nova fert animus mutatas dicere formas*
Corpora. Di, cœptis (nam vos mutastis & illas)
Aspirate meis, primaque ab origine mundi
Ad mea perpetuum deducite tempora carmen.
Ante mare, & terras, & (quod tegit omnia) cælum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixêre Cahos; rudis indigestaque moles,
Nec quicquam, nisi pondus iners, congestaque eodem

séparée de l'air, ni l'air dégagé des eaux, ni les eaux de l'air.

* Mon dessein est de representer les Corps changés en differentes formes. Dieux immortels, favorisez mon entreprise, puisque c'est vous-mêmes qui avez fait ces differens changemens. Aidez-moi à faire comme un tissu & une suite non interrompuë, un Poëme à ce sujet, qui explique tout ce qui est arrivé depuis le commencement du Monde jusqu'à nos jours.

Avant qu'il parût dans le Monde ni mer, ni terre, ni ciel qui environne toutes choses, il n'y avoit précisément qu'une masse informe dans tout l'Univers, que l'on a nommé Cahos; il n'y avoit qu'une masse fort dérangée, nul ordre; il y avoit des germes & des semences de tous les Etres, mais

Non bene junctarum discordia semina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan,
Nec nova crescendo reparabat cornua Phœbe,
Nec circumfuso pendebat in aëre tellus
Ponderibus librata suis : nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Quaque erat & tellus, illic, & pontus & aër:
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aër : nulli sua forma manebat :
Obstabatque aliis aliud : quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,
Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.
Hanc Deus, & melior litem Natura diremit.

sans aucune liaison. Ni le Soleil, ni la Lune ne fournissoient aucune lumiere au Monde ; la terre n'étoit pas encore posée au milieu de l'air, suspenduë & balancée comme elle l'a été depuis, par son propre poids.

La Mer n'étoit pas encore répanduë sur la terre, & elle n'avoit point encore étendu ses longs bords & ses vastes rivages ; ainsi où se trouvoit la terre, là en même place étoit aussi & l'air & la mer ; la terre n'avoit pas encore de consistance, n'étant ni ferme, ni stable ; l'eau n'étoit pas encore navigable, l'air n'avoit pas encore reçû de lumiere ; il n'y avoit encore aucune forme fixe aux choses ; tout étoit contraire, tout étoit opposé l'un à l'autre, parce que tous les Corps renfermés ensemble, le froid combattoit le chaud, l'humide étoit combattu par le sec, les Corps molasses combattoient les Corps durs ; tout pesoit sans avoir de poids. Mais Dieu, que nous appellerons la Nature, fut assés habile pour débroüiller toutes ces differences & ces oppositions incompatibles.

* Et melior Natura. *Meliorem Naturam Deum vocat, qui mens & causa à Platone appellatur : nam Plato quoque (ut Diogenes Laërtius ait) duo rerum principia posuit, Deum & Materiam, quam informem & infinitam esse ait. Hoc idem & Stoïci censuerunt qui unum esse Deum aiunt, ipsumque, ut Seneca scribit, & Naturam, & Mentem, & Fatum, & Jovem, multisque aliis nominibus appellatum, ex informi materiâ primùm quatuor Elementa genuisse, ignem scilicet, aë-*

* Ovide appelle Dieu *& melior Natura*, une meilleure Nature, ou une Nature parfaite; & c'est ce que Platon appelle Esprit & Cause : car Platon, (à ce que nous assure Diogene Laërce dans son Histoire des Philosophes) pose pour fondement deux Principes de toutes choses, à sçavoir, *Dieu* & *la Matiere*. Il dit, que cette derniere est informe & infinie. Les Stoïciens disent la même chose. Ils assurent que Dieu est un; que ce même Dieu, comme dit Seneque, est ce que nous entendons par le mot de Nature, d'Esprit, de Destin; & que nous lui donnons de même le nom de Jupiter, & encore quelques autres. Que c'est ce Dieu, ou cette Nature, qui d'une matiere d'abord sans aucune forme, a produit les quatre Elemens, le Feu, l'Air,

rem, aquam & terram. Nihil autem aliud est Natura, ut idem Seneca ait, quàm Deus & divina quædam Ratio toti mundo & partibus ejus inserta.

En verité, pour des Philosophes qui ne suivoient simplement que leurs lumieres naturelles, on ne sçauroit guéres trouver de convenance plus conforme à nos saints Livres.

Examen du sentiment des Philosophes modernes sur la Matiere.

Il nous reste à examiner le sentiment de nos plus celebres Philosophes modernes, sur cette matiere : vous connoîtrez plus aisément en quoi j'y suis conforme ; & si je m'en éloigne, ce n'est que pour mieux éclaircir la verité d'un Sistême, qui n'est pas encore trouvé ;

l'Eau, & la Terre. Or la Nature, dit Seneque, n'est autre chose que Dieu même, où une certaine Raison divine inserée dans le Monde, & comme envelopée dans toutes ses differentes parties.

& je proteste de ne le faire, que pour soûmettre mes lumieres à ceux, qui pourront en avoir de meilleures que les miennes. Nous trouverons le précis de ces opinions dans le cours de Philosophie de M. Pourchot, qui a été si bien reçu du public : voici ce qu'il en dit, *Parte 1 Physices, Sectione 2, De primariis & insensibilibus corporis naturalis principiis.* * *Corpus physicum & sensibile, quod naturaliter extensum esse diximus, non ità simplex est, & partium expers, quin ex prioribus quibusdam principiis coalescat; ea verò principia vel primaria sunt, & insensibilia; vel secundaria, & sensibus obvia : de prioribus hoc loco, de posterioribus postea dicendum erit.*

* Le Corps physique & sensible, que nous avons dit être naturellement étendu, n'est pas néanmoins tellement simple & si dénué de parties, qu'il ne soit formé de certains Premiers-principes. Or, ces Principes sont absolument premiers & imperceptibles, ou secondaires & apperçûs par les sens. Nous traiterons ici des Premiers-principes, & nous examinerons après cela les Secondaires.

Principia autem insensibilia diversæ rationis à variis Philosophis excogitata sunt ; nam Pythagorici, Platonici, Peripatetici ea statuunt Principia, quæ nec sensibus externis, nec imaginandi vi, sed solo intellectu percipiuntur ; unde ea jam vulgò Metaphysica nominant Scholæ, quod instar rerum metaphysicarum solâ mentis intellectione purâ, non imaginandi vi percipiantur. Democritus verò, Leucippus, Epicurus, Anaxagoras, multique veteres ; & nostris temporibus, Gassendus, Carthesius,

Les Philosophes entr'eux ont été partagés là-dessus ; ils ont imaginé des Principes imperceptibles aux sens, de differentes sortes. Car les Pythagoriciens, les Platoniciens, les Peripateticiens veulent que les Premiers-principes ne puissent être apperçûs ni par les sens exterieurs, ni par la force de l'imagination, mais par le seul entendement ; en sorte què dans les Ecoles même on les appelle communément Métaphysiques, parce qu'à la maniere des choses métaphysiques, on ne les conçoit que par la pure intelligence de l'esprit, & point du tout par la force de l'imagination.

Mais d'autres Philosophes, comme Démocrite, Leucippe, Epicure, Anaxagore, & quelques autres anciens ; & de nos jours, Gassendi, Descar-

aliique non pauci Principia invexêre quoque, quæ sensibus quidem externis minimè pervia sunt, sed tamen per imaginationem attinguntur: cùmque nihil aliud sint, quàm tenuissima quædam corpuscula, vel Materiæ quædam particulæ, mirabili quodam Naturæ artificio figuratæ, & inter se contextæ. Hinc ea Principia mechanica, hoc est, artificiosè disposita, solent appellari. De utrisque, tam metaphysicis, quàm mechanicis agemus hoc ordine, &c.

Ensuite au chapitre premier, il dit : * *Omnibus Principiis id com-*

tes, avec quelques autres Modernes, ont introduit des Principes à leur façon, lesquels ne peuvent être apperçûs des sens externes ; mais on y peut atteindre à force d imagination.

Or, ces Principes ne sont autres que des corpuscules très-animés fort déliés, ou certaines parcelles de la Matiere figurées par une merveilleuse adresse de la Nature, tissuës & liées entr'elles ; c'est ce qui les fait appeller Principes de méchanique. Or, nous traiterons des uns & des autres, des métaphysiques, & des physiques, suivant l'ordre que nous nous sommes proposé.

* Il y a une chose qui est commune à tous les Principes : tous les Principes, dit Aristote, ont

mune est, ut sint quid primum, unde res aliqua vel est, vel fit, vel cognoscitur, inquit Aristoteles, libro quinto Metaphysicorum, capite primo. Quibus verbis triplicis generis Principia denotari dicuntur; scilicet Principia compositionis, ex quibus nempe componitur aliquid; Principia generationis; ex quibus fit; ac demum Principia cognitionis, ex quibus cognoscitur. De Principiis cognitionis sat dictum est, tum in Logica, tum in Metaphysica: etenim nihil aliud sunt quàm vel signa quibus in rei alicujus cognitionem inducimur, sive quæ præter speciem sui

en premier d'être la source d'une chose qui est, ou qui se fait, ou qui se connoît.

Ces paroles semblent dénoter de trois sortes de Principes, sçavoir, ceux de composition; c'est-à-dire, desquels quelque chose est composé: des Principes de generation, desquels se fait quelque chose; & enfin des Principes de connoissance, par lesquels on connoît quelque chose. Nous avons traité amplement des Principes de connoissance dans la Logique & dans la Métaphysique: car ces Principes ne sont autre chose, ou que de certains signes qui nous font entrer dans la connoissance d'une chose, ou qui outre l'apparence & l'espece

quam ingerunt sensibus, aliud aliquid faciunt in mentem venire; vel axiomata ex quibus conclusiones inferimus. Il explique ensuite les differentes opinions des Philosophes sur ces trois Principes dont il vient de parler; & puis conclut ainsi :

* *Itaque alii & numero plures, & autoritate graviores, existimant nihil aliud visum fuisse Platoni, quàm quod Theologi Christiani docent : scilicet, Deum secundùm æternas quas in se habet ideas, à sua substantia minimè distinctas, universam hanc mundi compagem, resque singulas produxisse, non secùs ac artifex opus suum secundùm*

de la chose qu'ils representent à nos sens, font entrer dans notre esprit encore quelque autre chose; ou bien ce sont des axiomes, desquels nous tirons des conclusions.

* D'autres Philosophes en plus grand nombre, & d'une autorité plus considerable, croïent que Platon n'a rien pensé que ce que les Théologiens enseignent parmi nous, lorsqu'ils disent, que Dieu a produit toute la machine de l'Univers, & chaque chose en particulier, suivant les idées éternelles qu'il a en lui-même, à peu près comme un Ar-

ideam quam mente conceptam habet, effingit. Ita profectò sentiunt melioris notæ Platonici, ut sexcentis locis videri potest apud Augustinum; & expressis verbis testatur Boëtius, insignis Platonicus, libro tertio de Consolatione Philosophiæ, metro nono, *ubi sic Deum alloquitur :*

Tu cuncta superno
Ducis ab exemplo, pulchrum, pulcherrimus ipse,
Mundum mente gerens, similique in imagine formam.

Hæc igitur sententia posterior, quæ verè Platonica dici potest, à Peripateticorum placitis nullatenus ferè discrepat.

isan forme & dresse son ouvrage suivant l'idée qu'il s'en est faite dans l'esprit ; & c'est la pensée des plus habiles Platoniciens, comme on le peut voir en cent endroits des Ecrits de S. Augustin. Boëce, célebre Platonicien, s'en explique en termes formels, *livre 3 de la Consolation de la Philosophie*, où il parle ainsi à Dieu :

Vous tirez toutes choses d'un premier modele éternel ; vous produisez ce Monde si beau, vous qui êtes la beauté même ; & vous en portez la forme dans une ressemblance parfaite.

Ce dernier sentiment, qui est tout à fait Platonique, n'est point du tout different de celui des Peripateticiens.

Il y a encore une opinion nouvelle fort judicieuse, presque universellement reçûë, laquelle me fait plaisir. Quoiqu'elle soit bien expliquée dans le Cours de Philosophie de M. Pourchot, j'en prendrai l'exposition que nous en fait M. l'Abbé Genet, dans ses *Principes de Philosophie*, *chap.* 2. Je regarde comme une chose rare & fort difficile, la netteté & la facilité avec laquelle (malgré la contrainte de la versification) il nous la rapporte.

Avant que le corps même ait nos attentions,
L'homme en l'interieur aperçoit sa pensée ;
Des sensibles objets, ni de leurs actions
Nulle idée en nous est tracée,
Que celle-ci n'ait devancée.
Si dérangeant ces notions,
Sans nous bien observer, d'abord nous prononcions,
Que c'est un vent subtil, une flâme legere
Qui fait notre pensée & l'action des sens;
Cette décision seroit téméraire.
Voici le premier pas que la raison peut faire:
Nos ames, nos esprits sont des Etres pensans.
A découvrir son être ainsi l'ame commence;
Mais ensuite attentive aux objets du dehors,

Trouvant qu'elle est toujours émuë en leur presence,
Et que cette action cesse par leur absence,
Par-là nous avons connoissance
De ces objets divers que nous nommons des Corps,
Lorsque notre pensée, ou notre ame est émuë
Par une impression que l'organe a reçûë,
En observant l'effet sur les sens imprimé,
Elle juge qu'il est formé
Par des sujets étrangers & sensibles;
Les conçoit étendus, mobiles, divisibles:
Differens de l'esprit, ils sont materiels;
Ils frapent notre corps par des traits corporels;
Sous ces trois noms leur nature est connuë,
C'est Matiere, Corps, Etenduë.
En ce qu'il donne au sens notre esprit est trompé:
Connoîtroit-il ces corps dont il est si frapé,
Si ce n'étoit par les pensées
A leur occasion sans relâche exercées.
Notre corps même ainsi par l'ame est aperçû;
Elle voit dans ces traits un merveilleux ouvrage,
Des divers élemens le mobile assemblage,
Un délicat organe incessamment ému,
Qui des sens lui donne l'usage.

Vous avez vû, Crysippe, comme toutes les difficultés qu'on peut

faire sur l'origine du monde, cessent en prenant notre point fixe à la Genese. Vous avez vû comme les plus anciens Auteurs Payens, qui ont le mieux pensé sur ce systême, ne different presque en rien des Saintes Ecritures. Enfin vous avez vû comme les meilleurs Interpretes des Livres Saints, font entrer dans l'arrangement des Etres de la Nature, le Mouvement, l'Espace & le Tems.

Examinons presentement l'opinion des Philosophes modernes avec lesquels je suis d'accord pour les principes; & si je m'écarte de leur opinion, ce sera seulement sur la nature de quelques Etres qui n'a pas été assés approfondie, ou qu'ils avoüent eux-mêmes qui n'a pas encore été connuë.

Je conviens avec eux que le corps physique & sensible, n'est pas tellement simple selon sa nature, qu'il ne soit composé de diférens principes : les uns sont appellez pre-

miers ou *primaria*, & ne tombent point ſous les ſens; les autres ſont appellez ſeconds, ou *ſecundaria*, & ne peuvent être aperçûs que par les ſens. Les Pythagoriciens, Platoniciens, & Peripateticiens, diſent que ces principes qui ne peuvent tomber ſous les ſens ni dans l'imagination, ne peuvent jamais être conçûs que par l'entendement, ce qui fait que les Ecoles les appellent principes Métaphyſiques, à la maniere des choſes de cette nature, qui ne pouvant être aperçûës par la force de l'imagination, ne peuvent jamais être compriſes que par une intellection pure. Il ajoute que les principes de connoiſſance dont on ſe ſert pour les veritez Métaphyſiques, ne ſont rien autre choſe que des idées ou des ſignes, leſquels ayant donné à nos ſens quelques marques de ce qu'ils peuvent être, produiſent enſuite dans l'eſprit l'idée de ce qu'ils ſont.

Enſuite il conclud, que la plus

grande partie des meilleurs Philosophes, entr'autres Platon, sont là-dessus du même sentiment que nos Théologiens; c'est-à-dire, que Dieu a reglé & ordonné cette machine de l'Univers selon les idées éternelles qu'il en a euës, qui ne sont point distinctes de lui-même; de la même façon qu'un excellent Architecte a l'idée nette & veritable dans l'esprit, de la construction qu'il veut faire d'un grand Palais, dont il donne les devis aux diférens ouvriers qui doivent executer son prototype.

Il n'auroit pas été aisé autrefois de faire convenir nos anciens Philosophes, que la connoissance des esprits dût préceder celle des corps. Ils étoient faussement prévenus de cette maxime qu'Aristote avoit introduite, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait auparavant passé par les sens. Ce mauvais préjugé bornoit précisement toutes leurs connoissances au sensible, & re-

tranchoit par là la liberté à l'esprit de se replier sur soi-même ; ce qui confondoit absolument les opérations intellectuelles avec celles de l'imagination.

Mais Descartes en soûtenant les droits d'une opinion si raisonnable, (comme il est aisé d'en juger par ses méditations & par ses lettres) l'a fait embrasser presque universellement de tous les Philosophes qui sont venus après lui. Une attention si necessaire a rétabli l'entendement dans ses droits ; on a distingué, comme vous avez vû, la connoissance intellectuelle, de la sensible, & l'on a regardé nos idées generales & abstraites, comme le principe de toutes nos lumieres naturelles ; en observant toutefois qu'elles ayent un fondement legitime, ou un Archetype que l'on regarde comme le point fixe d'où elles doivent partir.

Pour vous montrer maintenant le veritable rapport que la Physi-

que & la Métaphysique ont ensemble; voici ce que M. Pourchot en dit dans un autre endroit de son Ontologie:

CONCLUSIO QUINTA.

Metaphysica & Physica sunt scientiæ. Probatur. Scientia est cognitio vera, certa & evidens rei necessariæ per proprias causas; atqui utraque hæc disciplina, potest dici cognitio vera, certa & evidens rei necessariæ per proprias causas; nam ostendunt, verbi gratiâ, Metaphysici mentem humanam nullatenus egere corpore ad subsistendum, quoniam est substantia, à corpore planè diversa.

CONCLUSION V.

La Métaphysique & la Physique sont des Sciences.

On le prouve. La Science est une connoissance vraie, certaine & évidente d'une chose necessaire par ses propres causes: or ces deux connoissances peuvent être appellées une connoissance vraie, certaine & évidente d'une chose necessaire par ses propres causes. Les Métaphysiciens, par exemple, font voir que l'esprit humain n'a aucunement besoin du corps pour subsister, d'autant que c'est une substance toute differente du corps.

Probant Physici liquores per anthlias sursum ascendere, quoniam ab aëre premuntur, &c. ergo Metaphysica & Physica sunt scientiæ.

CONCLUSIO SEXTA.

Metaphysica & Physica, sunt scientiæ speculativæ.

Probatur. Scientia speculativa est ea cujus finis est speculatio, seu quæ conquiescit in objecti contemplatione, nec tendit ad opus.

Atqui, Metaphysica & Physica conquiescunt in objecti contemplatione, nec tendunt ad opus; nihil enim

Les Physiciens prouvent que les liqueurs, ou tout ce qui est liquide, monte en haut par le moïen des pompes; parce que ces corps liquides sont poussés ou pressés par l'air. Donc la Métaphysique & la Physique sont des Sciences.

CONCLUSION VI.

La Métaphysique & la Physique sont des Sciences speculatives.

Preuve. Une Science speculative est celle dont la fin est la pure speculation; qui s'arrête ou qui se repose dans la contemplation de l'objet, sans aller plus avant.

Or la Métaphysique & la Physique s'arrêtent à la simple contemplation de l'objet, sans aller jus-

Metaphysica circà res spiritales, nihil Physica circà res corporeas molitur.

Ergò Metaphysica & Physica sunt scientiæ speculativæ.

On demande encore dans les Ecoles : * *Quid est veritas mentis?* On répond, *est cum objecto suo conformitas, ita ut eadem sit aut planè similis ac ejus objecto forma.*

On réplique : *Quodnam est mentis objectum?*

L'on répond, *est ipsa rei naturalis essentia.* On insiste. *Quare rei*

qu'à l'action ; car la Métaphysique & la Physique se reposent seulement dans la contemplation de leur objet, sans aller plus loin : car la Métaphysique n'entreprend rien au de-là des Etres spirituels, & la Physique rien aussi au de-là des choses materielles ou corporelles. Donc la Métaphysique & la Physique sont des Sciences speculatives.

* Qu'entendez-vous par verité ?

Rép. C'est la conformité de la chose avec son objet, en sorte qu'elle est la même, ou tout à fait semblable avec son objet ?

Quel est l'objet de l'esprit ?

C'est précisément l'essence naturelle de la chose. On insiste.

Pourquoi l'essence naturelle de la chose est-elle

naturalis essentia est proprium humanæ mentis objectum? On répond : *quia quod primum est in re naturali debet esse proprium primæ facultatis cognoscentis objectum. Essentia autem rei naturalis est, quid primum in eâ, & mens hominis est prima ejus facultas cognoscens.*

Ergo rei naturalis essentia, est proprium humanæ mentis objectum.

On demande encore : * *Est alia triplex certitudo in Scholis satis celebrata, scilicet, Moralis, Physica & Metaphysica.*

Moralis est, ea quæ sæpiùs aut

le propre objet de l'esprit humain ?

Parce que ce qui est le premier dans une chose naturelle, doit être l'objet propre de la premiere faculté connoissante. Or, l'essence d'une chose naturelle est ce qu'il y a de premier en elle, & l esprit de l'homme est sa premiere faculté connoissante.

Donc l'essence d'une chose naturelle est le propre objet de l'esprit humain.

* On demande encore dans les Ecoles, ce que l'on entend par la triple certitude ; sçavoir, la morale, la certitude physique, & la métaphysique.

La certitude morale est celle qui d'ordinaire & le plus souvent est de cette sorte : ainsi nous di-

plurimùm solet esse : Hoc modo dicimus, certum esse matres omnes suos filios amare. Licèt enim id semper non accidat, est tamen sæpiusque certum.

Physica est ea, quâ secundum Naturæ ordinem res certæ sunt. Sic dicimus esse certum solem cras oriturum.

Metaphysica est ea, quâ res ita certæ sunt, ut ne divinitùs quidem variari aut immutari possint : qualis est certitudo, circulum esse rotundum ; qualis est certitudo connexionis essentiæ omnis cum suis attributis propriis seu proprietatibus, se-

sons, qu'il est certain que les meres aiment leurs enfans ; car quoique cela ne soit pas toujours, cela est certain pour l'ordinaire.

La certitude physique est celle par qui, suivant le cours ordinaire de la nature, les choses sont certaines : c'est ainsi que nous disons, qu'il est certain que le soleil se levera demain.

La certitude métaphysique est celle par laquelle nous concevons les choses si certaines, qu'elles ne peuvent ni varier, ni changer, même par la puissance divine : telle est la certitude qu'un cercle est rond ; telle est encore la certitude de la liaison de toute l'Essence avec ses attributs propres, ou ses

cundùm radicem aut aptitudinem ſpectatis; talis eſt connexio hominis cum capacitate virtutis, ita ut eſſe nequeat homo ſine tali capacitate ſecundùm aptitudinem ſpectatâ, nequidem divinitùs, licèt ejus actus poſſit impediri. Hæc enim certitudo in omni ſcientiâ deſideratur.

Expoſition de mon ſentiment ſur la Matiere.

Ces principes étant poſés; ſi je n'avance rien qui n'y ſoit conforme, & ſi ce que je dirai de nouveau ne tend qu'à déveloper un ſyſtême qui n'a pas encore été trouvé : ne puis-je pas me flater avec juſtice d'un ſuccès favorable, dans le deſſein que j'ai d'aſſurer les fon-

proprietés, conſiderées ſuivant leur origine & leur diſpoſition naturelle : telle eſt la connexion de l'homme avec la capacité d'être vertueux, en ſorte qu'il ne puiſſe pas y avoir un homme ſans cette capacité, conſideré ſelon cette aptitude, pas même avec la Puiſſance divine, quoique l'acte en puiſſe être empêché; & cette ſorte de certitude eſt abſolument requiſe en tout ce qui s'appelle Science proprement dite.

demens

demens de toutes nos connoiſſances.

Je ne vous ai préparé à cet éclairciſſement, Cryſipe, non ſeulement que parce que je prétends m'y conformer, mais encore pour en reveiller l'attention à ceux qui pouroient y manquer.

Ne pouriez-vous pas, Cleante, étendre un peu davantage l'idée que vous nous donnez de la Matiere.

Je le deſire comme vous, Cryſipe, & vous allez être ſatisfait.

La Matiere eſt conſiderée de deux manieres; il y a la Matiere premiere & la Matiere ſeconde. La Matiere premiere, eſt ce cahos informe & cette confuſion des élemens, comme je le viens d'expliquer; la Matiere premiere eſt regardée comme tout-à-fait deſtituée de la forme ſenſible: l'idée ne nous en vient point par les ſens, c'eſt une idée generale de conception pure, qui regarde un objet poſitif pour principe.

La Matiere seconde, est cette même Matiere revêtuë de toutes les formes differentes dont elle est capable, & nous vient par les sens.

Et quoique S. Thomas n'estime pas que la Matiere premiere ait une veritable existence, c'est pourtant l'opinion commune qu'elle en a une qui lui est propre, entant que c'est un Etre physique & positif, à sçavoir, *substantia per se subsistens, extensa, solida & impenetrabilis quatenùs omni formâ sensibili orbata est, sive ea sit triplex Cartesii Materia, sive Atomi Gassendi, sive quidpiam aliud.*

Je trouve, Crysipe, dans cette définition de la Matiere que je vous raporte, deux grandes difficultés. La premiere, par laquelle on dit

* La Matiere premiere est une substance existante par elle-même, étenduë, solide & impénétrable, entant qu'elle est dénuée de toute forme sensible, soit qu'on la prenne pour la triple Matiere, comme Descartes, soit qu'on la prenne pour les Atômes, comme Gassendi; ou quelque autre chose.

que *Subſtantia eſt Ens per ſe ſubſiſtens* : LA *Subſtance eſt un Etre qui ſubſiſte par lui-même* ; & la ſeconde, que la Matiere eſt étenduë, ſolide, impénetrable. Eſſaïons de les réſoudre, s'il eſt poſſible.

1°. La Subſtance n'eſt point un Etre ſubſiſtant par lui-même, cette opinion inſoutenable eſt trop dangereuſe pour n'en pas faire connoître l'erreur. Supoſons qu'en la ſoutenant pour bonne, comme on veut le faire croire, elle ſoit telle ; un Spinoſiſte ne pouroit-il pas vous dire : Je ſoutiens qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſoit un Etre ſubſiſtant par lui-même, je vous le prouve : Dieu ſeul eſt un Etre neceſſaire, tous les autres tels qu'ils puiſſent être ſont contingens, par conſequent Dieu eſt le ſeul qui ſoit par lui-même, puiſque tous les autres viennent d'un autre, parce qu'ils ſont contingens, & ne peuvent jamais être par eux-mêmes ; donc Dieu eſt la ſeule Subſtance qui ſoit

dans la nature, & par consequent tous les autres Etres ne peuvent être que des Etres contingens : n'est-ce pas là précisement l'opinion qu'ils soutiennent aussi fausse que dangereuse, & réfutée parfaitement entre plusieurs autres par le Pere Tournemine. C'est la raison pour laquelle j'en donne une autre, que vous appellerez Substance ou Etre complet, comme il vous plaira ; la voici. * *Id quod in se est & per se concipitur, hoc est, id cujus conceptus non indiget conceptu alterius rei, à quo formari debeat ;* elle me paroît beaucoup plus juste, plus raisonnable, & sans aucun danger.

La seconde difficulté tombe sur l'Etenduë, que l'on prétend être le premier attribut ou l'essence de la Matiere ; cette opinion fort ancienne & réfutée autrefois par Sextus

* Ce qui est en soi ce qu'il est, & que l'on conçoit par lui-même ; c'est-à-dire, dont le concept n'a pas besoin d'aucun autre concept dont il puisse être formé.

Empiricus ; elle a été renouvellée par Descartes , & mise en vogue parmi nos Philosophes modernes.

Mais il y en a bien qui ne sont pas du même sentiment ; entr'autres Gassendi, qui en est un de nos plus celebres.

En effet, par tout où je ne verrai point de corps, & où je pourrai pénetrer sans résistance, je puis affirmer qu'il n'y a point de matiere sensible, ce qu'on appelle ordinairement Matiere seconde ; idée que je ne puis avoir que par les sens : & si l'on m'objecte que je sens l'impression d'un grand vent, sans apercevoir de matiere , je répondrai que cela me donne occasion à découvrir la nature de deux Etres que Descartes a ignorés , qui est celle du Mouvement, & de l'Espace pur. 1°. Parce qu'il n'y auroit point de mouvement , si cet Etre n'avoit de l'espace, pour exercer son action. 2°. C'est qu'il pousse une matiere fort subtile, ou les atômes, dont

il me fait ſentir l'impreſſion ; & par là je connois que la nature du Mouvement eſt d'avoir de la force, de la vîteſſe, & qu'il eſt communicable ; & que l'Etenduë eſt pénetrable, ſans réſiſtance & incapable d'aucun mouvement par elle-même, étant en ſoi ce qu'elle eſt par ſes propres attributs, qui n'ont rien de commun avec ceux de la Matiere, leſquels même y ſont opposés directement, n'étant ni solide, ni impénetrable, ni diviſible, n'aïant aucune partie poſitive à diviſer.

En un mot. Deſcartes a confondu fort mal à propos la connoiſſance du corps géometrique avec celle du corps phyſique. La Géometrie étant une ſcience purement intellectuelle, & la Phyſique une ſcience purement ſenſible vers l'objet materiel, en ce qui regarde les differentes eſpeces des corps phyſiques, qu'on appelle la Matiere ſeconde. Deſcartes demande, pour aſ-

ſurer que l'Etenduë eſt la principale proprieté de la Matiere, qu'on ſupprime toutes les qualités ſenſibles d'une pierre, que l'Etenduë en longueur, largeur & profondeur reſtera toujours, comme l'eſſence & l'attribut principal de la Matiere. Et moi je ſoûtiens, que ſi vous en ôtez la ſolidité & l'impénetrabilité, comme il le ſuppoſe, il ne reſtera plus que le lieu ou la place où étoit cette pierre, & qu'elle ſera entierement détruite; ce qui paroîtra veritable à quiconque y voudra faire un peu d'attention.

Il dit encore, *page 72 de ſes Principes de Philoſophie.* „Nous „ſçaurons auſſi que ce Monde ou „la Matiere étenduë, qui compo-„ſe l'Univers, n'a point de bornes, „parce que quelque part où nous „en veüillions feindre; nous pou-„vons encore imaginer au delà, „des eſpaces indéfiniment éten-„dus, que nous n'imaginons pas

„ ſeulement, mais que nous con-
„ cevons être tels en effet que nous
„ les imaginons.

„ De ſorte qu'ils contiennent
„ un corps indéfiniment étendu ;
„ car l'idée de l'étenduë que nous
„ concevons en quelque eſpace que
„ ce ſoit, eſt la vraïe idée que nous
„ devons avoir du corps.

Deſcartes ne fait point d'attention en cet endroit, qu'il confond l'Etenduë univerſellement priſe, comme étant une portion participée de l'Immenſité divine, qui de ſa nature eſt immaterielle, & comme il dit, n'a point de bornes, puiſqu'elle eſt infinie ; & qu'il retranche par-là la puiſſance à Dieu de pouvoir créer un autre Monde, parce qu'il n'auroit point de lieu pour le mettre, ne pouvant concevoir la poſſibilité de le faire au-delà de l'Infini.

Il croit éviter la difficulté, en diſant que l'idée de l'Etenduë que nous concevons en quelque eſpace

que ce ſoit, eſt un corps indéfiniment étendu; mais il ne comprend pas, que par le terme, *indéfiniment*, c'eſt avoüer ſon ignorance, ſans réſoudre l'objection qu'on lui fait; car ce terme, *indéfiniment*, ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'il ignore lequel de ces deux contradictoires, fini ou infini, eſt veritable. Qui pourra croire qu'un genie auſſi beau que Deſcartes, après nous avoir donné de ſi beaux principes pour nous conduire dans le chemin de la Verité & nous défaire de nos préjugés, dès le premier pas qu'il fait dans l'établiſſement de ſes principes, veüille renoncer d'abord aux idées claires & diſtinctes, qu'il nous propoſe avec tant de précaution?

Car, ſi je vous prouve dans un autre endroit de ſa Philoſophie, qu'il eſt de notre ſentiment, & qu'il ſe contredit lui-même, n'eſt-il pas vrai qu'il n'aura eu que des idées confuſes de la queſtion dont

il s'agit: voici ce qu'il dit, *page* 111 *de ses Principes*. „ J'avouë franchement ici, que je ne connois „ point d'autre matiere des choses „ corporelles, que celle qui peut „ être divisée, figurée & muë en „ toutes sortes de façons, c'est à-„ dire, celle que les Géometres „ nomment la Quantité, & qu'ils „ prennent pour l'objet de leurs dé-„ monstrations; & que je ne con-„ sidere en cette matiere, que ses „ divisions, ses figures & ses mou-„ vemens; & enfin que touchant „ cela, je ne veux rien recevoir „ pour vrai, sinon ce qui en sera dé-„ duit avec tant d'évidence, qu'il „ pourra tenir lieu d'une démon-„ stration mathematique.

Observez, Crysipe, que dans cette définition fort précise, il dit, qu'il ne connoît point d'autre matiere des choses corporelles, que celle qui peut être divisée, figurée & muë en toutes façons; c'est-à-dire, celle que les Géometres nom-

ment la Quantité. Remarquez encore, qu'il ne parle pont ici de l'Etenduë, & qu'il tient un langage different de celui qu'il a tenu auparavant en la page 57, où il dit:
„ Nous sçaurons que la nature de
„ la Matiere ou du Corps, prise en
„ general, ne consiste point en ce
„ qu'elle est une chose dure, ou pe-
„ sante, ou colorée, ou qui touche
„ nos sens de quelque autre façon;
„ mais seulement en ce qu'elle est
„ une substance étenduë en lon-
„ gueur, largeur & profondeur.

Voilà donc deux définitions toutes differentes de la même chose, qui ne sont pas seulement équivoques, mais opposées en tout: car qui pourra jamais penser que l'Etenduë, qui de sa nature est indivisible; qui ne peut avoir de figure, ni ronde, ni quarrée; qui est pénetrable, immobile, increéée, comme participante à l'Immensité divine, puisse jamais être divisée en partie de quantité figurée, & muë

en toutes ſortes de façons ; enfin qu'elle puiſſe être impénetrable, quand ſa nature y répugne. Que l'on s'efforce tant qu'il vous plaira de concilier ces deux définitions, on n'en viendra jamais à bout, & on ne pourra s'empêcher de les confondre, puiſque je puis concevoir l'Etenduë ou l'Eſpace pur avec les attributs qui lui ſont propres, qui n'ont rien de commun avec ceux de la Matiere ; comme je puis concevoir la Matiere avec les ſiens, qui n'ont rien de commun avec ceux de l'Etenduë.

Je puis donc préſumer avec raiſon, qu'un auſſi bon Philoſophe que Deſcartes ne s'eſt diſpenſé de parler de l'Etenduë dans cette ſeconde définition, que par l'impoſſibilité qu'il voïoit de pouvoir les concilier enſemble : car il n'eſt pas croïable qu'il ait pû oublier ſi-tôt cette premiere définition qu'il avoit donnée cinquante-trois pages auparavant.

En effet, il sentoit bien que s'il n'admettoit la solidité pour attribut principal de la Matiere, tout son édifice tomboit en ruïne, puisqu'il ne reconnoissoit d'autre Etenduë que celle de la Matiere.

Mais il ne songe pas qu'il tombe dans un autre inconvenient, quand il dit dans la page 73, que le Monde n'a point de bornes, & que par-tout où il y a de l'espace, il y a quelque corps indéfiniment étendu ; car c'est vouloir rendre ce Monde infini, ce qui est sensiblement contraire à toute verité, & déja réfuté.

En un mot, si lorsqu'il dit, qu'il n'y a point d'Etenduë qui ne soit Corps, il est forcé d'admettre la solidité & l'impénetrabilité dans la Matiere, parce qu'il n'y a aucun Corps qui ne soit impénetrable & solide ; n'admettant aucun vuide dans la Nature, il s'ensuivra que tout étant plein d'une matiere solide & impénetrable, telle que nous

la disons, il ne peut plus y avoir de mouvement; ce qui est bien contraire à l'experience, où nous pouvons pénetrer par-tout où nous ne voïons aucun corps qui puisse nous en empêcher.

Ce que la Matiere peut être en soi, suivant les principes que nous avons établis.

Passons maintenant à notre opinion, dont l'idée que j'en donnerai sera bien simple. *Rudis, indigestaque moles.* Voilà la Matiere premiere qu'Ovide expose, suivant le sentiment de Platon & des meilleurs anciens Philosophes, confirmé par nos saints Livres, & par nos Ecoles, selon que je vous l'ai exposé; l'existence de laquelle personne ne révoque en doute, & dont la nature est d'être solide, impénetrable, divisible & passive, capable de recevoir toutes les formes qu'on voudra lui donner selon l'arrangement prescrit par l'Auteur de la Nature.

RÉFLEXION.

Or, cet arrangement qu'il faut démêler ſelon que Dieu l'a ordonné, nous force à reconnoître en même tems les bornes qu'il a miſes à l'étenduë de nos connoiſſances : car il ne faut pas ſe flatter de pouvoir jamais pénetrer par une connoiſſance intuitive, la diſpoſition interieure des parties de toutes les eſpeces differentes de la Matiere. C'eſt bien aſſés ſi nous pouvons découvrir quelques-unes de leurs ſecondes qualités ; mais pour les premieres, nous n'y parviendrons jamais. La Raiſon eſt, que cet office regardant préciſément le miniſtere des ſens, leurs operations, malgré le ſecours de tous les microſcopes, ne peuvent s'étendre juſques-là. Cette Matiere ſeconde n'eſt donc autre choſe que les differens corps, ſuivant qu'ils ſont partagés en parties diverſes, ſelon l'arrangement que je viens d'expli-

quer ; dont les dernieres parties sont insensibles, & qu'on appelle Atômes insécables, parce qu'étant les dernieres parties de la Matiere, ils ne sçauroient plus se diviser. Ne me demandez point, quelle est leur figure, ni quels sont leurs modes. Je crois qu'ils en ont; mais c'est ce que nous ne sçaurions déterminer en particulier : ce qu'il y a de vrai & de certain, c'est qu'étant impénetrables & solides, ils demandent necessairement un espace, ou un lieu pour les contenir, s'ils ne sont anéantis par la Puissance divine. Ce qui me donne une preuve naturelle contre ceux qui pensent la Matiere divisible à l'infini; puisqu'il faut un espace infini pour contenir une infinité d'atômes qui doivent avoir leur place chacun séparément : d'où il résulte que Dieu ne pouvant porter sa toute-puissance au de-là de l'infini, il ne pourroit jamais créer un autre Monde, ne restant plus d'espace ou de lieu

pour le mettre ; ce qui eſt abſurde.

Obſervez, Cryſipe, qu'il ne s'agit point ici d'une étenduë, ou d'une diviſion chimerique, qui n'eſt ſoûtenuë de rien ; mais qu'il eſt de toute neceſſité de placer un atôme qui porte avec ſoi ſa quantité ; c'eſt ce que reconnoît Deſcartes lui-même, dans le paſſage que j'ai cité.

Eh bien, Cryſipe, me ſuis-je éloigné beaucoup des opinions reçûës que je vous ai propoſées ?

En nulle façon, Cleante ; car rien n'eſt plus facile à comprendre que la diviſion que vous faites de la Matiere premiere, & de la Matiere ſeconde ; & l'explication que vous en donnez, répond parfaitement à l'idée qu'on en doit former. A l'égard de l'Etenduë univerſellement priſe ; de la maniere que l'entend Deſcartes, elle ne peut jamais être l'eſſence de la Matiere, & j'ai toujours été de votre ſentiment là-deſſus.

Quant à la queſtion de ſçavoir,

si la Matiere est divisible à l'infini, ou non, je pense comme vous, que comme la Matiere n'est autre chose que l'assemblage, ou la réünion de tous les corps qui la composent, & qu'il n'y a aucun corps dans la Nature qui ne soit fini & terminé par la figure qui le détermine, on seroit contraint de soûtenir une opinion insoûtenable, à sçavoir, que chaque corps qui compose par lui-même autant de parties differentes de cette Matiere, seroit divisible à l'infini; ce qui multiplieroit une infinité d'Infinis.

LE MOUVEMENT,

SOUTENU DE NOUVELLES PREUVES ET DE NOUVELLES AUTORITE'S.

Passons à l'examen du second principe qui regarde la nature du Mouvement, dont l'explication ne sera ni plus difficile, ni moins claire à comprendre.

Il faut d'abord satisfaire à un

reproche qu'on me fait dans le Journal de Trévoux sur cet article, qui est de tous les Journaux celui qui en a parlé avec plus d'étenduë.

Après avoir donné au Livre *de la Recherche de la Vie heureuse* une explication plus favorable peut-être que je ne merite, voici ce qu'il dit :

,, Pour ce qui regarde les que-
,, stions de Physique, on peut dire,
,, que ses sentimens lui sont parti-
,, culiers, & qu'ils n'appartiennent
,, qu'à lui-seul ; mais je ne pense pas
,, que les Philosophes soient d'hu-
,, meur à se défaire de leurs pré-
,, jugés pour épouser les siens : c'est
,, une Nation fiere & indocile, qui
,, en matiere d'opinions, aime mieux
,, donner que recevoir. Certaine-
,, ment on aura peine à se persuader,
,, que la Matiere soit susceptible de
,, sentimens, comme le prétend no-
,, tre Auteur ; que le Tems, l'Es-
,, pace pur, & le Mouvement, qui
,, n'a jamais passé que pour une sim-
,, ple modification du corps mû,

„ soient autant d'Etres indépendans
„ & distingués de la Matiere.

Nous répondrons à chaque article en son lieu ; essaïons de satisfaire à celui qui regarde le Mouvement.

J'avoüerai ingenument que j'ai quelques sentimens particuliers : si j'avois trouvé dans les Anciens, ou dans les Modernes les sentimens que j'épouse, je n'aurois point écrit, je me serois contenté de m'en instruire. J'ai résisté assés long-tems à cette tentation, pour n'être point susceptible de la demangeaison de publier un Ouvrage qu'on pourroit trouver ailleurs ; mais lorsque je verrai une Science qui doit être l'unique objet de la raison, & la plus digne occupation d'un homme sage, dont les principes ne sont établis que sur la poussiere & des tourbillons imaginés à l'aventure, me doit-on sçavoir mauvais gré d'en chercher de meilleurs ? & quelque Philosophe que ce puisse être, soit

par mauvaise humeur, indocilité, ou fierté (quoiqu'il s'en trouve peu d'équitables de ce genre) peut-il trouver mauvais que je le prie de m'instruire, s'il a quelque chose de meilleur à me dire.

C'est un aveu que je ne fais qu'après Descartes, qu'on ne sçauroit jamais trouver mauvais.

Revenons à notre sujet. On insiste toujours à vouloir que le Mouvement ne soit qu'un mode de la Matiere, & je soûtiens que c'est un Etre complet dans son genre, qui influë dans la production des Etres naturels & l'arrangement des Corps; & un Premier-principe. Voïons si j'en viendrai à bout.

J'entreprends de le prouver par les notions les plus communes & universellement reçûes de tout le monde. Aristote nous dit qu'on ne peut être bon Physicien, si l'on ne connoît la nature du Mouvement. En l'année 1722., l'Academie des Sciences proposa un prix à celui qui

en expliqueroit mieux la nature : donc, il doit demeurer pour constant que ni du tems d'Aristote, ni de celui-ci, la nature du Mouvement n'est pas connuë ; d'où je conclus que l'explication du Mouvement comme mode, ne les convainc pas au point qu'ils ne soient persuadés eux-mêmes qu'on en puisse trouver une meilleure. Il faut donc par necessité en chercher une autre plus vrai-semblable & plus convaincante.

Le Mode est une façon d'être de l'Etre même, dont il est le mode; *inhærens*; & si necessairement attaché à son sujet, qu'il n'en peut être jamais détaché : la figure, la mollesse, la dureté, la couleur ne subsiste point hors du corps. Nous ne concevons pas, *dit Rohault*, que la rondeur d'un morceau de cire puisse subsister indépendament de cette cire : d'où il s'ensuit, qu'un mode ou un accident ne sçauroit passer de la substance qui en est le

ſujet, dans quelqu'autre ſubſtance; parce que, ſi cela étoit, il s'enſuivroit que lorſqu'il étoit dans cette premiere ſubſtance, il n'en étoit pas abſolument dépendant; en quoi il y auroit une manifeſte contradiction.

D'où il réſulte, que ſi le principe du Mouvement ſe communique aux eſprits comme aux corps (ainſi que le reconnoît Ariſtote lui-même par le paſſage que j'en ai rapporté) & que ce ſoit une opinion incontestable, ainſi que je l'ai démontré ailleurs; il eſt évident qu'il ne ſçauroit être ſans une manifeſte contradiction, le mode de l'eſprit & du corps; puiſqu'il paſſeroit d'une ſubſtance à une autre, comme il lui plairoit.

Pourriez-vous me donner, Cleante, un exemple de la communication de ce principe de mouvement aux eſprits? car pour celle des corps, elle eſt trop manifeſte, pour en douter.

Je vais vous en donner un, Crysipe, sans replique. Supposons un homme à l'article de la mort (ce qui n'arrive que trop souvent) tant que le principe du mouvement qui est en lui, anime la machine, on dit qu'il vit; au moment qu'il s'en retire, on dit qu'il est mort & que l'ame a quitté son corps : mais comment peut-on dire que son ame se retire sans une action de mouvement? cela seroit incomprehensible.

Mais comme il n'y a rien de plus difficile à convertir que des Philosophes fiers & indociles, comme dit le Journal, efforçons-nous de leur donner des preuves si évidentes & de si bonne foi, que nous puissions meriter leur bienveillance, s'ils refusent de suivre la verité qu'on leur propose.

La Matiere est un Etre purement passif, incapable d'aucune action par lui-même, aussi-bien que de recevoir aucune forme, si

quelqu'autre Etre exterieur ne la lui donne.

Le principe du Mouvement eſt un Etre actif de ſa nature, directement oppoſé par ſon action continuelle au repos naturel de la Matiere ; & ſans l'ordre & les loix que Dieu a établies pour l'arrangement de la Nature, ces deux Etres ſeroient naturellement incompatibles.

Bien loin que ce principe ſoit dépendant de la Matiere, c'eſt lui qui eſt la cauſe efficiente de toutes les generations & de toutes les formes differentes qu'elle reçoit, qui les lui communique par ſes mouvemens differens, qui ne ſont autre choſe que les modes naturels de cette cauſe, agiſſant avec eux & par elle ſur la Matiere, en ſorte que toutes les idées qui nous en reviennent dans l'eſprit, ne ſont autre choſe, que les effets differens qu'exerce cette cauſe ſeconde univerſelle ſur cet Etre obéïſſant &

passif en tout. Or, tout mode ne pouvant être le mode, ni subsister que dans le sujet qui le produit, c'est ce qui m'a fait avancer qu'il seroit absurde, qu'il y eût mode de mode dans le même genre; puisque les propres modes de cette cause universelle deviendroient en même tems les modes de la Matiere.

CONCLUSION.

D'où il resulte, que de quelque maniere que ce puisse être, que la Matiere soit mise en mouvement; cela ne sçauroit arriver, que par le secours d'une cause, qui en est tout-à-fait indépendante. Or, comme cette cause a une essence & des attributs distincts & separés de tous les autres Etres, qui peuvent être aisément conçûs par eux-mêmes; cela fait que nous sommes obligés de la reconnoître pour un être aussi complet dans son genre comme le peut être la Matiere. Car si tous les changemens qui arrivent à la

Matiere, ne sont rien autre chose que l'effet du mouvement qui les produit, en rapportant l'effet à la cause, nous n'en trouverons point d'autre que notre Principe universel, dont il est le veritable mode.

Je suis fâché de contredire encore ici la définition que nous donne Descartes de la nature du Mouvement ; mais comme cette définition n'est pas meilleure que cele des autres Philosophes qui en ont donné avant lui, on ne trouvera peut-être pas mauvais que j'en montre le défaut, *page 47 de ses Principes*, où il dit, afin de lui attribuer une nature déterminée, qu'il est un transport d'une partie de la Matiere, ou d'un corps du voisinage de ceux qui le touchent immediatement, & que nous considerons comme en repos dans le voisinage de quelques autres ; le défaut en va paroître dans un seul exemple. Envoïez chercher un sixain de cartes chez un Marchand,

que l'on vous donnera cacheté dans un papier, vous trouverez chaque jeu enfermé dans un autre papier: je dis que chaque carte de tous ces jeux, qui ſont autant de corps differens, ont changé de lieu ſans avoir changé de ſituation à l'égard d'aucun autre corps qui les avoiſine, puiſqu'ils ſont encore cachetés d'une autre envelope qui les enferme. Le même exemple ſe trouvera d'un autre ſens dans une tour ſituée en plein air, laquelle ne change point de lieu, quoique l'air qui l'environne change à tous les momens. Cette définition ne nous apprenant rien de la nature & des proprietés du Mouvement, ni même des inductions qu'on en devroit tirer, nous eſt donc fort inutile.

Autorité de M. le Clerc.

Cette erreur l'a fait tomber dans pluſieurs fautes qu'il a faites en nous donnant les Regles du Mouvement: comme d'autres perſonnes

les ont déja obſervées, & que cela n'eſt pas quant à preſent de mon ſujet, je m'en diſpenſerai. Je remarquerai ſeulement que Deſcartes regarde le Repos comme quelque choſe de poſitif, en donnant de la force aux parties ſolides qui compoſent les corps durs. Pour appuïer mon ſentiment, je me ſervirai de celui de M. le Clerc, *Phyſicæ, libro* 5, où il dit : * *Quæritur de quiete, quæ eſt motui oppoſita, utrum ſit aliquid poſitivum, an mera privatio motûs? Atque in hac poſteriori ſententia fuerant omnes Philoſophi ante Carteſium, qui quia ſoliditatis cauſam ſolam quietem eſſe voluit, poſitivum quiddam eam eſſe contendit, ſed perperàm, ut videtur, quod ſequen-*

* On fait une queſtion touchant le Repos, qui eſt oppoſé au mouvement ; & on demande, s'il eſt quelque choſe de poſitif, ou ſi ce n'eſt qu'une ſimple privation du Mouvement. Tous les Philoſophes ont été juſqu'ici de ce dernier ſentiment, juſqu'à Deſcartes, lequel parce qu'il a prétendu que le Repos étoit la ſeule cauſe de la ſolidité, a ſoûtenu auſſi que le Repos étoit quelque choſe de réel & de poſitif; mais il paroît qu'il s'eſt trompé

tibus rationibus ostenderunt nonnulli ex ejus Discipulis.

Primò. *Fingamus Deum nunc globo motum indere, quid opus est ab eo fieri ut motus sistatur? Nihil profectò, nisi ut desinat velle globum moveri sine ulla positiva volitione, cessanti autem motui, succedit necessariò quies, ideoque nihil est præter cessationem seu privationem mòtûs.*

Secundò. *Inversò eodem argumento, fingamus globum quiescere, quid oportet à Deo fieri ut moveatur? An satis est Deum desinere velle*

en cela, ainsi que quelques-uns de ses Disciples l'ont fait voir par les raisons suivantes.

Primò. Imaginons, par exemple, que Dieu ait donné un mouvement à une boule; qu'est-il besoin qu'il fasse en sorte que le mouvement s'arrête? Rien du tout, sinon qu'il ait seulement la volonté de cesser de vouloir que la boule se remuë, sans aucune volonté positive. Or, au mouvement cessant, succede necessairement le repos; par consequent il n'est autre chose qu'une cessation ou privation de mouvement.

Secundò. En changeant ce raisonnement, imaginons une boule qui est en repos; qu'est-il necessaire que Dieu fasse pour qu'elle remuë? ne suffit-il pas que Dieu cesse de vouloir qu'elle soit en repos? Personne ne dira cela, si ce

ut quiescat? Hoc certè nemo dixerit, nisi qui motum privationem quietis esse voluerit, quod est absurdissimum; si enim dicatur moveri globus duntaxat ex eo quòd Deus desinit velle eum quiescere sine ulla volitione positiva, quæremus quot sint tum ejus motûs gradus; nullum enim corpus movetur, quin certos habeat motûs gradus. Quis autem intelligat certos motûs gradus cessatione solâ divinæ Voluntatis creari?

Tertiò. *Hinc etiam liquet privationem esse quietem, motum verò positivum quidpiam; nam privationis*

n'est quelqu'un qui voudra que le Mouvement soit la privation du Repos; ce qui est tout à fait absurde. Car si l'on dit que la boule ne se remuë précisément que parce que Dieu cesse de vouloir qu'elle demeure en repos, sans qu'il soit besoin pour cela d'aucune volonté positive; nous demanderons alors, combien il faut de degrés de mouvement, parce qu'aucun corps ne se remuë, qu'il n'ait un nombre fixe de degrés de mouvement? Or, qui peut s'imaginer que tant de degrés de mouvement sont produits par la seule cessation de la Volonté divine?

Tertiò. Par-là, on voit clairement que le Repos est une privation, mais que le Mouvement est

meræ nulli sunt gradus, rei autem positivæ intelligi possunt. Corpus autem quod quiescit, non potest dici magis aut minùs quiescere hoc tempore quàm alio, aut quàm alia corpora; si verò moveatur, celeriùs aut lentiùs moveri dici potest, & habet manifestò varios celeritatis gradus.

Quartò. *Concipiamus à Deo corpus creari, eâ volitione intelligemus corpus quietum creari sine ulla Dei volitione; sed ut moveatur, opus est novâ actione Dei, quâ facit ut quod quietum erat moveatur; itaque quies*

quelque chose de positif; car il n'y a point de degrés marqués, ni fixés pour une simple privation, mais il est aisé d'en imaginer dans une chose positive : car d'un corps qui demeure en repos, on ne peut pas dire, qu'il est plus ou moins en repos dans un tems que dans un autre, ou que d'autres corps en repos; mais s'il est en mouvement, on peut dire, qu'il a plus ou moins de mouvement, & l'on voit clairement qu'il a differens degrés de vîtesse.

Quartò. Imaginons que Dieu crée un corps, nous comprendrons que par cette volonté, un corps est créé en repos sans aucun vouloir de Dieu; mais pour être en mouvement, il faut necessairement une nouvelle action de Dieu, par laquelle il fait en sorte que ce qui étoit en repos se remuë.

nihil est, motus verò aliquid.

Il est rare certainement que dans quelques pages précedentes à l'article que j'ai cité, où je reprens la définition de Descartes, il nous donne un abregé de tout ce qu'on doit observer pour bien philosopher, & que lui-même s'en éloigne dans les deux plus importans articles de la Physique, où il s'agit d'expliquer la nature de la Matiere & celle du Mouvement, & qu'il se trouve quelques Cartésiens prévenus de semblables préjugés qu'ils conseillent aux autres de quitter: erreur qui pourroit bien venir de la grande facilité avec laquelle il expose son sistême dépoüillé des termes barbares de l'École, fortifié de belles maximes, mais qu'il faudroit suivre, imaginé avec beaucoup d'esprit, auquel il ne manque que la verité. Car si par malheur l'Auteur de la Nature n'est pas d'in-

Il faut donc conclure, que le Repos n'est rien; mais que le Mouvement est quelque chose de réel.

telligence avec ſon imagination, il eſt fort à craindre que tout l'édifice ne périſſe : c'eſt dans cette divine Lumiere où nous devons puiſer les nôtres, & apprendre de ce qu'il a fait, ce que nous devons connoître, ſans y rien mêler du nôtre.

Inductions concluantes ſur les obſervations précedentes.

Nous obſerverons ſur ce que je viens d'avancer, 1°. que quelque differens mouvemens que ce puiſſent être qui ſurviennent à la Matiere, ils ſont tous de même nature; c'eſt-à-dire, que n'étant autre choſe que des façons d'être de cette cauſe ſeconde univerſelle, ils lui ſont tous également naturels ; en ſorte que le Mouvement en ligne droite par lui-même, peut auſſi-bien convenir à la Matiere que le mouvement circulaire, ou que tout autre mouvement ; de même que la figure ronde ou quarrée eſt également indifferente pour le choix

au morceau de cire auquel on l'applique.

Nous répondrons auſſi à ceux qui pourroient nous demander, quelles ſont les cauſes qui produiſent tous les mouvemens de la Nature, qu'il y en a de deux ſortes. La premiere, qui eſt cette cauſe ſeconde & univerſelle que Dieu au commencement de toutes choſes a imprimée aux corps. Les autres s'appellent ſecondes & particulieres, qui lorſque leur action eſt ſuſceptible de quelque changement, ſont abandonnées aux créatures; car pour tout ce qu'il y a de permanent & qui ne change point, comme leur eſſence particuliérement, elle ne dépend que de la volonté de ce premier Etre, qui eſt immuable, ſuivant l'axiome onziéme.

De-là il s'enſuit que nous devons conſiderer le Mouvement en deux manieres, l'une dans le mobile, & l'autre dans le moteur. Dans le mobile, il s'appelle le Mouvement for-

mel ; dans le moteur, il s'appelle la Cause efficiente, ou la Force mouvante.

Un exemple familier & simple va vous donner l'intelligence de l'un & de l'autre. Deux personnes joüent à la boule ; le premier se met en situation de pousser sa boule, pour arriver au but. Il la met en mouvement : il s'apperçoit qu'elle n'en a pas assés, il court après, lui parle pour la faire avancer, quoique cela ne serve de rien : l'autre pousse la sienne, & lui donne trop de mouvement ; il s'arrête & leve les bras, en se plaignant qu'elle en a trop. Il est certain qu'il ne faut point chercher ailleurs le principe ou la cause efficiente du mouvement de ces deux boules, que dans les deux hommes qui les poussent ; & que chacun d'eux a le sien séparément. L'un se remet au second coup dans l'intention de donner plus de vîtesse à sa boule, & l'autre d'en donner moins ; & tous deux le font

ſelon l'étenduë de toute la liberté dont ils ſentent avoir le pouvoir en eux. Quelque Partiſan de la Prémotion phyſique, ou de l'action de Dieu ſur les corps, me conteſtera-t-il ce pouvoir, le ſentiment interieur que nous en avons, & l'experience leur prouve le contraire; & je l'ai réfuté efficacement dans la Recherche de la vie heureuſe; ce qui a été fait de même par d'autres, qui s'en ſont mieux acquitté que moi.

En effet, ſi Dieu étoit la cauſe immediate de tous les mouvemens phyſiques qui ſe paſſent dans la Nature, il faudroit admettre en lui une multiplicité de volontés infinies, ce qui ſeroit avoir une idée bien baſſe de la Majeſté divine; opinion déja condamnée, qui ne peut être utile à rien, incompréhenſible, & qui nous jette dans la confuſion, lorſque nous pouvons faire un meilleur uſage de nos connoiſſances. Par exemple, n'eſt-ce pas ce prin-

cipe de mouvement qui eſt dans l'homme & la femme également, qui eſt la cauſe efficiente de toutes les generations ; quelqu'une ſe fait-elle ſans la participation de l'un & de l'autre enſemble, ce n'eſt donc pas Dieu qui le fait immediatement par lui-même ; puiſque cela n'arrive jamais que par la preſence & l'union des deux enſemble. Tout le monde ſçait qu'il n'y a qu'un Cordonnier qui faſſe des ſouliers, un Bonnetier des bas, un Tailleur des habits, un Perruquier, des perruques. Tous les Arts & Métiers n'ont-ils pas des Maîtriſes differentes, dans chacune deſquelles le Particulier a beſoin de s'inſtruire longtems pour s'en bien acquitter à la ſatisfaction de la ſocieté publique ? avons-nous beſoin de recourir à une Puiſſance divine qui en détermine par elle-même l'action à chaque inſtant du travail ? ce ſeroit, en verité, aller chercher un ſecours bien frivol & bien inutile.

CONCLUSION
sur ce qui vient d'être avancé.

Disons mieux : Dieu a donné un principe de mouvement, commun aux hommes & aux animaux, pour la conservation de leur machine individuelle. Il est le principe de la vie ; car si-tôt qu'il se retire, la machine perit : ce qu'il y a de particulier pour l'homme, est fondé sur la correspondance mutuelle des deux parties, & ne sçauroit susister sans cette cause seconde. Mais parcé que par une loi generale de la Nature, il est né libre, & qu'il n'en pourroit pas exercer les droits, si les loix de ce principe reglées par la Sagesse divine, pouvoient contraindre sa liberté. Le principe de mouvement est obligé de suivre la détermination de l'ame dans les actions de choix seulement où la Volonté le détermine ; & pour tout ce qui regarde la conservation de la machine corporelle, ce princi-

pe agit selon les loix invariables qui lui sont prescrites par la Sagesse divine, dont l'Esprit même n'a aucune connoissance, comme sont celles de la respiration, de la circulation du sang, de la nutrition, de la formation du chile, & bien d'autres, dont l'action n'a aucun rapport avec notre connoissance; ce qui a été plus amplement expliqué ailleurs. Et pour donner une détermination précise de tout ce que peut être par lui-même ce principe de mouvement; c'est qu'il est la cause subjective de tous les mouvemens differens qu'il exerce, comme l'Esprit l'est de la pensée; car, s'il est vrai suivant cet axiome universellement reçu de toutes les Ecoles, que * *Omne corpus neque seipsum, neque aliud movere potest, nisi priùs ab alio moveatur; nam corpus, ratione sui, nec emi-*

* Tout Corps ne peut se mouvoir, ni en mouvoir un autre, s'il n'est mû lui-même par quelque autre; parce que selon qu'il est en soi, il ne peut

nenter, nec formaliter motum continet. Il s'en suivra necessairement, que les differens mouvemens qui ne sont que des modes de cette cause que nous voulons connoître, ne seront point des modes de la Matiere, non plus que de l'Esprit, qui n'a que ses differentes pensées pour ses modes. Mais ils ne seront pas aussi les modes de l'Etendue, qui de sa nature est immobile, parce que cela impliqueroit contradiction, non plus que de cette durée éternelle, qui n'en sçauroit admettre, qui ne lui sont point propres : de sorte que ces differens mouvemens ne pouvant être les modes d'aucun Etre, que de cette cause seconde universelle que Dieu a produite, en créant le Monde : son essence sera de la même nature, que celle des Etres qui ont leurs modes particuliers, c'est-à-dire,

contenir le Mouvement, ni éminemment, ni formellement.

qu'elle sera immuable, comme partant immédiatement de la Volonté du Créateur toujours invariable à l'égard de l'essence des Etres, & par consequent separée & distinguée d'une distinction réelle & majeure, comme parle l'Ecole; parce que ces proprietés & ces modes n'ont rien de commun avec les autres Etres.

Vous connoîtrez aisément par ce que je viens d'avancer, l'étendue prodigieuse du pouvoir qu'a ce principe de mouvement dans l'homme, & sur toute la Matiere seconde, qu'il peut varier en une infinité de formes differentes, & pour peu que chacun fasse attention sur les operations que cette cause exerce par elle même, il trouvera qu'elle forme l'union de l'esprit & du corps; question que l'on a regardée jusqu'à present, comme inexplicable, sur laquelle on ne m'a fait encore aucune objection, quand je l'ai exposée dans le livre de la

Objections.

Essaïons maintenant à nous justifier d'un reproche que me font ces Philosophes fiers & indociles. Ils disent qu'on aura de la peine à se persuader, que la Matiere soit susceptible de sentimens : sur un fonds si ruineux en apparence, comment établir rien de solide? Ce sentiment une fois reçu, que deviendra le Cartésianisme? & quel avantage n'en tirera point le Peripatetisme outré, pour réaliser & accréditer de nouveau ce peuple d'Entités, de Formalités, de Qualités occultes; en un mot, pour faire renaître ces essains differens d'Etres metaphysiques, que les Philosophes modernes ont replongez dans le néant, d'où ils étoient sortis? Je prierai le lecteur d'être persuadé, que je n'attaque point ici les personnes, mais seulement les termes dont on se sert, aussi peu convenables

aux ſentimens, que je propoſe, qu'ils ſont imaginés ſans attention.

Réponſe aux Objections.

Ils commencent par dire qu'on aura de la peine à ſe perſuader que la Matiere ſoit ſuſceptible de ſentimens : ſur un fonds ſi ruineux en apparence, comment établir quelque choſe de ſolide ?

Primò, je répons : Il eſt vrai que la Matiere premiere priſe en general, n'eſt point ſuſceptible de ſentimens ; mais il eſt vrai auſſi que la Matiere ſeconde priſe ſinguliérement ſelon ſes eſpeces particulieres, peut être ſuſceptible de ſenſations, particulierement quand l'Auteur de la Nature, ſelon l'ordre & le deſſein qu'il s'eſt propoſé pour l'arrangement des Etres, l'a organiſée à ce ſujet. Cela eſt-il impoſſible à la Toute-puiſſance ? & quand on le voudra conteſter, n'aurai-je pas pour moi l'experience & la voix

de toute la Nature pour en convaincre. Quoi, je verrai des yeux, des oreilles, un nez à un chien; ſe ſervir de ces organes avec plus de perfection que je ne pourrois faire, & l'on voudra me faire accroire qu'il ne voit, ne ſent, ni n'entend point! La preuve de la ſubtilité de ſon odorat au deſſus du nôtre, quand il pourſuit un cerf ſans le voir, dont il ne prend pas le change, n'eſt-elle pas manifeſte? & l'experience de cette verité, en nous ſervant des ſens & de notre raiſon pour la bien connoître, n'y eſt-elle pas conforme? J'avouë ingenuement qu'il faut être bien indocile pour la combattre. Comme j'ai amplement démontré la fauſſeté de cette opinion, je n'en dirai pas davantage.

Secundò. Il eſt vrai que j'ai combattu le ſentiment de Deſcartes ſur l'eſſence de la Matiere & du Mouvement; parce que je ſuis perſuadé qu'on ne peut être Philoſophe

ſans la connoître. Il dit que l'eſſence de la Matiere conſiſte dans l'étenduë en longueur, largeur & profondeur ; & que par-tout où il y a de l'étenduë, il y a de la matiere. Il ne prend pas garde qu'il confond le corps phyſique avec le corps géometrique, qui eſt une ſcience qui meſure toutes les ſuperficies, & a pour objet l'Etenduë dans toutes ſes dimenſions. Il oublie la difference qu'il y a entre la meſure & la choſe meſurée. Ne ſçait-il pas que la ligne qu'on appelle longueur, n'eſt que la continuation de pluſieurs points ; que la largeur, qui eſt une autre ligne tombant perpendiculairement ſur la longueur, dénote une ſuperficie ; & que la profondeur eſt la meſure du cube ? Cela nous peut-il jamais ſuppléer la veritable idée d'un corps ſolide & impénetrable, & ne puis-je pas avoir l'idée de ces trois dimenſions, ſans ſonger à aucun corps ?

Pour connoître la verité de ce

que j'avance, il ne faut que faire observer la difference qu'il y a entre l'étendue corporelle, & l'étendue de l'Espace pur, je me servirai pour appuïer mon sentiment, de l'autorité d'un Philosophe encore plus habile, que moi : voici ce que Monsieur le Clerc en dit *libro* 5 *Physicæ*, De Corpore in genere : * *Soliditatis idea ità est adnexa Corpori, ut ab eo nullâ ratione divelli queat. Fingamus enim duo corpora in se invicem rectâ lineâ moveri, sed intereà occurrere tertium corpus, quod neque sursùm, neque deorsùm, neque ad dextram, neque ad sinistram elabi possit percussione duorum aliorum; duo hæc corpora, quantacunque sit eorum*

* L'idée de la solidité est tellement attachée au corps, qu'il est impossible de l'en séparer. Imaginons, par exemple, deux corps qui se heurtent l'un contre l'autre en ligne directe; mais que dans cet intervale il s'en rencontre un troisiéme qui ne peut aller ni en haut, ni en bas, ni à gauche, ni à droite, par la répercussion des deux autres : ces deux corps, quelque vîtesse qu'ils aïent, ne se

vis, nunquam conjungentur : non possumus intelligere corpus interpositum amittere soliditatem, ita ut duo alia invicem se tangant, quin simul intelligamus corpus id in nihilum redigi. Potest quidem ex corpore aliquid elabi, ita ut condensetur, sed nullâ condensatione fieri potest, ut duo corpora in se invicem mota interpositum aliud in nihilum redigant.

Hinc intelligimus magnum esse discrimen inter extensionem corpoream, & spatii meri extensionem. Extensio enim corporea est cohæsio,

joindront jamais. Or, nous ne pouvons comprendre que le corps qui est entre deux perde sa solidité, en sorte que les deux autres se touchent, que nous ne concevions en même tems que ce corps est réduit à rien.

Or il peut se séparer quelque chose de ce corps, en sorte qu'il en sera condensé ; mais il ne peut arriver par aucune condensation, que deux corps en mouvement l'un contre l'autre, anéantissent un corps interposé.

Par ces raisonnemens, il est fort aisé d'entendre qu'il y a une grande difference entre l'extension, l'étenduë corporelle, & l'étenduë de l'espace pur ; car l'extension corporelle est une cohésion

sive

ſive continuitas partium ſolidarum, ſeparabilium & mobilium; ſpatium verò merum eſt continuitas partium non ſolidarum, inſeparabilium & immobilium. Nemo negarit poſſe intelligi ſpatium in quo nihil ſit quod reſiſtat, æquè perſpicuè ac intelligimus extenſionem ſolidam corporis; itaque hæc non debent inter ſe confundi.

Je vous rapporte le ſentiment de M. le Clerc, pour faire connoître que je ne ſuis pas le ſeul qui ſoûtienne le parti de la raiſon; & que mes idées ſont conformes à la verité que j'avance.

Pour répondre aux grands avantages que je donne au Peripatetiſme, & à ces eſſeins d'Etres metaphyſiques que je n'ai jamais connus; ils ne ſont pas grands : l'aveu

ou continuité de parties ſolides, ſéparables & mobiles. Perſonne ne niera que l'on ne puiſſe imaginer un eſpace dans lequel il n'y a rien qui réſiſte, comme nous imaginons clairement une extenſion ſolide du corps; il ne faut donc pas confondre ces deux idées de differente extenſion.

ſincere que je fais de les ignorer, ne merite aucune reconnoiſſance; j'ai anticipé dans le Livre que j'ai fait imprimer, d'expliquer la nature du Mouvement & de l'Eſpace pur, pour apprendre les ſentimens du Public, dans le deſſein que j'avois de lui donner le nouveau Siſtême de Philoſophie, dont je n'ai eu aucune connoiſſance d'aucun juſqu'à preſent. Si par un motif de bonne volonté, on a de meilleures lumieres que les miennes, je ſuis prêt à les recevoir; la profeſſion que je fais de n'être ni Philoſophe, ni indocile, me met à couvert de tout reproche, ne cherchant autre choſe que la verité, à laquelle je conſacre le tems de mon loiſir.

Enfin il faut achever cet article en répondant à une définition du bon goût que j'ai donnée. J'ai dit page 82 de mon Livre, que le bon goût tenoit toute ſa perfection de la juſteſſe & du diſcernement: c'eſt-là préciſément où je borne toute

ma définition , qui ne peut être plus courte ; le reste n'est qu'une explication plus étenduë , pour en donner l'intelligence. Si cette définition n'est pas selon les regles de la Logique scholastique , c'est que je ne me sers que de la naturelle, selon laquelle j'arrange mes idées, sans toutefois condamner l'autre. J'espere que les personnes judicieuses & équitables n'y trouveront ni amas de termes superflus , ni confusion d'images ; j'espere qu'on n'y trouvera rien d'obscur , & elle n'est pas assés longue pour perdre son objet de vûë.

J'ai cité celle du Pere Bouhours, sans lui en avoir attribué l'invention ; je suis persuadé même que s'il l'avoit faite lui-même, il l'auroit donnée plus juste. Ce n'est pas mon dessein de lui ôter le merite du plaisir qu'il a bien voulu faire à une Personne sçavante qui la lui a donnée. J'avoüerai aussi que lorsque j'ai dit , que le bon goût

est une harmonie du cœur & de l'esprit, il falloit substituer au lieu du mot de cœur, celui de la raison ; mais j'ai crû que c'étoit une faute de l'Imprimeur, parce qu'il me sembloit que le mot d'esprit & celui de raison étoient deux mots synonimes qui signifioient la même chose ; ce qui rend la définition obscure, si l'on n'y donne une explication. Je crois que cela doit suffire pour rendre à la définition toute la justice qu'elle merite.

DE L'ESPACE PUR.

Preuves nouvelles par autorités.

Quoique j'aïe solidement établi les raisons pour lesquelles on ne peut se dispenser de reconnoître la necessité de cet Etre, pour parvenir à l'établissement de mon sistême, & l'impossibilité qu'il y a de le faire passer pour être l'essence de la Matiere, je veux bien encore, Crysipe, vous en étendre les

preuves, & vous les confirmer par de bonnes autorités. Pour vous justifier que la connoissance de sa nature n'est pas de ma seule invention, j'en rapporterai une de M. le Clerc, livre 5 de sa Physique, chapitre 2, *De Extensione & Vacuo*, où après avoir rapporté les raisons de part & d'autre, il conclut ainsi :

* *Itaque omnibus expensis, cùm sentiamus observari nobis ideam spatii sine soliditate, quamvis soliditas sine spatio non sit, agnoscamus necesse est esse ens quod sit extensum sine soliditate; quod neque corpus sit, neque spiritus prout eæ voces intelliguntur ab omnibus, & quod omnia corpora ambitu suo contineat; est hujus entis idea simplicissima,*

* Ainsi tout bien examiné, comme nous sentons qu'il se presente à nous une idée d'espace sans solidité, quoiqu'il n'y ait point de solidité sans espace, il faut necessairement que nous reconnoissions un Etre qui soit étendu sans solidité, qui n'est ni corps, ni esprit, dans le sens que l'on prend d'ordinaire ces mots ; & qui dans sa circonférence renferme tous les corps. L'idée d'un tel Etre est fort simple, puisque nous n'entendons

cùm nihil præter puram extensionem intelligamus in eo, nec proinde requirit ullam definitionem.

Eam ideam sensibus & animi meditatione haurimus, cùm omissâ omnis soliditatis consideratione, de spatio cogitamus, aut distantiam quampiam consideramus, quam corpore occupari, aut ignoramus, aut non cogitamus.

Ut dilucidius fiat quod modò diximus de inutilitate definitionis extensionis, aut spatii, expendenda est definitio ejus vulgaris, quam capite primo hujus libri attulimus, & quâ extensum esse definitur. Habe-

par-là qu'une pure extension, & qui par consequent n'a besoin d'aucune définition.

Nous puisons cette idée des sens & par la réflexion de l'esprit, quand nous pensons à l'Espace, sans considerer aucunement la solidité, en faisant toute abstraction de solidité ; ou bien nous considerons quelque distance, sans sçavoir, ou sans penser qu'il est occupé par un corps.

Pour rendre encore plus clair ce que nous venons de dire, & faire voir l'inutilité d'une définition de l'Extension, de l'Etenduë, ou de l'Espace, il faut examiner celle que l'on en donne communément. L'Etenduë est ce qui a des parties hors

re partes extra partes. Si quæramus quid ſit pars? Nihil aliud reſpondere, niſi eſſe Extenſionis particulam, adeoque hic erit definitionis ſenſus: Extenſum eſſe, eſt habere particulas extenſas extra particulas extenſas; quod eſt, ut loquuntur Logici, idem per idem definire: non minùs enim quæritur quid ſingularum particularum ſit extenſio, quàm ingentis ſpatii: Itaque definitio memorata mera eſt definitio nominis, non rei.

Si conſideremus meram extenſionem, nullos in ea limites poſſumus

des parties. Si l'on demande, ce que c'eſt que partie, on répond, que ce n'eſt pas autre choſe qu'une particule de l'Etenduë. Voici donc le ſens de cette définition.

Etre étendu, c'eſt avoir des parcelles étenduës hors les parcelles étenduës. C'eſt vouloir, comme diſent les Logiciens, définir la choſe par la choſe même ſans aucune définition: car on n'eſt pas moins en droit de demander ce que c'eſt que l'étenduë de chaque parcelle, que d'un grand eſpace: ainſi la définition que nous venons de rapporter, n'eſt qu'une pure définition de nom, & non pas de la choſe.

Si nous conſiderons l'Eſpace pur, nous ne pou-

deprehendere , unde factum est ut corpora in infinitum patere censeant qui ea cum extensione confundunt. Verùm ut nullam extensionem intelligere possumus, ultra quam nulla alia sita sit, nihil obstat quominus ultra extensionem solidis corporibus plenam, alia sit quâ nihil solidi contineatur.

Et un peu plus haut il dit : * *Sunt qui non dubitent dicere spatium esse substantiam simplicissimam, aut cujus unica nota sit proprietas, quod nimirum extensum sit in infinitum, quo fit ut omnia corpora admittat,*

vons y remarquer des bornes limitées ; d'où il arrive que ceux qui confondent les Corps avec l'Etenduë, donnent aux Corps une étenduë infinie, qu'ils confondent avec les Corps. Mais comme nous ne pouvons entendre aucune étenduë au delà de laquelle il n'y en ait point d'autre, rien n'empêche qu'outre une étenduë remplie de corps solides, il n'y ait une autre étenduë dans laquelle il n'y a aucun corps solide.

* Il y en a qui ne font aucune difficulté de dire, que l'Espace est une substance très-simple, dont on ne connoît qu'une seule proprieté, qui est précisément d'avoir une étenduë infinie ; & par-là, il renferme & admet tous les corps. En effet, le nom

ac ſanè nomen ſubſtantiæ cùm definiatur quod per ſe ſubſiſtit, ſeu nulli inhæret ſubjecto, æquè competit mero ſpatio, ac ſolido corpore pleno. Alii verò negant ſe ſcire quo nomine ſpatium appellari poſſit, nam ſubſtantiæ nomen obſcuriſſimum iis videtur. Quærunt enim, cùm Deus, Spiritus finiti, & Corpora ſubſtantiæ dicuntur, an uno eodemque ſenſu tria illa nomine ſubſtantiarum nuncupentur, an diverſis? Si univocè Deus, Spiritus finiti, & Corpora ſubſtantiæ dicantur, inde ſequetur tria illa convenire inter ſe unâ eâ-

de ſubſtance, ſuivant ſa définition, eſt ce qui exiſte par lui-même, ou qui n'eſt attaché à aucun ſujet; ce qui convient auſſi au pur Eſpace, & à l'Eſpace plein d'un corps ſolide.

Les autres diſent, qu'ils ne ſçavent pas quel nom donner à l'Eſpace; car le nom de ſubſtance leur paroît fort obſcur. Ils demandent: Puiſque Dieu, les Eſprits finis, & les Corps ſont nommés des Subſtances; ils demandent, ſi ces trois choſes portent ces noms dans un même ſens, ou ſi c'eſt dans un ſens different? Si Dieu, les Eſprits finis, & les Corps ſe nomment des Subſtances dans le même ſens, & univoque (comme on dit en Logique) il s'enſuit que les trois conviennent entr'eux

demque naturâ, sed differre tantùm variis substantiæ modificationibus. Lilia, populus, & salix, quæ univocè arbores dicuntur, conveniunt naturâ arboreâ, discrepant tantùm modificationibus eidem naturæ inhærentibus, quod nemo tamen concedet. Si Deus, Spiritus finiti, & Corpora æquivocè dicantur substantiæ, quare ea vox de quoque Entis genere proferatur, eâdem definitione proferetur? Profectò dum voces quibus utimur non satis intelligimus, & ideas abstractas cum realibus confundimus,

par une seule & même nature, & qu'ils ne different seulement que par les differentes modifications de substance.

Les lis, par exemple, le peuplier, & le saule, que l'on appelle *univocè*, Arbres, different seulement entr eux par des modifications inherentes à la même nature; ce que personne néanmoins n'accordera. Si Dieu, les Esprits finis, & les Corps ne peuvent pas s'empêcher d'être équivoquement pris pour des substances; pourquoi ce mot de substance pourra-t-il jamais être pris ou usurpé pour quelque genre d'Etre que ce soit?

Certainement, pendant que nous n'entendons pas trop les termes dont nous nous servons, nous confondons les idées abstraites avec les réelles; &

multa nobis ſcire videmur quæ neſcimus, ut in Logica non ſemel oſtendimus.

Conſultons encore Monſieur Loke, un de nos meilleurs Philoſophes, & des plus profonds, au chapitre quatriéme, où il dit que la ſolidité eſt differente de l'eſpace. „ Or cette réſiſtance qui em- „ pêche que d'autres corps n'occu- „ pent l'eſpace dont un corps eſt „ actuellement en poſſeſſion; cette „ réſiſtance, dis-je, eſt ſi grande, „ qu'il n'y a point de force, quel- „ que grande qu'elle ſoit, qui puiſ- „ ſe la vaincre. Que tous les corps „ du monde preſſent de tous côtés „ une goute d'eau, ils ne pourront „ jamais ſurmonter la réſiſtance qu'- „ elle fera, quelque molle qu'elle „ ſoit, juſqu'à s'approcher l'un de „ l'autre, ſi auparavant ce petit corps „ n'eſt ôté de leur chemin. En quoi

nous nous imaginons ſçavoir bien des choſes, que nous ne ſçavons guéres, ainſi que nous l'avons fait voir plus d'une fois dans notre Logique.

„ notre idée de la solidité est dif-
„ ferente de celle de l'espace pur,
„ (qui n'est capable ni de résistan-
„ ce, ni de mouvement) & de l'i-
„ dée ordinaire de la dureté.

„ Car un homme peut concevoir
„ deux corps éloignés l'un de l'au-
„ tre, qui s'approchent sans tou-
„ cher, ni déplacer aucune chose
„ solide, jusques à ce que leur sur-
„ face vienne à se rencontrer; &
„ par-là nous avons, à ce que je
„ crois, une idée nette de l'Espace
„ sans solidité. Car sans recourir à
„ l'annihilation d'aucun corps par-
„ ticulier, je demande, si un homme
„ ne peut point avoir l'idée du mou-
„ vement d'un seul corps, sans qu'au-
„ cun autre corps succede immedia-
„ tement à sa place. Il est évident,
„ ce me semble, qu'il peut fort
„ bien se former cette idée, parce
„ que l'idée du mouvement dans
„ un certain corps, ne renferme
„ pas plûtôt l'idée du mouvement
„ dans un autre corps, que l'idée

„ d'une figure quarrée dans un
„ corps, renferme l'idée de cette
„ figure dans un autre corps.
„ Je ne demande pas, ſi les Corps
„ exiſtent de telle maniere, que le
„ mouvement d'un ſeul corps ne
„ puiſſe exiſter réellement ſans le
„ mouvement de quelqu'autre : dé-
„ terminer cela, c'eſt ſoûtenir ou
„ combattre l'exiſtence actuelle du
„ vuide, à quoi je ne ſonge pas
„ preſentement. Je demande ſeule-
„ ment, ſi on ne peut point avoir
„ l'idée d'un corps particulier qui
„ ſoit en mouvement, pendant que
„ les autres ſont en repos : je ne
„ crois pas que perſonne le nie. Ce-
„ la étant, la place que le corps
„ abandonne en ſe mouvant, nous
„ donne l'idée d'un pur eſpace ſans
„ ſolidité, dans lequel un autre
„ corps peut entrer, ſans qu'aucu-
„ ne choſe s'y oppoſe, ou l'y pouſ-
„ ſe. Lorſqu'on tire le piſton d'une
„ pompe, l'eſpace qu'il remplit dans
„ le tube eſt viſiblement le même,

„ ſoit qu'un autre corps ſuive le „ piſton à meſure qu'il ſe meut, ou „ non ; & lorſqu'un corps vient à „ ſe mouvoir, il n'y a point de con- „ tradiction à ſuppoſer, qu'un autre „ corps qui lui eſt ſeulement con- „ tigu, ne le ſuive pas.

„ La neceſſité d'un tel mouve- „ ment n'eſt fondée que ſur la ſup- „ poſition que le Monde eſt plein, „ mais nullement ſur l'idée diſtin- „ cte de l'Eſpace & de la Solidité, „ qui ſont deux idées auſſi diffe- „ rentes que la Réſiſtance, & la „ Non-réſiſtance ; l'Impulſion, & la „ Non-impulſion. Les diſputes mê- „ me que les hommes ont ſur le „ Vuide, montrent clairement qu'- „ ils ont des idées d'un Eſpace ſans „ corps, comme je le ferai voir ail- „ leurs.

Deux pages après, paragraphe 5, il dit ſelon cette idée de la Solidité : „ L'étendue du corps eſt diſ- „ tincte de l'étendue de l'Eſpace ; „ car l'étendue du corps n'eſt autre



„ chose, qu'une union ou continuité de parties solides, divisibles „ & capables de mouvement; au „ lieu que l'étendue de l'Espace est „ une continuité de parties non solides, indivisibles & immobiles. „ C'est d'ailleurs de la solidité des „ corps que dépend leur impulsion „ mutuelle, leur resistance & leur „ simple impulsion. Cela posé, il y „ a bien des gens, au nombre desquels je me range, qui croient „ avoir des idées claires & distinctes du pur Espace & de la Solidité, & qui s'imaginent pouvoir „ penser à l'Espace, sans y concevoir aucune chose qui résiste, ou „ qui soit poussée par aucun corps; „ c'est-là, dis-je, l'idée de l'espace „ pur, qu'ils croïent avoir aussi nettement dans l'esprit, que l'idée „ que l'on peut se former de l'étendue du corps; car l'idée de la distance qui est entre les parties opposées d'une surface concave, est „ tout aussi claire, selon eux, sans

„ l'idée d'aucune partie ſolide qui „ ſoit entre deux, qu'avec cette „ idée.

„ D'un autre côté, ils ſe perſua- „ dent, qu'outre l'idée de l'Eſpace „ pur, ils en ont une autre tout à „ fait differente de quelque choſe „ qui remplit cet eſpace ; & qui „ peut en être chaſſée par l'impul- „ ſion de quelqu'autre corps, ou „ reſiſter à ce mouvement.

„ Que s'il ſe trouve d'autres gens „ qui n'aïent pas ces deux idées „ diſtinctes, mais qui les confon- „ fondent, & des deux n'en faſſent „ qu'une ; je ne crois pas que des „ perſonnes qui ont la même idée „ ſous differens noms, ou qui don- „ nent le même nom à des idées dif- „ ferentes, puiſſent non plus s'en- „ tretenir enſemble, qu'un homme „ qui n'étant ni aveugle ni ſourd „ & aïant des idées diſtinctes de la „ couleur qu'on nomme Ecarlatte, „ & du ſon de la trompette, vou- „ droit diſcourir de l'écarlatte avec

„ cet aveugle, dont je parle ailleurs, „ qui s'étoit figuré que l'idée de „ l'écarlatte ressembloit au son de „ la trompette.

Au chapitre cinquiéme, il dit : „ Les idées qui viennent à l'esprit „ par plus d'un sens, sont celles de „ l'Espace ou de l'Etendue, de la „ Figure, du Mouvement & du Re- „ pos : car toutes ces choses font „ des impressions sur nos yeux & „ sur les organes de l'attouchement; „ de sorte que nous pouvons éga- „ lement, par le moïen de la vûë „ & de l'attouchement, recevoir „ & faire entrer dans notre esprit „ les idées de l'Etendue, de la Fi- „ gure, du Mouvement & du Re- „ pos des corps. Mais j'aurai occa- „ sion d'en parler ailleurs plus au „ long.

C'est effectivement dans le chapitre treiziéme du second Livre, où il parle des modes simples, & premierement de ceux de l'Espace, où il s'étend davantage sur cet arti-

cle, qui eſt un des beaux & des plus curieux chapitre de ſon Livre; mais avant que d'en toucher quelque choſe, je veux vous rapporter le dernier article du chapitre douziéme, où il dit que les idées les plus abſtruſes ne viennent que de deux ſources. Cette obſervation me paroît neceſſaire.

„ Si nous prenons la peine de „ ſuivre pied à pied les progrès de „ notre eſprit & que nous nous ap- „ pliquions à obſerver, comme il „ repete, ajoute, & unit enſemble „ les idées ſimples, qu'il reçoit par „ le moïen de la ſenſation, ou de „ la reflexion; cet examen nous „ conduira plus loin que nous ne „ pourrions peut-être nous le figu- „ rer d'abord; & ſi nous obſervons „ ſoigneuſement l'origine de nos „ idées, nous trouverons, à mon „ avis, que les idées même les plus „ abſtruſes, quelqu'éloignées qu'el- „ les paroiſſent des ſens, ou d'au- „ cune operation de notre propre

„ entendement, ne ſont pourtant
„ que des notions que l'entende-
„ ment ſe forme, en repetant &
„ combinant les idées qu'il avoit
„ déja reçûës des objets des ſens,
„ ou de ſes propres operations,
„ concernant les idées, qui lui ont
„ été fournies par les ſens ; de ſorte
„ que les idées les plus étendues
„ & les plus abſtraites, nous vien-
„ nent par la ſenſation ou la re-
„ flexion ; car l'eſprit ne connoît &
„ ne ſçauroit connoître, que par
„ l'uſage ordinaire de ſes facultés
„ qu'il exerce ſur les idées qui lui
„ viennent par les objets exterieurs
„ ou par les operations qu'il obſerve
„ en lui-même, concernant celles
„ qu'il a reçûës par les ſens ; c'eſt ce
„ que je tâcherai de faire voir à
„ l'égard des idées que nous avons
„ de l'Eſpace, du Tems, de l'Infi-
„ nité, & de quelques-autres qui pa-
„ roiſſent les plus éloignées de ces
„ deux ſources.

Je n'ai cité cet article, que pour

vous faire observer, que je ne m'écarte point autant qu'il est possible des principes d'un bon raisonnement, propres à nous développer les verités les plus abstraites, & dont la connoissance peut nous être d'une grande utilité.

Notre Auteur au paragraphe 2 du chapitre cité, dit: „ Je commencerai par l'idée simple de l'Espace. J'ai déja montré dans le chapitre 4 de ce second Livre, que nous acquerons l'idée de l'Espace & par la vûë & par l'attouchement; ce qui est, ce me semble, d'une telle évidence, qu'il seroit aussi inutile de prouver que les hommes apperçoivent par la vûë la distance qui est entre les corps de diverses couleurs, ou entre les parties du même corps que de prouver qu'ils voïent les couleurs mêmes. Il n'est pas moins aisé de se convaincre que l'on peut appercevoir l'Espace dans les ténebres par le moïen de l'attouchement.

,, L'Espace consideré simplement ,, par rapport à la longueur qui sé- ,, pare deux corps, sans considerer ,, aucune autre chose entre deux, ,, s'appelle Distance ; s'il est consi- ,, deré par rapport à la longueur, ,, largeur & profondeur, on peut, ,, à mon avis, le nommer Capaci- ,, té : pour le terme d'Etenduë, on ,, l'applique ordinairement à l'Es- ,, pace, de quelque maniere qu'on ,, le considere.

,, Chaque distance distincte est ,, une differente modification de ,, l'Espace ; & chaque idée d'une ,, distance distincte, ou d'un certain ,, espace, est un mode simple de ,, cette idée. Les hommes ont éta- ,, bli dans leur esprit, pour leur ,, usage & par la coutume, de me- ,, surer les idées de certaines lon- ,, gueurs déterminées, comme un ,, pied, un pouce, une aulne, une ,, stade, un mille, le diametre de la ,, Terre, &c. qui sont tout autant ,, d'idées distinctes qui ne sont com-

„ posées que de l'Espace. Lorsque
„ ces sortes de longueurs ou mesu-
„ res de l'Espace nous sont deve-
„ nuës familieres, nous pouvons
„ les répeter dans notre esprit aussi
„ souvent qu'il nous plaît, sans y
„ joindre ou mêler l'idée du Corps,
„ ou d'aucune autre chose; & par
„ cette répetition, nous pouvons
„ nous former à nous-mêmes les
„ idées de la longueur, d'un quar-
„ ré, ou d'un cube, d'un pied,
„ d'une aulne, d'un pouce, ou d'u-
„ ne stade : idées que nous pouvons
„ rapporter dans cet Univers, aux
„ Corps qui y sont, ou transporter
„ au de-là de cette vaste étenduë
„ qui enferme tous les Corps; &
„ en multipliant ainsi ces idées par
„ de continuelles additions, éten-
„ dre celle de l'Espace autant que
„ nous voulons. Par cette puissan-
„ ce de pouvoir répeter ou doubler
„ l'idée que nous avons d'une cer-
„ taine distance, & de l'ajoûter à
„ la précedente aussi souvent que

„ nous voulons, ſans pouvoir être
„ arrêtés nulle part, nous nous for-
„ mons l'idée de l'Immenſité.

Tout le reſte du Chapitre qui eſt étendu, me fourniroit aſſés de preuves pour confirmer ce que j'ai avancé ; mais le parti que j'ai pris de ne point fatiguer l'attention de ceux qui m'écoutent, m'oblige à m'en diſpenſer. Il ſuffit pour ma juſtification, de n'avoir rien avancé qui ne ſoit conforme aux ſentimens des meilleurs Philoſophes modernes de nos jours, qui conviennent n'être pas les ſeuls défenſeurs des opinions qu'ils avancent.

CONCLUSION *ſur l'Eſpace.*

Je puis donc aſſurer avec raiſon & verité, que l'Eſpace pur eſt un être qui peut être conçû par lui-même, diſtinct & ſéparé de tous les autres Etres, aïant des attributs & des modes qui ne conviennent qu'à lui-ſeul ; & qu'il n'eſt point

l'essence de la Matiere dans le sens que les Cartésiens prétendent. Pour ne laisser aucun doute sur la résolution de cette question, je dirai encore, que le Néant n'aïant aucune proprieté, quelque chose que ce puisse être, en aïant une seule, doit suffire, pour être affranchie du néant : c'est ce que Descartes soûtient lui-même, & qui est veritable.

Or, nous avons démontré que l'Espace pur étoit l'étenduë en longueur, largeur & profondeur ; qu'il étoit sans résistance, pénetrable, immobile, indivisible, immense & sans bornes ; toutes lesquelles proprietés sont directement opposées à celles de la Matiere, chose impossible à pouvoir jamais concilier, tant que l'on voudra confondre l'Espace pur avec la Matiere, dont la difference essentielle consiste dans la solidité, impénetrabilité, & divisibilité d'un tout en parties actuelles de quantité.

Il faut encore necessairement convenir que ces mêmes proprietés de l'Etendue ont une égale opposition avec celles de l'esprit, qui n'a point d'autre essence que la pensée ; & les differentes pensées qu'il peut avoir, pour ses modes.

Tout au contraire, si vous considerez en quoi les proprietés du Mouvement sont convenables à celles de l'Espace, vous connoîtrez bien-tôt qu'elles y conviennent si parfaitement, qu'il ne peut jamais se mettre en action sans sa presence. Cette question, qu'il puisse y avoir du mouvement sans espace, a été combattuë puissamment par le celebre Gassendi, & tant d'autres après lui, que je n'ai besoin que d'emploïer ce que j'en ai dit dans mes Ecrits, pour en prouver l'impossibilité.

Il reste à vous faire ressouvenir des preuves que j'ai emploïées pour vous confirmer cette verité, que l'Espace pur est un Etre complet,

qui eſt en ſoi ce qu'il eſt, & que l'on peut concevoir par lui-même diſtingué de tous les autres, tant par ſes attributs, que par ſes modes particuliers.

Ses attributs établiſſent ſa nature par toutes les proprietés eſſentielles que j'en ai rapportées, qui ne conviennent qu'à lui ſeul : ſes modes ſont toutes les diſtances particulieres, où l'on trouve des Châteaux, des Villes & des Villages placés dans les differentes Campagnes de l'Univers. Par exemple, il y a de Paris à Lyon cent lieuës, à Montpellier deux cent, à Rome trois cent trente; ces diſtances ſont toutes réelles, & le paroiſſent encore davantage à un homme qui les feroit à pied, par rapport à la peine & au tems qu'il faut emploïer pour les faire. De plus, je vous ai ci-devant dit, que comme la Géometrie eſt une Science qui meſure l'Etenduë en toutes les manieres differentes, toutes les propoſitions

qu'elle enſeigne ſont autant de modes ou de manieres diverſes de conſiderer l'Etenduë.

Objection. Mais, Cleante, ſi quelque Philoſophe contrariant venoit à vous répondre, que toute l'exiſtence de cet Etre, que vous ſuppoſez comme quelque choſe de réel & de poſitif, n'a point de fondement autre que celui que vous imaginez ; que faudroit-il lui répondre ?

Réponſe. Il ne ſeroit beſoin, Cryſipe, que de le prier de donner quelque attention à ce que je viens de dire ; car la queſtion eſt facile à réſoudre. Il n'y a que deux ſortes d'Etres ; ſçavoir, des Etres complets, & des modes : j'entends par Etre complet, celui qui a des attributs conſtitutifs de ſon eſſence qui ne conviennent qu'à lui ſeul ; j'entens par modes, ce qui eſt tellement inherent à ſa cauſe ſubjective, qu'il ne puiſſe ſubſiſter hors d'elle, & qui n'eſt rien autre choſe

que l'Etre même dont il est le mode, varié en differentes façons. Tout se réduit donc à sçavoir, si la définition que j'ai donnée à l'Espace pur est dans ces termes, & si elle est selon les regles d'une bonne définition. Tout le monde convient qu'elle doit être faite par le genre, & par la difference. Le genre de la nôtre est d'être un Etre comme les autres Etres : voilà ce qu'il a de commun. Sa difference, ce sont toutes les proprietés qui établissent son essence particuliere & distincte de toute autre chose ; ses modes, je les ai expliqués sans y comprendre ceux que je puis avoir obmis. Est-ce une verité, de l'avoir qualifié tel que je l'ai dit, ou une idée imaginaire? C'est ce qu'il faut examiner sur toutes les preuves que j'en ai rapportées, qu'il seroit ennuïeux de répeter ; & encore sur celles que j'ai citées.

Seconde Réponse. Mais il y a plus, c'est que cette Etenduë a une cause

exemplaire, ou un archetype; d'où elle émane necessairement. Car si l'idée de l'Etenduë, & celle de l'Immensité divine sont inséparables l'une de l'autre, suivant ce qu'en rapporte Gassendi, chap. 1, des Premiers-principes, intitulé, *De l'Espace*, où il dit: „ La premiere chose que doit faire celui „ qui entreprend de s'appliquer à la „ Philosophie, qui est proprement „ la connoissance de la Nature, c'est „ de se representer un espace infiniment étendu de toutes parts en „ longueur, en largeur, & en profondeur; & de considerer cet espace comme le lieu general de „ tout ce qui a été produit, & comme la table d'attente de toutes les „ autres productions que Dieu peut „ tirer de sa toute-puissance.

Nouvelles autorités.

C'est ainsi qu'en ont usé Démocrite, Epicure, Lucrece, Némese, tous les Théologiens qui admettent au

delà du Monde des espaces vulgairement appellés imaginaires, dans lesquels ils veulent que la Substance divine soit comme répanduë, & où Dieu puisse créer une infinité d'autres Mondes. C'a été aussi la pensée de saint Augustin, dont je ne répeterai pas les termes que j'ai déja cités.

Gassendi poursuit ainsi : „ Ce qui „ m'oblige à former cette idée si „ grande, si ample, & si étenduë, „ c'est la nature même de l'Espace „ à qui l'on ne sçauroit donner de „ fin. Car poussez votre imagination si loin qu'il vous plaira au „ de-là des limites de ce Monde, „ vous ne l'aurez jamais portée si „ loin, que vous ne trouviez en„ core à la porter plus loin. Ensuite il rapporte un exemple cité par Architas, & un autre de Lucrece, pour prouver le fait dont il s'agit.

Vous voïez donc bien, Crysipe, que je n'ai pas tort d'avancer, que l'idée de l'Etenduë & de l'Immen-

ſité divine ſont deux idées inſéparables, & qu'on ne peut y penſer bien ſerieuſement, ſi on ne les unit enſemble.

Mais, Cryſipe, ſi nous demandions à notre tour à ces Philoſophes fiers & indociles, que je crois être Cartéſiens, puiſqu'ils mépriſent ſi fort les autres, ce qu'ils entendent par cette définition qu'ils donnent de la Matiere, que l'Etenduë en longueur, largeur & profondeur conſtituë la nature de la Subſtance corporelle, page 32 des Premiers-principes;

Ne feroient-ils point un peu plus indulgens à reconnoître la verité qu'on leur propoſe? Car, à parler franchement, cette définition d'une étenduë en longueur, largeur, & profondeur, ne me donne préciſément autre idée que celle de trois meſures differentes d'une choſe que je ne connois pas encore; & le mot de Subſtance, imaginé peut-être ſans raiſon, ne me donne à penſer

rien de plus, ſinon que c'eſt un Etre indéterminé auquel on attache pluſieurs accidens ou qualités qui ne me ſont pas mieux connus que cet Etre, dont on voudroit pourtant bien avoir la connoiſſance. Il me paroît qu'à la page 40, il reconnoît lui-même ſon erreur, où il dit :

Deſcartes réfuté.

„ Enfin la diſtinction qui ſe fait
„ par la penſée, conſiſte en ce que
„ nous diſtinguons quelquefois une
„ Subſtance de quelqu'un de ſes at-
„ tributs, ſans lequel néanmoins il
„ n'eſt pas poſſible que nous en aïons
„ une connoiſſance : ou bien en ce
„ que nous tâchons de ſéparer d'u-
„ ne même ſubſtance deux tels at-
„ tributs, en penſant à l'un, ſans
„ penſer à l'autre. Cette diſtinction
„ eſt remarquable, en ce que nous
„ ne ſçaurions avoir une idée clai-
„ re & diſtincte d'une telle Sub-
„ ſtance, ſi nous lui ôtons un tel

„ attribut : ou bien en ce que nous „ ne sçaurions avoir une idée claire & distincte de l'un des deux, „ ou plusieurs tels attributs, si nous „ le séparons des autres.

Pourquoi donc après cet aveu si bien marqué, ne nous dit-il pas tout d'un coup, que la solidité, l'impenetrabilité, & la divisibilité sont les principales proprietés essentielles à la Matiere, sans lesquelles on ne sçauroit jamais bien connoître ce qu'elle est par elle-même ?

Mais c'est encore bien pis d'usurper une proprieté qui n'appartient qu'à l'Étenduë universelle, & au Corps géometrique, pour l'approprier au Corps physique qui n'a besoin que d'un lieu pour se placer, l'autre étant immobile de sa nature, non susceptible de mouvement, & qui ne sçauroit jamais être confonduë avec la Matiere, par des differences essentielles qui lui sont tout à fait opposées.

Descartes a bien senti la conse-

quence de ne pas trop appuïer ſur les trois autres proprietés de la Matiere, dans la vûë d'établir ſon plein dans la Nature, ſans aucun vuide de Corps, d'Eſpace, ou d'Intervale en quelque maniere que ce ſoit; ce qui eſt hors de toute poſſibilité, & directement opposé à la nature du Mouvement, dont l'action ne peut jamais s'exercer ſans un eſpace ou une étenduë légitime.

Eſſaïons de juſtifier ceci par quelques exemples. Nous voïons tous les jours quand le Soleil ſe leve ſur notre horiſon, arriver deux choſes; la premiere, c'eſt que nous voïons ſon diſque ou ſa figure qui eſt à peu près égale à celle de la Lune; la ſeconde, c'eſt qu'il ſort de ſon corps une infinité d'atômes, ou des petites parties de matiere, qui répandent en même tems la lumiere ſur tout l'horiſon. Or je vous demande, ſi depuis le diſque du Soleil juſqu'à nous, tout eſt plein d'une infinité de petites parties de ma-

tiere toutes impénetrables, par quel moïen pourrons-nous appercevoir la lumiere & la figure du Soleil? Car s'il ne faut que l'épaisseur d'une feüille de papier gris devant les yeux, pour nous empêcher de voir la figure du Soleil, un seul mouchoir bien bandé sur les yeux, nous empêchera de recevoir la lumiere; cependant ce papier & ce mouchoir sont deux volumes d'une épaisseur de matiere bien differente de celle qui seroit répanduë de tous côtés depuis le Soleil jusqu'à nous : d'où il s'ensuit que nous devrions être perpetuellement dans de noires ténebres, ce qui n'est pas. Il seroit inutile d'opposer, que ces parties de matiere qui sont entre le Soleil & nous, sont de figure ronde; que par ce moïen les atômes de lumiere passent aisément par leurs interstices : on lui demanderoit toujours, D'où sçait-il qu'elles sont rondes? Mais quand cela seroit, son opinion n'est-elle pas que ces interva-

les font dans l'inftant remplis, puifqu'il tient qu'il ne peut y avoir de vuide? Il feroit encore inutile d'ajoûter ici fon Mouvement circulaire, qu'il prétend prouver par un homme qui fe promene dans l'eau; car on lui foûtient, qu'il n'y a point de corps fluide où il n'y ait de l'efpace entre les parties qui le compofent, comme je l'ai prouvé dans le Livre déja cité.



REFLEXIONS
SUR
LE TEMS.

Expoſition du Soleil.

QUELQUE prevention que certains Philoſophes puiſſent avoir ſur la nature du Tems, quelque autorité qu'ils emploïent pour perſuader que le Tems n'eſt rien; ils ne pourront jamais obtenir, qu'un mot qui eſt emploïé continuellement par toute ſorte de perſonnes ſelon que l'occaſion le demande, ne ſignifie rien du tout. Or, ſi cette verité eſt une notion commune, le Tems eſt donc quelque choſe; mais ſi le Tems eſt quelque choſe, il ſera indubitablement un Etre ou une Subſtance, ces trois mots étant reconnus ſynonimes par toutes les Ecoles, & par conſéquent

il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir quel il eſt. Les mêmes Ecoles le diſtinguent en *Tempus*, *Ævum*, *Æternitas*. *Tempus*, c'eſt pour les Etres qui commencent & qui finiſſent, ce qui regarde tous les corps materiels : *Ævum*, c'eſt pour les Eſprits, qui commencent & ne finiſſent point : *Æternitas* ne regarde que Dieu ſeul, qui n'a jamais commencé & ne finira jamais. Il eſt aiſé de juger que cette définition ne nous expliquant rien de la nature du Tems, elle ne nous donne à entendre rien autre choſe, que les rapports differens que tous les Etres ont avec lui. Mais ſi tous les Etres ont des rapports avec lui, il ſera donc quelque choſe ; car le néant n'a point de rapport.

Mais voici une définition de Boëce, qu'il nous donne de l'Eternité, aſſés univerſellement approuvée, qui regarde uniquement l'Etre divin : *Interminabilis vitæ tota ſimul & perfecta poſſeſſio*. Si nous la pre-

nons pour modele, nous connoîtrons d'abord qu'il eſt le principal & premier attribut de l'Etre divin. Car il ne peut exiſter neceſſairement, comme il eſt en effet, que d'une exiſtence éternelle, qui n'appartient qu'à lui ſeul, tous les autres Etres n'aïant qu'une exiſtence contingente ; de ſorte que c'eſt de cet attribut divin, que nous devons tirer toute la connoiſſance que nous pouvons avoir de ſa nature ; & à l'égard de tous les autres Etres, nous ne pouvons le conſiderer, que ſelon les rapports qu'il peut avoir avec eux comme ſujets de ſa dépendance.

En effet, l'ordre que nous obſervons dans les cauſes efficientes & ſenſibles, nous conduit à la connoiſſance d'une cauſe premiere, de laquelle toutes les autres dépendent. Or, de ce qu'il y a des cauſes ſenſibles qui exiſtent & qui pourroient n'exiſter pas, ſçachant d'ailleurs que le néant ne peut pro-

duire rien de réel, nous sommes obligés de reconnoître, qu'il y a quelque chose d'éternel, dont la raison est, que ce qui n'est pas éternel a eu commencement, & ce qui a eu commencement, doit avoir été produit par quelque chose qui existe actuellement; & c'est ce que nous connoissons sans l'idée abstraite de la cause premiere.

Cela posé, nous devons regarder cet attribut divin, comme le point fixe, sur lequel nous devons former toutes nos idées, selon les operations qu'il exerce sur toute la nature; ne desesperant point de nous pouvoir conduire à la fin que nous nous sommes proposée.

Premierement; c'est une verité certaine, que nous avons un archetype, ou une cause exemplaire plus sûre & plus certaine, que celle de tous les autres Etres; puisqu'elle n'a point d'origine comme eux, & qu'elle repose dans le sein de Dieu même.

Secondement ; elle ne peut avoir d'autre essence. que celle d'une durée perpetuellement coulante, sans intermission, ni repos ; pour la distinguer de l'action successive du Mouvement, qui peut avoir de l'intermission, differens degrés de vîtesse & de force, & enfin qui peut s'arrêter, & reprendre. Car l'Eternité coule toujours sans s'arrêter, sans augmentation, ni diminution quelconque, & va se reünir à ce divin Principe, comme dans un point fixe, pour marquer sa simplicité : d'où j'infere avec beaucoup plus de verité que de vraisemblance ; que si nous la regardons quelquefois comme successive, ce défaut, s'il y en avoit, ne viendroit pas du fond de sa nature, mais bien plûtôt de la foiblesse de la nôtre, qui ne pourra jamais comprendre une perfection en Dieu telle qu'elle peut être en soi ; quoique nous esperions un jour en avoir une connoissance plus parfaite : mais cela

ne ſçauroit rien diminuer de cette réalité abſoluë, qui convient à un attribut divin.

J'avoûrai donc ingenument, lorſque je parlerai de cet attribut, que je ne le ſçaurois faire, que ſelon la portée des lumieres que j'ai reçuës, & non ſelon celles que je vois bien qui me manquent, pour en juger, ſuivant l'étendue qu'elles meritent. J'eſpere cependant en avoir de ſuffiſantes pour le reconnoître dès à preſent, comme un Etre abſolu, réel & poſitif.

Sa définition.

Il faut d'abord concévoir ce qu'il eſt en ſoi. Sa natute eſt l'Eſſence divine même précedant tous les autre Etres par ſon éternité, indépendant, & de qui tous les autres Etres dépendent: voila ce qui le rend abſolu, réel & poſitif: parce que, de quelque maniere qu'on le conſidere, il eſt indépendemment de l'eſprit, & par conſequent, il exi-

ſte hors de l'entendement. Car enfin, donnons le nom qu'il nous plaira à cette éternité; donnons lui-celui de *Tempus*, d'*Ævum*, cela ne changera rien à ſon eſſence, puiſque l'un & l'autre n'étant qu'une veritable durée, ils ne peuvent jamais être autre choſe, qu'une portion de cette éternité : n'eſt-ce pas une notion commune, que l'eſſence même des Etres contingens ne peut jamais changer, parce qu'elle part de la volonté immédiate du Créateur, qui eſt immuable, & que s'il arrive quelque changement à ces Etres (comme il n'eſt que trop ordinaire) ce n'eſt jamais que par le miniſtere des cauſes ſecondes ou des creatures, par rapport à leur maniere d'être ou à leur ſituation differente; mais cela ne peut jamais regarder le fond de leur eſſence, & ſi l'on vouloit ſuppoſer que Dieu peut anéantir ou changer l'eſſence d'un Etre, on repondroit auſſitôt que ce ſeroit un nouvel Etre que Dieu

auroit créé, mais que ce ne seroit plus celui qui existoit auparavant. Après un éclaircissement aussi fondé, croïez-vous, Crysipe, qu'on puisse m'imputer que je forge des Etres à ma fantaisie?

La distinction du Tems d'avec l'Eternité.

Je vous avouë, Cleante, que cet éclaircissement me fait un grand plaisir; car je conçois presentement la distinction claire & distincte qu'il faut mettre entre le Tems & l'Eternité, par la définition que vous nous en avez donnée, & la notion commune qu'on en doit avoir, qu'il n'est rien autre chose qu'une portion déterminée de cette Eternité.

Sentiment de l'Ecole.

Il faut encore, Crysipe, nous affranchir d'une erreur qui s'est glissée dans les Ecoles: voici ce que l'on dit: *Inter Philosophos ac Theologos*

* Il y a entre les Philosophes & les Theolo-

magnoperè est controversum, utrùm Subsistentia sit positiva quædam Entitas, Naturæ superaddita, ab eâque realiter distincta.

CONCLUSIO.

Subsistentia non est Entitas Naturæ superaddita.

Probatur. Subsistentiæ nomine nihil aliud intelligitur, quàm ultimum Substantiæ complementum, quo fit Substantia sui juris, ac totum & integrum suarum functionum aut proprietatum principium.

Atqui, ejusmodi complementum nullam addit Entitatem positivam

giens une grande difficulté, sçavoir, si la Subsistance est un Etre positif ajoûté à la Nature, & réellement distincte d'elle.

CONCLUSION.

La Subsistance n'est point une Entité ajoûtée à la Nature.

Preuve. On n'entend point autre chose par le nom de Subsistance, que le dernier complément de la Substance, ce qui fait que la Substance est pleinement maîtresse de soi, & qu'elle est entierement la source & le principe de ses fonctions & de ses proprietés.

Or, cette sorte de complément n'ajoûte aucune

Naturæ, ſed tantùm incommunicabilitatem, ſeu negationem communicabilitatis; quemadmodum terminus aut figura corporis addit tantùm negationem ulterioris extenſionis.

Ergò, Subſiſtentia nullam Entitatem poſitivam addit ipſi Naturæ.

Explication de ce ſentiment.

Il paroît par cet expoſé, que la Subſiſtance eſt le complement de la Subſtance, par le ſecours duquel elle joüit de plein droit de ſon exiſtence, & que cette perfection eſt le principe de ſes fonctions & de ſes proprietés : mais qu'elle n'ajoute aucune Entité poſitive à la nature de la Subſtance. Je veux convenir de cette Concluſion (car il faut toujours conſer-

entité poſitive à la Nature, mais ſeulement l'incommunicabilité, ou la négation de la communicabilité; ainſi que la borne ou la figure d'un corps ajoûte ſeulement la négation ou l'impoſſibilité d'une plus grande étenduë.

Donc, la Subſiſtance n'ajoûte aucune Entité poſitive à la Nature.

ver l'union avec ceux qui la veulent bien) à condition toutefois que l'on n'ôtera rien de qui l'on ne reçoit rien. Il eſt vrai que la Subſiſtance ne donne rien de ce qu'elle a de propre à l'exiſtence de la choſe à qui elle prête ſon ſecours; mais s'il eſt vrai auſſi que cette choſe n'exiſte plus, d'abord qu'elle ne ſubſiſte plus; il faut convenir auſſi que cette perfection qui conſerve ſi bien cette exiſtence, eſt quelque choſe de réel & de poſitif, qui n'eſt point une dépendance de l'Etre auquel elle eſt immédiatement unie, mais bien une dépendance veritable de l'Eternité, dont elle eſt une durée elle-même; enſorte qu'il n'y a point d'autre difference entre l'ame & ſes differentes penſées, entre le principe du Mouvement & ſes differens mouvemens, qu'il y en a entre l'Eternité & ces ſortes de durées leſquelles veritablement n'apportent aucune réalité nouvelle aux Etres auſquels elles s'uniſſent, mais qui

ne perdent rien auſſi de celles qu'elles peuvent avoir : c'eſt la difference qu'il faut mettre entre deux Etres de differente nature qui peuvent s'unir enſemble ; car l'Eſpace pur peut avoir une correſpondance neceſſaire avec toute ſorte de mouvement, ſans que chacun perde rien de ce qu'il a de propre.

Cependant, ſi vous diſiez à quelqu'un de ces Philoſophes indociles, que l'on peut aiſément penſer à l'Exiſtence en general, ſans penſer à la Subſiſtance, & penſer de même en general à la Subſiſtance, ſans ſonger à l'Exiſtence, & qu'il eſt évident que cela produit deux idées differentes ; qu'il nous repondît ; que la Subſiſtance n'apporte rien de nouveau à ſon exiſtence, & qui diroit : Il ſubſiſte parce qu'il ſubſiſte ; vous m'avoûrez que cette réponſe n'inſtruiroit guéres ; & ſi on lui repondoit à lui-même, que ſon exiſtence ne ſeroit rien, ſi elle n'étoit conſervée par la Subſiſtance : croiriez-

croiriez-vous cette réponse aussi frivole, que la sienne?

Certainement, Cleante, j'y mettrois une grande difference, parce que je ne suis pas persuadé qu'on puisse reduire au néant, après ce que vous avez dit, une perfection qu'on avouë soi-même si necessaire. Car il est certain, que si la Subsistance prise par elle-même, ne soit qu'une veritable durée, il est manifeste qu'elle ne peut être qu'une maniere d'être de cette durée éternelle, qui doit s'unir à quelque Etre que ce puisse être, pour lui donner une perfection & un complement qu'il n'a point, sans lequel son existence ne seroit plus rien : en sorte que nous ne sçaurions plus regarder cette union avec cet Etre, que comme une correspondance & un rapport necessaire, que cette durée doit avoir avec lui ; de la même façon que nous considerons que les differens mouvemens qui s'unissent avec la Matie-

re, ſont la cauſe efficiente & immédiate des formes differentes qu'elle en reçoit, ſans avoir rien de commun avec elles, que la correſpondance. Car je me ſouviens fort bien, Cleante, que vous m'avez fait judicieuſement obſerver, que pour établir un nouvau Siſtême de Philoſophie, qui ſoit veritable, il faut indiſpenſablement que tous les premiers principes y concourent enſemble par une correſpondance mutuelle & neceſſaire, ſans que chacun y puiſſe contribuer autre choſe, que ce qui lui eſt propre, ſans pourtant aucune confuſion de leur eſſence, l'une avec l'autre, ſuivant cet axiome déja cité, que *Nul principe ne peut ſe réſoudre, ni diviſer en d'autres principes*.

C'eſt donc faute d'avoir aſſés approfondi cette obſervation, que beaucoup de Philoſophes ſont tombés dans l'erreur de croire, que par la grande liaiſon que toute ſorte de mouvement avoit avec la Ma-

tiere, il n'en étoit que le mode; cependant il eſt très vrai que quoique tout mouvement ne puiſſe entrer en action ſans la préſence de l'Eſpace, je ſuis pourtant perſuadé que perſonne ne s'aviſera de les confondre.

Ainſi de même, nous nous garderons bien de confondre l'Exiſtence avec la Subſiſtance, qui procure à l'Etre la perfection de la durée, ſans laquelle il ceſſeroit d'exiſter : proprieté de durée que nous avons démontré être une maniere d'Etre de l'Eternité, dont pourtant toute Exiſtence eſt dépendante pour continuer d'être ce qu'elle eſt.

Cependant je vous dirai, Cryſipe, que je recevrois avec plaiſir une inſtruction qui pourroit rectifier mes connoiſſances ; mais que je reçois avec peine celle qui n'aïant aucun bon moïen pour le faire, m'accuſe de bâtir ſur un fondement en apparence ruïneux. Je ſuis fâché de m'adreſſer encore à ces Phi-

losophes fiers, que je crois Cartésiens ; mais quand on veut renverser un édifice qui peut-être n'auroit besoin que de quelques réparations legeres, il n'est pas défendu de s'y opposer : c'est le Public, que je prens pour mon Juge, qui doit en décider.

Quoi ! je cherche dans tous les Ecrits des Philosophes anciens, un Sistême general du Monde, qui doit être le principe & le fondement de toutes nos connoissances ; je trouve Descartes qui fâché de n'en trouver aucun, lui-même s'efforce d'en imaginer un auquel il n'oblige personne de se soûmettre : il paroît content si l'on y peut seulement trouver quelque vraisemblance ; & je n'obtiendrai pas la permission d'en proposer un que je crois plus veritable que le sien ! La recherche d'une verité aussi importante n'est-elle pas digne des plus grands efforts à quiconque ose esperer d'y pouvoir réüssir ?

Ces Philoſophes ſi indociles, ont-ils tant de raiſon d'être ſi fiers, de ſe ſoumettre aveuglément à un ſiſtême qui n'eſt fondé que ſur la pouſſiere & ſur le vent, (car c'eſt ainſi que j'appelle ces tourbillons que je ne ſçaurois concevoir) pour renoncer à ceſſer d'admirer cet ordre merveilleux que la Providence divine a établi dans les cieux, ſi fort au-deſſus de nos connoiſſances. Quoi, me verrai-je contraint de recevoir pour une verité claire, que les animaux n'ont point de ſenſations, & que leur machine n'eſt point diſſemblable de celle d'une horloge? Je dirai : Cette horloge a-t-elle d'autre cauſe de ſon mouvement, que la force du contrepoids qui la fait aller? Se peut-elle remonter d'elle-même, quand le contrepoids eſt à la fin? & cette invention de l'Artiſan qui l'a faite, connoît-elle ſon maître comme le chien, & ſçait-elle diſtinguer par elle-même, comme lui, les choſes qui ſont propres

& necessaires à sa subsistance, où à la conservation de son mouvement? Enfin, lorsque je verrai sensiblement ces animaux pourvûs des mêmes organes que les miens, & produire les mêmes effets que nous ressentons en nous-mêmes; n'aurions-nous pas lieu de soupçonner qu'il y a quelque Puissance superieure qui se plaît à nous séduire, si des effets si semblables sont produits par des causes si differentes?

Mais finissons, Crysipe; l'esprit de critique me convient peu, & naturellement ne me plaît pas : si j'ai rompu le silence, c'est par deux raisons : la premiere, c'est qu'on est obligé naturellement de soûtenir la verité, quand on la croit attaquée; l'autre est, que j'ai été indispensablement forcé de me justifier d'une accusation que je n'ai point meritée.

Il me semble, Cleante, que vous étiez en beau chemin, pour ne pas finir si promptement, & j'avoüë qu'il

y avoit encore bien des choses qui meritoient votre attention, que vous avez obmises; mais votre discretion a été la plus forte.

Je conviens, Crysipe, de ce que vous dites; mais il y a du plaisir quand on a une fois mis son Lecteur en beau chemin, de lui laisser la liberté de pouvoir suppléer par lui-même bien des choses qu'il trouvera peut-être mieux que moi. Je le prie seulement, s'il prête quelque attention à cette lecture, de comparer ces deux Sistêmes, & de juger après, lequel des deux a plus de vraisemblance.

Explication résumée du Sistême.

Il trouvera dans le mien, que les quatre Etres dont il est composé ont une union & une correspondance necessaire l'un avec l'autre; que toutes leurs proprietés sont établies pour former selon l'ordre de la Providence, ce merveilleux arrangement que nous voïons dans

l'Univers. On verra que je n'invente rien, mais que je ſuis partout l'ordre de la Nature de la maniere qu'elle ſe preſente, avec toute l'attention dont je ſuis capable.

Vous démêlerez que dans le compoſé de ces quatre Etres, il y en a deux actifs, & deux paſſifs ; que la Matiere paſſive reçoit de ce principe de mouvement, comme de ſa cauſe efficiente, toutes ſes formes & ſes productions. Vous verrez que le Mouvement ne peut entrer en action ſans le ſecours indiſpenſable de l'Eſpace, & ſans celui de cette durée generale & univerſelle, indépendante de tous les Etres, & de laquelle tous les Etres dépendent ; & enfin par la correſpondance neceſſaire & immediate qu'elle a avec ce principe de mouvement qui ne peut operer ſans ſon ſecours, ſoit pour les changemens de formes qui arrivent tous les jours à la Matiere, ſoit pour les differentes productions, qui ne peuvent parvenir à

leur consistence & à leur perfection, que par l'union de cette durée qui les fait subsister par son concours.

Si tout ce Sistême n'est simplement qu'un ordre démêlé de ce que l'on voit dans la Nature ; si les proprietés que je donne à chaque Etre, leur sont si convenables, qu'on ne puisse les changer, il est bien difficile d'en inventer d'autres qui leur soient conformes ; ce qui me fait esperer qu'on aura toute la satisfaction qu'on y peut desirer. *Continet enim sedationem animi, humana in conspectu posita Natura.* Cicero, 4 *Tusculanarum quæst.* L'ATTENTION *qu'on apporte à bien considerer la Nature, nous donne une grande tranquillité dans l'esprit.*



CHAPITRE TROISIEME.

Conclusion generale du Sistême.

IL ne me reste plus pour bien rappeller le fait de tout ce que j'ai dit, qu'à tirer les consequences qui suivent naturellement des preuves que j'ai avancées, pour en former une espece de Conclusion generale sur tout le Sistême ; & qui pourra servir à rappeller les idées à ceux qui se donneront la peine de l'examiner avec le désintereſſement qui convient pour en connoître la verité.

La méthode dont je me sers, est bien simple ; il s'agit d'expliquer la nature des quatre Premiers-principes qui établissent l'ordre que le Créateur a voulu être observé dans l'arrangement des Etres dont le Monde est composé.

Pour en donner une connoissan-

ce claire & certaine, je n'emploïe qu'un seul moïen, qui se réduit à bien démêler les attributs constitutifs de leur essence singuliere, sans en confondre les modes, ni les proprietés. Je fais plus, je fais connoître la correspondance necessaire & l'union immediate qu'ils ont entr'eux, & la convenance qu'ils ont aussi pour nous éclairer dans la recherche de la verité.

Je commence l'ouverture de mon Sistême par l'explication de la Matiere premiere, & de la Matiere seconde. La premiere est celle qui ne tombe point sous les sens; la seconde est celle dont toutes les especes differentes des corps sont composées, & qui tombent sous les sens.

Les Pythagoriciens, Platoniciens, Peripateticiens, & toutes les Ecoles disent, que ces Principes qui ne peuvent tomber sous les sens, ni dans l'imagination, ne peuvent jamais être conçûs que par l'entendement; ce qui fait que les Ecoles

les appellent *Principes metaphyſiques*, à la maniere des choſes de cette nature qui ne pouvant être apperçûës par la force de l'imagination, ne peuvent jamais être compriſes que par une intellection pure. Ils ajoûtent, que les Principes de connoiſſance dont on ſe ſert pour les verités metaphyſiques, ne ſont rien autre choſe que des idées ou des ſignes, leſquels aïant donné à nos ſens quelques marques de ce qu'ils peuvent être, produiſent enſuite dans l'eſprit l'idée de ce qu'ils ſont.

Enſuite ils concluent, que la plus grande partie des meilleurs Philoſophes, entr'autres Platon, ſont là-deſſus du même ſentiment que nos Théologiens; c'eſt-à-dire, que Dieu a reglé cette machine de l'Univers ſelon les idées univerſelles qu'il en a euës, qui ne ſont point diſtinctes de lui-même, de la même façon qu'un excellent Architecte a l'idée nette & veritable dans l'eſprit, de

la construction qu'il veut faire d'un grand Palais dont il donne les devis aux Ouvriers differens qui doivent executer son plan.

Observation que je prie de remarquer comme importante & veritable, afin que lorsque je m'en servirai dans le même sens, l'on m'en accorde l'avantage : ce qui m'a engagé de bien distinguer la connoissance sensible, de la connoissance intellectuelle ; & la conception pure, de la simple apprehension des objets, ou de l'imagination, pour prévenir l'erreur qui en peut arriver.

Cependant pour ne point m'écarter de la définition que j'ai empruntée d'Aristote sur la Matiere premiere, qui la définit *Subjectum ex quo fiunt omnia Corpora, & in quod resolvuntur:* LA *Matiere premiere est le sujet d'où se forment tous les Corps, & dans lequel se résolvent & se réduisent tous les Corps*, j'en ai fixé le sujet aux atômes, qui en

ſont les dernieres parties, dont tous les Corps ſont faits ; & pour en rendre l'idée tout à fait ſenſible, j'ai dit que le Soleil en étoit composé, avec un fondement fort vrai-ſemblable, par le mouvement continuel où ſont toutes ſes parties, qui anime tous les Corps, & qui réſout & détruit leurs formes, quand elles en ſont trop proches. A ſon défaut, je ſubſtituë la flamme ou le feu, qui le repreſente, & réduit comme lui les Corps à leurs premiers principes.

Cette opinion eſt d'autant plus naturelle, qu'elle eſt toute ſimple & fort claire, ſans rien emprunter d'ailleurs. Je crois avoir ſuffiſamment expliqué la nature des Atômes, & les raiſons pour leſquelles je n'ai point crû la Matiere diviſible à l'infini ; puiſque tous les Corps qui tombent ſous nos ſens, ſont terminés & circonſcrits par leur figure & par eux-mêmes ; autrement on ſeroit obligé d'admet-

tre autant d'Etres infinis qu'il y auroit de Corps differens dans la Nature ; ce qui implique contradiction.

Ainsi nous concluerons, que la Nature rapporte toutes choses à ses premiers principes, *Ortus cuncta suos repetunt* ; ou la Matiere premiere les reçoit pour y être dans une égalité exemte de toute distinction : *In fundamento quippe Naturæ nihil est distinctum* : IL *n'y a rien de distinct dans le fondement de la Nature, qui est la Matiere premiere.* Aristote prend souvent le mot de Nature pour l'assemblage & l'union de toutes les causes, comme aussi de tout ce qu'il ne connoît point.

CONCLUSION
sur le Mouvement.

Le Mouvement est trop sensible, & ce principe qui fait l'union de l'ame & du corps en nous procurant l'usage de la vie, nous est trop familier pour douter de son existence,

Il n'eſt donc queſtion que de bien déterminer s'il a une eſſence particuliere qui le diſtingue par lui-même de tous les autres Etres ; ce que je crois avoir fait, ſans laiſſer aucun doute à ceux qui voudront bien ſe donner la peine d'examiner mes preuves.

Il eſt étonnant que de toutes les définitions que l'on a données, que j'ai rapportées , il n'y en ait pas une qui puiſſe meriter aucune attention, & qui nous explique ſa nature.

Il n'eſt pas moins ſurprenant que l'on ſoûtienne toujours, qu'il eſt un mode de la Matiere, quand par la notion commune que l'on a du mode, il n'eſt autre choſe que l'Etre même, auquel il eſt inherent par neceſſité, ne pouvant paſſer de la Subſtance où il eſt, dans une autre Subſtance, ſans abſurdité, lorſque je prouve dans l'inſtant par la définition reçuë dans toutes les Ecoles, que la Matiere ne contient en elle ni éminemment ni formel-

lement aucun mouvement ; lorſque je prouve démonſtrativement, que quelque mouvement que ce puiſſe être, qui ſurvienne à la Matiere, lui arrive d'une cauſe qui lui eſt étrangere ; & que dans le même tems, je donne la définition de cette cauſe, qui lui eſt étrangere par les attributs & les modes qui conſtituent ſon eſſence particuliere, & qui n'ont rien de commun avec elle ? j'avoûrai ingenûment, qu'il faut être bien indocile pour ne pas reconnoître une verité ſi évidente, & que ce ſeroit l'obſcurcir, que de rapporter d'autres preuves, qui ſeroient plus foibles, que celles que j'ai déja avancées.

Car enfin, ce principe de mouvement que j'ai reconnu dans l'homme, y fait ſes operations par les regles qui lui ſont preſcrites ſans l'entremiſe de l'ame ni de la machine, comme je l'ai évidemment démontré par tout ; & ſi ce principe de mouvement, qui eſt auſſi le

principe de la vie, manquoit un ſeul moment à la machine, l'ame l'abandonneroit auſſi dans l'inſtant, & cette maſſe informe reſteroit ſans vie : ce qui prouve démonſtrativement, que tous les differens mouvemens qui donnent la vie à cette machine corporelle, ne ſont que les effets de cette cauſe, à laquelle ils ſont unis immédiatement, qui n'ont rien de commun avec la Matiere paſſive de ſa nature, ſans action, & qui ne les contient, comme parle l'Ecole, ni virtuellement ni formellement. Comme cette opinion particuliere eſt d'une grande importance; c'eſt auſſi ce à quoi il faut apporter attention.

Car il faut obſerver, que s'il eſt vrai que la Matiere n'ait aucun mode, qui ne ſoit contenu en elle formellement, quelque mouvement que ce puiſſe être, qui ſurvienne à la Matiere, il ne peut jamais être ſon mode, puiſque de l'aveu de tout le monde, on convient qu'elle ne

contient aucun mouvement.

Je ne veux point passer ici sous silence la demande que j'ai à faire aux Cartesiens, qui soutiennent l'aûtomatie des bêtes, & qui veulent que les sentimens qui résultent des sensations, soient les propres sentimens de l'ame. Je leur demande donc, si lorsqu'elle quittera le corps humain, pour aller faire le voïage de l'autre monde, elle fera quelqu'usage de ses sensations, dans un païs où il n'y a rien pour appaiser sa faim & sa soif, ni odeurs, ni corps pour toucher, & dont la souveraine béatitude consiste dans l'amour & la connoissance, qui sont des operations purement intellectuelles. Car si, selon leur sentiment, les sensations font partie de son essence, en étant dans ce premier état privée, elle ne pourroit être totalement heureuse, mais seulement en partie; puisqu'une portion d'elle-même ne participeroit point à ce bonheur; & si les

ſens ne lui ont ſervi pendant le ſéjour qu'elle a fait en ce monde, que pour la conſervation de la machine, ils n'ont rendu en cela aucun ſervice à l'ame, qui puiſſe pour récompenſe, meriter la béatitude éternelle. En verité je ne puis comprendre qu'un ſi grand homme ait voulu innover une opinion, qui repugne ſi fort au ſens commun.

L'ame a-t-elle beſoin des ſenſations pour connoître & aimer l'Etre infiniment parfait & tout ſpirituel.

Mais voïons, ſi en examinant cette queſtion phyſiquement, il trouvera mieux ſon compte.

Les ſenſations ſont-elles données à l'homme à une autre fin, que pour faire ſubſiſter la machine corporelle? certainement cela me paroît évident. L'ame qui eſt incorruptible & immortelle par ſa nature, a-t-elle beſoin d'alimens pour la faire ſubſiſter? la faim, la ſoif qui peuvent faire perir le corps, peuvent-elles jamais avoir priſe ſur

l'ame, qui eſt toute ſpirituelle, & qui n'a d'autre eſſence, que la penſée? Les animaux ont-ils l'uſage des operations purement intellectuelles, & leur machine ſubſiſte-t-elle autrement que par les alimens dont ſe ſervent nos corps? leurs organes pour l'uſage des ſens, ne ſont-ils pas formés de même & avec plus de perfection? puiſqu'il eſt aiſé de le prouver de la vûë & de l'odorat, comme j'ai fait: il ſemble même, que ce principe de mouvement leur eſt plus attaché qu'à nous-mêmes: car ſi vous diviſez un ver en trois ou quatre parties, ne verrez-vous pas chacune de ſes parties ſe remuer longtems & ne quitter la vie qu'avec peine; ce que vous n'éprouveriez pas ſur un homme, ſi vous le diviſiez une ſeule fois, qu'il ne meure ſur le champ. D'ailleurs, comme j'ai déja refuté cette opinion pertinemment, je n'en dirai pas davantage.

Autorité qui confirme mon ſentiment.

Pour montrer que je ne ſuis pas ſeul du ſentiment que je ſoûtiens, & qu'il y en a bien d'autres; je me contenterai d'en rapporter un ſeul exemple, que je trouve dans le Livre *De vera ſciendi methodo*, page 133, où on lui demande, * *Quid ergò ſunt illæ belluarum animæ?* il répond : *Sunt actus primus ſeu perfectio prima corporis earum : cùm ſcilicet ita ſunt abſolutæ belluæ, completæ ac perfectæ, ut ſuas operationes tum vegetativas, tum ſentientes, ſuæ ſpeciei debitas, poſſint exercere; ſeu illa exercendi potentia, cui reſpondet actus ſecundus, ſeu operatio vitalis & ſentiens;*

* Qu'entendez-vous par les ames des bêtes ?
J'entens l'acte premier, ou la premiere perfection de leurs corps ; car ces bêtes ſont abſolument complettes, & tellement achevées, qu'elles peuvent exercer leurs operations & vegetatives & ſenſitives attachées & propres à leur eſpece ; ſoit que l'on entende cette puiſſance d'exercer, auquel répond l acte ſecond ; ſoit l'operation animale & ſenſible, parce que là où ſe trouve en premier

quia ubi primùm est illa partium integritas & perfectio, quæ requiritur ad operationes earum, ibi statim est anima, & quandiù persevérat, perseverat etiam anima; ubi verò dissolvitur & corrumpitur aut violatur, perit anima: Ergò in ea sita est; nec quicquam est aliud anima belluarum. Son sentiment est encore plus érendu par la suite; mais cela suffit.

Reflexion sur ce que j'ai avancé.

Enfin, je prierai ceux qui voudront bien apporter quelque attention à examiner ce premier principe, de la maniere que je le propose, d'observer qu'il peut être très utile en une infinité d'occasions, pour lever bien des difficultés, dont

lieu l'integrité & la perfection de ces parties qui est necessaire à leurs operations, là se trouve aussi-tôt l ame; & tant qu'elle dure, l'ame dure aussi: mais dès que cette integrité, ce parfait arrangement des parties vient à se dissoudre & à se corrompre, l'ame périt. Donc leur ame consiste en cela; & l'ame des bêtes n'est pas autre chose.

on ne peut ſortir, que par ſon miniſtere. Par exemple, il n'eſt plus queſtion de ſçavoir ce que c'eſt que l'inſtinct des animaux, puiſqu'il n'eſt autre choſe que ce principe de mouvement en eux, agiſſant par ſes regles toujours immuables; & ſi l'on a été obligé quelquefois d'accorder aux animaux une eſpece de raiſon, ce n'a été que parce qu'on leur a vû exercer des operations ſi ſages, que l'on n'a pû s'empêcher de leur accorder une eſpece de raiſonnement, dont ce principe eſt la cauſe. Quelle neceſſité préſentement d'admettre une ame vegetative & ſenſitive, ſoit dans les animaux, ou les plantes, puiſque ce principe en conduit immédiatement les operations par les differens mouvemens qu'il exerce ſur eux. L'on n'a peut-être pas aſſés exactement obſervé, lorſqu'on a voulu donner une ame ſenſitive aux animaux, que chaque ſenſation eſt tellement inhérante à l'organe

gane qui lui a été donné, que hors d'elle, il ne lui est pas possible d'exercer ses fonctions, en sorte qu'une sensation ne peut suppléer au défaut d'une autre, comme l'ouïe ne sçauroit suppléer au défaut de la vûë, & réciproquement. Or, s'il est certain, comme on n'en sçauroit douter, que les sentimens differens qui résultent des sensations, soient leur propre & naturelle essence; il s'ensuit que l'on devroit admettre en eux cinq ames differentes aussi, puisqu'ils n'ont aucun rapport entr'eux, & qu'ils sont réellement distingués les uns des autres.

Cette opinion me paroît fort sensible, & difficile à détruire; car comment accorder ces differens sentimens réellement distingués les uns des autres, avec un Etre tout spirituel, & qui n'a que des operations purement intellectuelles, ausquelles il est immediatement uni?

CONCLUSION.

Enfin la connoiſſance de ce Premier-principe dont j'ai dévelopé la nature, eſt ſi neceſſaire, que je ne ſuis pas ſurpris qu'Ariſtote ait prononcé, qu'on ne peut jamais être bon Phyſicien ſans la connoître : car qui ne ſent pas qu'un homme raiſonnable reconnoît en lui ce principe de mouvement qu'il peut emploïer ſelon toute l'étenduë de ſon pouvoir, ſur toutes les formes differentes auſquelles la Matiere peut être ſujette, & qu'il ne s'en ſerve à toutes les occaſions où il en pourra avoir beſoin ; dont l'experience le convaincra mieux que tout ce que je pourrois lui dire.

Je puis donc répondre au reproche qu'on me fait contre la nouveauté de mes idées, non-ſeulement qu'elles ſont utiles & neceſſaires pour augmenter nos connoiſſances; mais encore que j'en ſupprime auſſi qui leur ſont fort inutiles & op-

posées. Car si ces Philosophes qui sont si difficiles, conviennent tous que Dieu a produit une certaine quantité de mouvement dans la Nature, dont nous éprouvons tous les jours les differens effets; pourquoi ne me sera-t-il pas permis d'en chercher la cause? Et lorsque je la définis par les attributs constitutifs de son essence, qui n'ont point de rapport avec aucun autre Etre; que je l'appelle Cause seconde universelle, parce qu'elle influë generalement sur toute la nature; & que par la définition que j'en ai rapportée sur cet article, on connoît la raison pour quoi je n'ai pû lui donner un autre nom, cela ne vaut-il pas mieux que de dire, que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement, en demeurer là, & ne nous instruire de rien?

Car enfin si tous les changemens qui arrivent dans la Nature, ne sont que les effets de quelques mouvemens, n'est-ce pas le devoir in-

dispensable d'un veritable Philosophe de rapporter l'effet à sa cause, à laquelle il est immediatement uni? Et si l'on m'objecte que c'est Dieu qui en est la cause, comme auteur de tout Etre créé; je répondrai, qu'il est vrai qu'il est auteur & premiere cause de tout Etre créé, mais aussi qu'il a créé des causes secondes, lesquelles remplissent immediatement par elles-mêmes les fonctions ausquelles il les a destinées : car il n'est que trop vrai que le pere & la mere sont la cause prochaine & immediate de la production de leurs enfans, que le Cordonnier l'est du soulier qu'il fait, le Tailleur de son habit, &c. Tout cela se fait par le principe de mouvement avec lequel Dieu les a créés, dont ils remplissent les fonctions comme causes secondes.

Et lorsqu'au lieu de dire, que Dieu a produit une certaine quantité de mouvement dans la Nature, ce qui ne nous éclaircit de rien;

je dis, que Dieu a créé une cause seconde universelle de mouvement, c'est qu'effectivement je la vois répanduë dans toute la Nature, telle que je la conçois ; dans les cieux, où chaque astre a son principe de mouvement particulier; dans la mer qui a le sien particulier, & chaque espece de poisson de même ; sur la terre qui a le sien aussi, & les differentes especes d'hommes & d'animaux qui ont chacun le leur, & qui sont les causes immediates de tous les changemens & de toutes les operations qu'ils y exercent.

Confirmation de cette Conclusion.

Si après une explication aussi étenduë, on vouloit pousser la difficulté plus loin, & me demander, si cette cause seconde universelle est la cause subjective de tous les differens mouvemens qui s'exercent dans la Nature ? pour ne me pas éloigner des termes de l'usage ordinaire, je répondrois, qu'oui, & que

je l'ai avancé avec raison : mais il faut l'expliquer d'une maniere qu'on n'en puisse plus douter.

Je commencerai par vous dire, que la Matiere premiere ne tombant point sous les sens, & n'aïant point d'existence particuliere en elle-même, elle ne peut se concevoir que par une idée d'abstraction purement intellectuelle ; cependant on convient qu'elle existe, parce qu'elle subsiste dans toutes les especes differentes des Corps, comme dans l'or, dans le fer, & dans la pierre : c'est l'opinion commune. Mais comme cette Matiere seconde de l'or, du fer, & de la pierre tombe sous les sens, & qu'elle seule de tous les Etres peut être l'objet d'une connoissance sensible ; elle a ce privilege de pouvoir être connuë de deux differentes façons : mais pour les Etres incorporels qui ne tombent point sous les sens, nous ne les connoissons que par des idées de pure intelligence, parce que leur

objet ne se trouve point dans un sujet sensible, comme l'or, le fer, ou la pierre ; ce qui est particulier à la Matiere : mais la connoissance qu'on en peut tirer, n'en est pas moins évidente, d'abord qu'ils ont une essence particuliere, distincte & séparée, ou une cause exemplaire qui en établit la verité ; parce qu'alors l'essence & le sujet signifie la même chose.

Autorité qui confirme mon sentiment.

Pourriez-vous, Cleante, me donner un exemple de quelque bon Philosophe, qui favorise cette opinion que vous avancez.

Très-volontiers, Crysipe, vous en trouverez une dans le Livre qui a pour titre : *Vera sciendi methodus.* Voici ce qu'il dit page 117 de son Livre.

On lui demande : * *Dixisti quidem aliqua de divisione Substantiæ,*

* Vous nous avez dit quelque chose de la division de la Substance, mais vous avez

ſed pollicitus es plura te dicturum agendo de Diviſione.

Il répond : *Non recuſo, & eò quidem libentiùs, quòd ea paucis ſit nota, licèt ex ea Corporis naturalis, & Mentis, ſeu Spiritûs, ut nunc loquuntur homines, omnino dependeat notio.*

Subſtantia igitur universè dicitur Ens per ſe ſubſiſtens, eamque diviſimus in puram, quæ nullum includat ſubjectum; & impuram, quæ ſubjectum includat.

On lui demande : *Quare dividis in puram & impuram?* Il répond :

promis d'en dire encore en traitant de la Diviſion.

Je ne m'en dédis pas, & je le ferai d'autant plus volontiers, que peu de perſonnes la connoiſſent, quoique de là dépende entierement la connoiſſance & la veritable notion de Corps naturel, d'Intelligence, ou de l'Eſprit, ſuivant la maniere de parler des hommes.

La Subſtance donc priſe univerſellement, eſt un Etre qui ſubſiſte par lui-même. Nous la diviſons en Subſtance pure, qui ne renferme aucun ſujet; & en impure, qui renferme un ſujet.

Pourquoi la diviſez-vous en pure & en impure?

Quia licèt Substantiæ nomen à substando derivatum sit, idem sæpe significat quod Essentia, eodemque nomine Substantiam & Essentiam exprimunt Græci; idemque significat Substantia pura, ac Essentia pura, scilicet, ea quæ nullum includat subjectum, & hæc est prior & potior Substantiæ species.

Impura verò dicitur ea quæ includit in sua ratione subjectum, ita tamen ut ab eo non dependeat Essentia, sed potiùs subjectum ab illa: sic anima desiderat corpus, non ut subsistat per corpus, sed corpus po-

Parce que quoique, le nom de substance soit dérivé de *substare*, il signifie souvent la même chose que Essence; & les Grecs expriment par un mêmemot & Substance & Essence: & que Substance pure, & Essence pure signifie la même chose; la pure est celle qui ne renferme aucun sujet, & celle-là est la premiere & la plus noble espece de Substance.

On appelle impure celle qui renferme en soi un sujet, de maniere cependant que son essence n'en dépende pas, mais plûtôt un sujet qui dépend d elle. C'est ainsi que l'ame desire le corps; non pas qu'elle subsiste par le corps; mais c'est le corps plûtôt qui subsiste par elle. Ainsi il y a-

tiùs per illam ; & ita sunt modi duo subsistendi per se quæ differentiam constitutivam Substantiæ, scilicet per se subsistere, dividunt ; pura quæ subsistit separatim ab omni subjecto, impura quæ subsistit quidem cum subjecto, sed independenter ab eo, ut jam superiùs diximus.

On demande : *Quare unam vocas puram, alteram impuram ?*

On répond : *Quia una nihil aliud est quàm Essentia, nec ulli subjecto est permixta : altera verò dicitur impura, quia est subjecto conjuncta, seu permixta.*

deux manieres de subsister par soi, qui divisent la difference constitutive de la Substance; sçavoir, subsister par soi. La pure est celle qui subsiste séparément de tout sujet ; l'impure est celle qui subsiste à la verité avec un sujet, mais indépendamment du sujet, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus.

Pourquoi en appellez-vous une pure, & l'autre impure ?

Parce que l'une n'est autre chose que l'Essence, & qu'elle n'est mêlée avec aucun sujet ; & l'autre se nomme impure, parce qu'elle est jointe ou mêlée avec le sujet.

Qu'est-ce que la Substance pure ?

On demande : *Quid est pura Substantia?*

On répond : *Est Essentia pura per se subsistens, separata ab omni subjecto, qualis est Divina, ut diximus, & Angelica natura, quæ ab omni subjecto & ab omni materia sunt prorsus immunes, in quibus, ut diximus, idem est Essentia, & habens essentiam, idem nomen abstractum & concretum, idem significat Deus & Divinitas.*

Impura verò est ea quæ præter essentiam, aliquod subjectum seu materiam includit, non quâ subsistat, sed quæ subsistat per illam, ut mox

Rép. C'est l'Essence pure subsistante par elle-même, séparée de tout sujet ; telle est l'Essence divine, comme nous l'avons dit, & la nature des Anges qui sont tout à fait séparés de toute matiere, dans lesquels, comme nous avons dit, l'Essence, & avoir l'essence, c'est la même chose ; ainsi le nom abstrait, & le nom concret signifie aussi la même chose. C'est ainsi que Dieu & la Divinité sont la même chose.

L'Essence impure est celle qui outre l'essence, renferme quelque sujet ou matiere, non par laquelle matiere l'essence subsiste, mais laquelle matiere subsiste par l'essence, ainsi que nous l'avons déja marqué : & dans ceux-là, l'essence & aïant

diximus. Et in his non est idem essentia, ac habens essentiam; non est idem nomen abstractum & concretum: nam abstractum significat solam formam, seu essentiam; concretum verò significat habens formam, seu essentiam, quod quidem ab ipsa essentia, seu forma distinguitur, & est aliqua pars aut portio Materiæ, facta particeps alicujus formæ essentialis.

Et un peu plus bas on demande: * *Quid vocas objectum purum, quid impurum?*

Il répond: *Objectum purum voco puram formam sine subjecto perceptam, seu secretam & separatam à subjecto & ejus affectionibus. Ita*

l'essence, le nom abstrait & concret, ne sont pas la même chose; car le terme abstrait signifie la seule forme, ou l'essence: ce qui est different de l'essence ou de la forme, & c'est une partie ou portion de la Matiere, qui participe de quelque forme essentielle.

* Qu'appellez-vous objet pur, & objet impur?

J'appelle objet pur, une pure forme, conçûë sans sujet, ou séparée & distinguée du sujet & de ses qualités. Ainsi l'esprit, par exemple, conçoit

mens, verbi gratiâ, percipit circulum ſine ullo ſubjecto ſenſibili; circulum dico purum, qui nihil aliud ſit quàm circulus, illum ſeparando à ſubjecto & affectionibus ejus, quod nulla alia vis, aut facultas hominis præſtare poteſt: viſus enim, idemque dicas de ſenſibus, tum internis, tum externis, non percipit circulum purum eum à ſubjecto ſecernendo & ſeparando; ſed ſimul eum percipit cum ſubjecto & affectionibus ejus; videt enim circulum in aliquo ſubjecto ſimul cum objecto & ejus affectionibus viſibilibus; at verò mens ſolum purumque percipit circulum.

On lui demande : *Sed purus*

un cercle ſans aucun ſujet ſenſible ; j'appelle un cercle pur, qui ne ſoit autre choſe qu'un cercle, en le ſéparant du ſujet & de ſes qualités,& qu'aucune force ou pouvoir ne peut faire : la vûë, par exemple, (il en eſt de même des ſens, ſoit externes, ſoit internes) n'apperçoit pas le cercle pur, lorſqu'on le ſépare du ſujet; mais elle le comprend en même tems avec le ſujet & ſes qualités : car elle voit le cercle dans un ſujet en même tems avec l'objet & ſes qualités viſibles ; mais l'eſprit ne conçoit qu'un cercle ſeul & pur.

ille circulus nuſquam eſt?

Il répond : *Eſt in mente, mens enim nihil percipit, niſi in ſe ſit; quidquid autem in aliquo eſt, in eo eſt per modum ejus, unde cùm circulus in mente ſit purus, arguit mentem ipſam eſſe puram.*

RE'FLEXION.

L'utilité que nous pouvons tirer de ce paſſage, ſe trouve au commencement du même chapitre, où on lui demande : *Quid eſt veritas mentis?*

Il répond : *Eſt ejus cum objecto ſuo conformitas, ita ut eadem ſit aut planè ſimilis in mente, ac ejus objecto forma :* & parce que je l'ai

Mais le cercle pur n'eſt nulle part?

Rép. Il eſt dans l'eſprit, car l'eſprit ne conçoit rien, s'il n'eſt en lui : or tout ce qui eſt en quelque choſe, y eſt par ſa façon d'être ; or comme le cercle eſt purement dans l'eſprit, cela dénote que l'eſprit eſt pur.

Qu'entendez-vous par la verité de l'eſprit?

C'eſt la conformité qu'il a avec ſon objet, enſorte que la forme doit être parfaitement ſemblable & dans l'eſprit, & dans l'objet.

déja cité plus au long dans l'éclairciſſement, il eſt aiſé de s'en reſſouvenir, & de l'appliquer ici.

Que pouvois-je faire de mieux que de ſuivre une regle dont tout le monde convient, à laquelle je me ſuis conformé autant qu'il m'a été poſſible. J'ai developpé la nature de cet Etre, qui avoit été inconnuë juſqu'à preſent, & dont on n'avoit encore donné aucune définition ſuffiſante. J'ai expliqué les attributs conſtitutifs de ſon eſſence, & j'ai déterminé en partie ſes façons d'être, n'étant pas poſſible de les pouvoir ſpecifier toutes. Je me ſuis arrêté à bien développer de quelle maniere cette cauſe ou ce principe de mouvement exerçoit ſes fonctions ou ſes operations dans l'homme, dont nous pouvons nous convaincre tous les jours par notre propre experience : c'eſt le moïen le plus naturel & le plus efficace pour bien connoître ce qu'il eſt en lui-même. J'ai démontré comme la

plûpart de ses operations s'executent sans la participation de l'ame & même sans sa connoissance ; preuve évidente, qu'elles en sont indépendantes, aussi bien que de la Matiere qui ne les contient ni éminemment, ni formellement. C'est après avoir bien examiné toute l'importance de ces reflexions, & des preuves que j'ai avancées pour les établir, que l'on pourra juger, s'il y a lieu de les détruire.

Observation importante.

Car je vous prie d'observer, Crysipe, que d'abord que vous ne pouvez comprendre l'essence de la Matiere premiere, que par une idée d'abstraction & par la pensée, vous ne sçauriez en user autrement, pour connoître l'essence de cette cause seconde universelle, que par une idée semblable ; & si vous dites que l'essence de la Matiere a une existence actuelle dans toutes les especes differentes des corps ; je puis

vous repondre auſſi, que cette cauſe ſeconde univerſelle a une exiſtence actuelle dans tous les differens mouvemens qu'elle exerce ſur les mêmes corps, dont notre propre experience nous peut convaincre : car l'idée de ſolidité dans une boule qui ſe trouve en repos, ne m'eſt pas plus ſenſible, que l'idée du mouvement que je vois dans une boule qui roule.

Et de même que vous dites que l'ame n'eſt point diſtinguée réellement de la penſée, qui eſt l'attribut conſtitutif de ſon eſſence ; de même auſſi je vous dirai que cette cauſe ſeconde, ou ce principe de mouvement, n'eſt point diſtingué réellement de la force, de la vîteſſe & de la communicabilité, qui ſe rencontre dans quelque ſorte de mouvement que ce puiſſe être, comme étant les trois attributs conſtitutifs de ſon eſſence ; ce qui ſe trouvera conforme à l'article que je viens de citer de *De vera ſciendi*

methodo; & de plus ce qu'on ne sçauroit revoquer en doute, *Quia licet substantiæ nomen* à substando *derivatum sit, idem sæpè significat, quod essentia, eodemque nomine substantiam & essentiam* ουσιαν, *seu essentiam, Græci exprimunt*: QUOIQUE *le nom de substance dérive* de substare, *il signifie néanmoins la même chose qu'essence, & les Grecs pour exprimer l'un & l'autre, ne se servent que d'un seul & même terme, qui est* ουσια: ce qui m'acquitte du devoir que je me suis imposé de vous faire connoître cet Etre, dont la nature a été ignorée jusqu'à present, de la même façon dont nous connoissons l'Esprit & la Matiere, sans avoir aucune intention de le faire passer pour une Substance à ceux qui ne voudront pas le recevoir pour tel aussi-bien que l'Espace pur, ne l'aïant emploïé à d'autre fin pour ce qui regarde ces deux Etres, que pour rendre la comparaison que j'en ai faite, plus conforme à leur objet,

aïant déja avoüé ingenûment dans la Recherche de la vie heureuſe, que je ne connoiſſois pas aſſés l'étendue de ce terme, ni ſon utilité, pour en avoir aucun beſoin : car ſi dans ce Siſtême toutes mes preuves ne tendent qu'à le faire reconnoître pour un premier principe de la nature; d'abord qu'elles paroîtront ſuffiſantes, pour en établir la verité, je ne demande rien de plus.

Ce n'eſt jamais dans les mots dont la ſignification n'eſt pas bien déterminée, qu'on doit faire quelque difficulté, & j'aurois tort moi-même d'en tirer avantage, lorſque j'ai déclaré que le mot & la définition que l'on donne de la Subſtance, n'étoient pas d'un grand uſage, ſi l'on ne détermine préciſément le ſujet auquel on veut l'appliquer ; puiſque c'eſt cette explication préciſe, qui peut ſeule en donner l'intelligence.

Deſirez-vous, Cryſipe, quelque

chose de plus sur cet article?

Non, Cleante; je suis ravi de cette observation, que vous venez de faire, pour marquer que vous vous renfermez précisément dans les preuves qui établissent la certitude de vos premiers principes. Dites-nous, si vous avez quelque chose à ajouter sur l'Espace pur.



SUR

L'ESPACE PUR.

JE n'ai pas beaucoup de choses à ajoûter aux conclusions que j'ai prises sur l'Espace pur. Les inductions que j'en ai tirées, sont confirmées par des preuves certaines, autorisées des meilleurs Philosophes, dont j'ai cité les opinions à ce sujet. Je ne crois pas qu'aucun Cartésien me dispute, que ce soit un veritable Etre; puisqu'ils en forment eux-mêmes l'essence de la Matiere. Il ne s'agit donc entre nous, que de sçavoir, si l'Etendue en longueur, largeur & profondeur doit passer selon eux pour l'essence de la Matiere, ou bien si elle restera suivant les preuves que j'en ai données, pour une des proprietés essentielles de l'Espace pur. Je ne rappellerai point ici les deux pas-

ſages que j'ai cités au commencement de mon Eclairciſſement, page 3 & 52 des Principes de M. Deſcartes, qui ſe contrediſent tous deux ſur cet article, par leſquels il eſt de mon ſentiment & du ſien tout à la fois; ce qui eſt pourtant bien oppoſé. J'ajoûterai ſeulement, pour lever cette difficulté, qui n'en eſt plus une, qu'il n'y a qu'à ſe rappeller les deux définitions, que j'ai déja citées de M. Loke, où il dit, paragraphe 5 : „ Selon cette idée de la „ Solidité, l'étendue du corps eſt „ diſtincte de l'étendue de l'Eſpace : „ car l'étendue du corps n'eſt autre „ choſe, qu'une union ou continuité de parties ſolides, diviſibles & „ capables de mouvement; au lieu „ que l'étendue de l'Eſpace eſt une „ continuité de parties non ſolides, „ indiviſibles & immobiles : c'eſt „ d'ailleurs de la ſolidité des corps, „ que dépend leur impulſion mutuelle, leur réſiſtance & leur ſimple impulſion; ce que j'ai ſi bien

„ éclairci dans le cours de cet ouvrage, qu'il eſt inutile de s'y arrêter davantage.

Mais pour ne laiſſer aucun doute ſur cet article, je vous ajoûterai une derniere preuve, qui me paroît déciſive.

D'abord que nous ne connoiſſons point la configuration des premieres ou des dernieres parties de la matiere qui compoſent les corps : l'examen que nous en pourrions faire, ſe trouve limité à ſçavoir, ſi nous pouvons avoir quelque connoiſſance de la ſuperficie exterieure des corps.

Or, je trouve que nous la pouvons connoître en deux manieres, 1°. par la figure, telle qu'elle puiſſe être, dont ils ſont revêtus. 2°. par l'étendue ou les differentes grandeurs, que ces corps peuvent avoir.

Mais comme ces deux manieres ne regardent préciſément que la ſurface exterieure de ces corps, &

ne nous instruisent en aucune façon de leur nature, ni de ce qu'ils peuvent être par eux-mêmes, il s'ensuit par une conséquence indubitable que les differentes grandeurs & les differentes figures ne peuvent jamais être autre chose, que des modalités de ces mêmes corps, considerés selon leur superficie exterieure ; qui est tout ce que nous avons à prouver.

Si après cela quelque Philosophe indocile vouloit encore contester la réalité de ce premier principe, qu'il attaque l'Immensité divine, dont cet Etre & l'idée qu'on en a, en est une émanation participée, & l'on tâchera de la défendre.

Je suis bien-aise de prier, qu'on ne me fasse point la mauvaise objection des modes de la Matiere, qui veritablement peuvent avoir quelque définition ou difference entr'eux separée l'une de l'autre, pour mieux les faire entendre ; mais parce qu'ils ne sont rien autre chose

que

que la Matiere même, dont ils sont les modes, & qu'ils sont contenus formellement en elle, ne peuvent jamais entrer en comparaison avec le Principe de mouvement, l'Espace pur & le Tems, qui ont tous les trois une essence distincte & separée de la Matiere, & qui ne sont contenus en elle ni éminemment, ni formellement, & dont ils sont indépendans par eux-mêmes : ce dont on ne sçauroit disconvenir.

Je prierai encore qu'on ne me fasse point de mauvaises difficultés sur le mot de *Substance*, dont je déclare que je ne me suis servi seulement que pour mieux me faire entendre; car je suis persuadé qu'on pourroit aussi-bien se passer en Philosophie des termes de *Substance* & d'*Accident*, qui ne me paroissent pas fort necessaires, comme des causes occultes & occasionnelles qui n'éclaircissent rien.

OBSERVATION NECESSAIRE.

De plus, l'existence de la Matiere premiere n'aïant d'objet sensible, que dans les corps differens de la Matiere seconde, ausquels elle sert de sujet (ce mot de *Substance* prenant sa dénomination *à substando*, d'où dérive le mot de *Substance*) ne nous donne aucune notion par lui-même, si l'on ne détermine l'essence de l'Etre par ses attributs primitifs ausquels il sert de sujet, avec cette difference toutefois, que pour les Etres incorporels, leur essence n'est point réellement distinguée de leur sujet, comme je viens de le faire voir un peu auparavant.

Je dirai encore, que lorsque je me suis servi du terme d'Etre complet, qui pourroit à peu près signifier la même chose, que ce qu'on appelle vulgairement *Subjet* ou *Substance*; je ne l'ai fait qu'en specifiant & déterminant les attributs

conſtitutifs de l'eſſence & façons d'être de l'Etre même, que je voulois expliquer : ce qui rendoit par là la définition indépendante, particuliere & complette ; & lorſque je l'ai caracteriſé de cette façon, j'ai crû qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de le concevoir comme un Etre regulier, qui eſt en ſoi ce qu'il eſt, & dont le concept n'a point beſoin d'aucun autre concept, dont il puiſſe être formé, ce qui comprend tout ce que j'ai voulu faire entendre.

Aprés quoi, j'eſpere être à l'abri du ſoupçon, dont on voudroit m'accuſer, de produire des Etres nouveaux, qui n'ont aucun fondement de réalité. Le parti que je prends de ne rien avancer ſans preuves, ou ſans donner une définition exacte de l'Etre, dont j'explique la nature, eſt à mon ſens la voïe la plus ſûre, pour en donner l'intelligence.

Me voila encore bien inſtruit, Cleante, ſur cet article : paſſons à votre derniere Concluſion, laquel-

le quoique bien développée, me paroît toujours la plus difficile, comme la plus abstraite.

Pour moi, Crysipe, je la tiens la plus aisée à concevoir sur notre propre experience : car nous coulons, sans pouvoir nous y méprendre, dans cette durée éternelle, comme le poisson coule dans l'eau ; & si cet élement le fait vivre, cette durée aussi nous fait subsister.



DU TEMS
ET
DE L'ETERNITE'.

IL n'eſt plus queſtion que de conclure ſur ce dernier article, que j'ai ſuffiſament expliqué, en ſuivant le devoir que je me ſuis impoſé de rapporter toujours l'opinion commune, avant que d'entrer en matiere; afin que ſi je m'en éloigne un peu, l'on ſoit inſtruit que je ne le fais, que pour éclaircir un ſujet, qui n'avoit pas été aſſés approfondi.

Sentiment de l'Ecole.

Voici ce que dit M. Pourchot, *primâ parte Phyſices, capite* 4, De Tempore: * *Tempus autem eſt ſucceſſiva rei cujuſque duratio, quæ ini-*

* Le Tems eſt la durée ſucceſſive de chaque cho-

tium habuit, finemque habere potest.

Dicitur succcssiva duratio, nam Tempus totum simul non existit, ut de Æternitate sentit Boëtius.

2. Initium habuit, finemque habere potest; nam Tempus ad res creatas pertinet quas ex nihilo Deus condidit, & quas si velit, in nihilum redigere potest.

Quærunt hoc loco Philosophi, utrum Tempus, seu duratio successiva, sit quid positivum ac reale. Qua de re sit

PROPOSITIO PRIMA.

Tempus est aliquid reale, si pro

se, qui a eu un commencement, & qui peut avoir une fin.

On l'appelle durée successive, car le Tems n'est pas un tout qui existe en même point, il n'est pas un tout qui existe ensemble par lui-même, ainsi que Boëce l'a dit de l'Eternité.

2. Il a eu un commencement, & peut avoir une fin; car le Tems regarde les choses créées que Dieu a formées de rien, & qu'il peut quand il voudra réduire au néant.

Les Philosophes demandent ici, si le Tems, ou la durée successive est quelque chose de positif & de réel.

PREMIERE PROPOSITION.

Le Tems est quelque chose de réel, si on le

rebus durantibus ſumatur.

Probatur. Quod exiſtit in rerum natura, eſt reale; Atqui Tempus ſumptum pro rebus durantibus, exiſtit in rerum natura, ſi quidem res ipſæ durantes exiſtunt.

Ergo, Tempus eſt aliquid reale; ſi pro re durante accipiatur.

PROPOSITIO SECUNDA.

Tempus autem non eſt res aliqua, ſeu entitas, à rebus durantibus diſtincta.

Probatur. Si Tempus foret res aliqua à rebus durantibus diſtincta, ea profectò ex præterito, præſenti, &

prend pour les choſes qui durent.

Preuve. Ce qui exiſte dans la Nature, eſt réel; or le Tems pris pour les choſes qui durent, exiſte dans la Nature, puiſque les choſes même qui durent, exiſtent.

Donc, le tems eſt quelque choſe de réel, ſi on le prend pour la choſe durante.

SECONDE PROPOSITION.

Mais le Tems n'eſt pas quelque choſe, ou n'eſt pas une entité diſtincte des choſes qui durent.

Preuve. Si le Tems étoit quelque choſe different & diſtingué des choſes qui durent, cette choſe ſeroit compoſée du paſſé, du preſent, & de l'avenir.

futuro esset composita.

Atqui Entitas ex præterito, præsenti, & futuro constare nequit, cùm præteritum & futurum nihil sint, & præsens fugiat.

Ergo, Tempus non est res, vel entitas, à corporibus durantibus distincta.

COROLLARIUM.

Est in Tempore quidpiam reale, quidpiam fictitium; Tempus enim quod internum vocant, quod à rebus durantibus non distinguitur, est reale, cùm sit res ipsa quatenus durat, & imaginariæ cuidam successioni respondet: Tempus verò externum, sive

Or une Entité ne peut être composée du passé, du present, & de l'avenir, puisque le passé & l'avenir ne sont rien, & que le present fuit & s'échappe.

Donc le Tems n'est pas une chose, ni une entité distincte des Corps qui durent.

COROLLAIRE.

Il y a dans le Tems quelque chose de réel, quelque chose d'imaginaire; car le Tems que l'on appelle interne, & qui n'est pas distingué des choses qui durent, est réel, puisque c'est la chose même, entant qu'elle dure & qu'elle répond à une certaine succession imaginaire. Mais

à rebus abstractum, scilicet imaginaria illa successio, vel series momentorum quæ fluere concipiuntur, inter entia realia statui posse non videtur.

Examinons presentement cette définition du Tems, sans lui rien ôter de l'avantage qu'elle doit prétendre.

Il dit d'abord : *Tempus autem est rei cujusque duratio, quæ initium habuit, finemque habere potest.* OR, *le Tems est la durée de chaque chose qui a eu un commencement, & qui peut avoir une fin.* Il y a deux parties dans cette définition : 1°. la durée successive qui définit le Tems : 2°. la chose qui a eu un commencement, & qui peut avoir une fin. Il convient de cette division : *Dicitur successiva duratio, nam Tempus totum simul non existit, ut de*

le Tems externe, soit qu'on le regarde séparé des choses; c'est-à dire, cette succession imaginaire, ou cette suite de momens que l'on conçoit s'écouler, il ne paroît pas qu'on le puisse mettre au nombre des Etres réels.

Æternitate ſentit Boëtius. ON *l'appelle durée ſucceſſive, car le Tems n'eſt pas un tout qui exiſte enſemble, comme Boëce l'a dit de l'Eternité.*

Il y a une double obſervation à faire ſur cette explication qu'il donne. La premiere, que la durée ſucceſſive qui exprime parfaitement la nature du Tems, n'exiſte pas tout enſemble; j'en conviens comme lui. La ſeconde, *ut de Æternitate ſentit Boëtius*, c'eſt qu'il convient auſſi que le Tems eſt une portion de cette Eternité, puiſqu'il ne met aucune difference de la premiere partie de ce paſſage avec la ſeconde.

Enſuite il dit, que les Philoſophes demandent, ſi le Tems, ou cette durée ſucceſſive, qui eſt la même choſe, eſt quelque choſe de poſitif & de reel: pour y parvenir, il établit deux Propoſitions, & un Corollaire.

Par la premiere Propoſition, il affirme que le Tems pris pour les

choses en tant qu'elles sont durables, existe réellement dans la Nature, puisque les choses durables existent.

Par la seconde Proposition, il affirme que le Tems n'est point une entité distincte des choses durables; & pour le prouver, il dit, que si le Tems étoit quelque chose de distinct & séparé des choses durables, ce seroit parce qu'il seroit composé du passé, du present, & du futur : or est-il qu'une entité composée du passé, du present, & du futur, ne peut exister; parce que le passé & le futur ne sont rien, & que le present fuit toujours : donc il n'est rien.

Réponse. Je ne dirai point, qu'il est fort difficile de sçavoir quel parti on doit prendre entre deux propositions qui paroissent se contrarier, & qui nous instruisent de peu de chose.

Joignons-y le Corollaire, pour voir si nous serons mieux éclaircis.

Voici ce qu'il porte. Il y a dans le Tems quelque chose de réel, & quelque chose d'inventé ; sçavoir : le Tems qu'on appelle interne, qui n'est point distingué des choses durables, est quelque chose de réel, parce qu'il est la chose même en tant qu'elle dure, & qu'il répond à une succession imaginaire. Il y a le Tems externe, sçavoir, celui que l'on conçoit par abstraction, détaché des choses mêmes, qui n'est autre chose que cette succession imaginaire, ou cette suite de momens qui coulent toujours, qu'il lui semble qu'on ne puisse pas concevoir comme quelque chose de réel.

Puisque ce Corollaire contient en substance ces deux Propositions, prenons-en bien l'esprit pour y répondre.

Réponse au sentiment de l'Ecole, & preuve du mien.

Il est donc question de démêler si cette durée successive, ou cette

ſuite de momens qui coulent ſans intermiſſion de toute éternité, & qui couleront toujours de même, qu'il y ait un Monde, ou qu'il n'y en ait point, eſt quelque choſe d'imaginé à l'aventure, ou bien ſi c'eſt quelque choſe de réel & de poſitif.

J'ai d'abord obſervé que ſa définition contient deux parties; la premiere, c'eſt cette durée ſucceſſive qu'il nomme Tems; la ſeconde, c'eſt la choſe qui a un commencement & une fin, aïant ſon exiſtence particuliere & limitée par un commencement & une fin; cette durée ſucceſſive en aïant une auſſi particuliere qui n'a jamais commencé, & ne finira point.

C'eſt ce que je prouve par un axiome géometrique & communément reçû : *Quæ ſunt eadem uni tertio, ſunt eadem inter ſe* : DEUX *choſes ſemblables à une troiſiéme, ſont ſemblables entre elles.*

Le Tems eſt une durée ſucceſſive, l'Eternité eſt une durée ſuc-

cessive ; donc le Tems & l'Eternité ont la même essence, & par consequent sont la même chose.

Mais, dira-t-on, le Tems & l'Eternité ne signifient pas toujours la même chose. Je vous dirai, il est vrai ; mais le mot de Tems n'est imaginé que pour exprimer les differens rapports que cette durée successive peut avoir avec les choses créées, pour nous donner occasion de les mieux concevoir ; ce qui ne change rien à la démonstration que je viens d'établir, que le Tems aïant une essence commune avec l'Eternité, elle n'en peut être distinguée réellement, ni confonduë avec l'essence des choses créées. Car je voudrois bien sçavoir s'il y a quelque durée pour le Tems qui soit distincte & séparée de celle de l'Eternité ; ce qui me paroît impossible à pouvoir imaginer : or, si cela est, le Tems ne sçauroit être autre chose qu'une portion déterminée de cette Eternité.

Il faut donc pour attaquer la force de la preuve que je viens d'avancer, attaquer le principal attribut de la Divinité, & dire, que cette suite de momens qui coulent de toute éternité avant toute création, & qui couleront toujours de même sans intermission, quelque changement qui puisse arriver dans la Nature, ne sont que l'effet d'une imagination hasardée à l'aventure.

Suite de la Preuve que j'ai avancée.

Observez encore, Crysipe, que lorsqu'on a commencé à se laisser aller à un faux préjugé, on se laisse aisément tromper sur le reste.

On dit : Si cette durée successive étoit quelque chose de réel, elle seroit composée du passé, du present, & du futur ; mais le passé n'est plus, le futur n'est pas encore, & le present s'enfuit d'une vîtesse incroïable : donc tout cela n'est rien : Conclusion insoûtenable.

De quoi est composé cette Eter-

nité ? D'une infinité de momens qui ſont paſſés, qui marquent l'exiſtence de Dieu *à priori ;* d'un moment preſent qui fait ſon exiſtence actuelle ; & d'une infinité de momens qui couleront de même que ceux qui paſſent : ce qui marque ſon exiſtence éternelle *à poſteriori*. Cela certainement ne paſſera jamais pour une viſion.

C'eſt comme ſi l'on diſoit de la lumiere d'une bougie : Ce qui en eſt échappé n'eſt plus rien, ce qui paſſe s'enfuit, & ce qui reſte n'eſt pas encore & doit venir.

Objection. Je ſçai bien qu'on me dira : Cette comparaiſon que vous faites, tombe ſur un objet ſenſible ; & je puis concevoir aiſément que les parties de la Matiere peuvent être diviſées à un tel point, qu'elles deviennent inſenſibles, mais qu'il n'eſt pas poſſible de croire qu'elles ſoient anéanties.

Réponſe. Je vous dirai, que je veux bien vous paſſer que cette ré-

flexion que vous faites, Qu'il n'eſt pas poſſible que les dernieres parties de la Matiere ſoient anéanties, peut être bonne; mais vous ne la faites que par une idée de conception pure, & par abſtraction de votre objet ſenſible.

Vous conviendrez donc auſſi que j'en puis faire une de même, particulierement quand il s'agira d'un objet immateriel, & ſur-tout d'un attribut de la Divinité, dont l'eſſence ne peut être conteſtée, ni révoquée en doute, bien certaine & poſitive par l'idée claire & diſtincte qu'elle produit dans l'eſprit; ce qui rend la comparaiſon que je fais fort juſte.

Car il ne faut pas juger de l'Etre permanent, & materiel, comme on peut faire des Etres ſucceſſifs & immateriels, dont les operations & la nature eſt toute differente; ce que j'ai aſſés bien expliqué précedemment, pour n'avoir pas beſoin de le répeter.

Comparaison décisive.

Cependant comme cette conséquence est abstraite, je veux bien vous la rendre sensible par un exemple, qui vous la rendra claire & distincte : observez cet homme qui pousse une boule, vous remarquerez que l'impression de mouvement qu'il a donné à cette boule, diminue insensiblement, à proportion qu'elle s'éloigne de lui, jusqu'au point qu'elle s'arrête : de quoi cela nous peut-il instruire ? 1°. c'est que l'impression de mouvement donnée à cette boule, vient d'une cause étrangere à la boule, qui est dans l'homme, dont nous voïons l'effet dans cette boule. 2°. Que le degré de vîtesse & de force diminue à proportion qu'elle s'éloigne : & lorsqu'elle s'arrête, nous disons, elle est sans mouvement ; & parce que cette impression de mouvement a cessé dans la boule, & qu'elle n'a apporté aucune entité nouvelle à cette boule

qui reste la même dans son état de repos qu'elle étoit auparavant; pouvons-nous conclure de-là, que le mouvement n'est rien par lui-même? & cela peut-il jamais détruire ce principe de mouvement qui est dans l'homme qui peut repeter toutes fois & quantes cette operation par la liberté qu'il sent avoir en lui de le pouvoir faire, quand il lui plaira?

Cette comparaison revient à celle que je viens de faire de la lumiere, en ce qu'elles se font l'une & l'autre par l'action successive du mouvement, & que la durée & le mouvement ne font seulement que prêter leur intervention, sans rien perdre de ce qui leur est propre.

RE'FLEXION.

Ce qu'il y a de remarquable en cet exemple, comme en toute autre action successive, c'est qu'elle ne peut commencer sans la présence de l'Espace, & qu'elle ne peut s'a-

chever, ſans une durée proportionnée à cette action ſucceſſive, ſans que le Mouvement, l'Eſpace, & la Durée perdent rien de ce qui leur eſt propre, ou puiſſent être confondus l'un avec l'autre, en quelque maniere que ce ſoit.

Confirmation de ce que j'ai avancé.

Eclairciſſons encore un peu cette définition de l'Eternité en trois tems. On dit : Si cette durée ſucceſſive étoit quelque choſe de réel, elle ſeroit compoſée du paſſé, du préſent & de l'avenir ; mais le paſſé n'eſt plus, le préſent s'enfuit & l'avenir n'eſt pas encore : donc cette durée n'eſt rien. Comme la déciſion de ce point-ci me paroît importante, il eſt neceſſaire de s'y arrêter un peu davantage, pour en demêler toute la verité.

Je pourrois répondre en peu de mots, qu'il eſt inutile de donner une double définition d'une choſe que l'on croit être un pur néant ;

car le néant n'admet aucune division, & n'eſt ſuſceptible d'aucune durée ; mais comme j'entreprends de faire valoir cette définition ; il faut auſſi en faire connoître la vérité.

J'ai dit que le tems paſſé marquoit l'exiſtence de Dieu *à priori* ; que le moment préſent marquoit ſon exiſtence actuelle, & que le futur la marquoit *à poſteriori*.

Il eſt bien certain que ſi l'Eternité eſt une durée, qui n'a point eu de commencement & qui n'aura jamais de fin, il eſt impoſſible qu'elle ne ſoit compoſée d'une durée *à parte ante*, & d'une durée *à parte poſt:* ou bien il faut changer toutes les idées que nous avons euës juſqu'ici de l'Eternité. Mais pourquoi les changer, ſi elles peuvent nous en éclaicir la connoiſſance ? n'eſt-ce pas une notion commune que ces trois tems ſont diſtingués réellement les uns des autres entre toutes les nations du monde, &

qu'ils produisent des effets, & ont des suites differentes les unes des autres : le jour, par exemple, qui a decidé du sort de l'Empire Grec, & qu'il est tombé sous la puissance des Turcs, que nous remarquons comme un évenement memorable du tems passé, n'a-t-il pas decidé en même tems du sort malheureux de tous les peuples qui vivent sous le joug de ces Infideles, sans esperance même que les suites en puissent changer, tant que cette domination infidelle subsistera : & quoique cette journée malheureuse soit regardée comme un tems passé, en fait-elle moins une portion de cette Eternité, qui n'a point eu de commencement. Le tems de la naissance de JESUS-CHRIST, & celui qu'il a vêcu parmi les hommes, peut-il être jamais confondu dans l'idée de Dieu même, avec celui où il est à present assis à la droite de son pere ; car si vous n'admettez cette Durée successive, comme

l'eſſence de l'Eternité même, il faut de toute neceſſité, que vous la reduiſiez à un moment unique, & qui ſoit permanent, ſans aucun écoulement; ce qui eſt impoſſible à pouvoir imaginer; puiſque nous ne ſçaurions même par la penſée, fixer ce moment permanent, que dans l'inſtant même un autre ne lui ait ſuccedé: & pour vous faire entendre, préciſément ce que je conçois ſur ces deux exemples, ſans m'écarter de la notion commune, je vous dirai que Dieu voit le paſſé & l'avenir à peu près de la même façon, *objectivè & in ſtatu ideali, & non reipſâ*: c'eſt-à-dire, *objectivement & ſelon que ſon idée les repréſente, & non en effet*; car le paſſé ne revient point, & le futur ne ſeroit point ce qu'il eſt, s'il devenoit actuellement préſent.

On me pourra objecter, que j'ai dit moi-même que le préſent, le paſſé & l'avenir ſe réuniſſoient en Dieu, comme dans leur prototype,

pour être considerés comme réünis dans un seul point.

Mais je l'ai dit pour marquer l'insuffisance de nos lumieres à pouvoir jamais comprendre un attribut infini, tel que celui-là peut être en Dieu; ce qui n'est point un obstacle pour nous empêcher de nous servir des lumieres de notre raison pour en avoir du moins une idée certaine, si elle ne peut être tout-à-fait évidente; car il est trés-assûré que je puis avoir l'idée d'un premier Etre, créateur de toutes choses, très-certaine, quoiqu'elle ne soit pas fort évidente, ce dont personne ne disconviendra.

REFLEXION.

Ainsi, lorsque je ferai mes efforts pour assurer par de bonnes & solides raisons la certitude de l'idée que nous devons avoir de cette Eternité, en me servant de la notion commune & de la définition admise de tous les Philosophes qui la déterminent

déterminent être une durée sans commencement & sans fin, y a-t-il d'autre moyen pour y bien réussir, que de conformer nos idées à ce que ces termes nous font entendre, & peut-on jamais regarder (sans blesser le sens commun) un Etre comme permanent, dont toute l'essence consiste dans un écoulement successif & perpetuel ?

Car, à prendre la définition de Boëce dans le meilleur sens qu'on peut lui donner, qui peut jamais avoir l'idée d'une vie si parfaite, qu'elle puisse être sans écoulement & sans succession, & lorsqu'il dit : *Tota simul*, est-ce que sa Naissance, la Mort & la Resurrection du Sauveur peuvent être jamais confondues indistinctement dans un seul instant, lorsque l'Ecriture Sainte dit le contraire: & au Pseaume 90. *Priusquam Montes fierent, aut formaretur Terra & Orbis, à sæculo & usque in sæculum tu es Deus.* AVANT *que les Montagnes parussent, avant que la Terre*

& l'Univers fût formé , avant les siecles & dans tous les siecles , vous êtes Dieu ; & dans l'Apocalypse, Dieu est ainsi décrit : *Is qui est, qui erat , & qui venturus est.* DIEU *est, étoit , & sera à jamais* ; où ces trois tems sont précisément exprimés & distingués. On en peut trouver d'autres exemples.

II. REFLEXION.

Or je vous prie , Crysipe , de me dire si lorsque je conformerai mes idées aux notions communes des meilleurs Philosophes , & aux paroles des Saintes Ecritures , on peut me reprocher d'inventer quelque chose de mon chef ; car enfin, quelque envie qu'on aye de vouloir confondre ces trois tems differens , on ne pourra jamais s'empêcher de les distinguer réellement (comme ils le doivent être en effet) par la pensée : comment se persuader , je vous prie, que ce qui est passé n'ait pû être regardé autrefois comme un

tems actuellement present ; que ce qui est actuellement present, ne soit rien parce qu'il s'écoule, & que le futur, qui veritablement n'est point encore, ne soit rien aussi, parce qu'il sera sujet à s'écouler comme le present l'a été.

CONCLUSION
Confirmée par une réflexion très-importante.

Voilà pourtant l'opinion de ceux qui ne veulent admettre aucune succession dans la durée de l'Eternité, de laquelle quelque idée qu'on en en puisse avoir, ne pourra jamais passer pour veritable, si on en retranche cette succession qui établit son unique essence.

J'ose même avancer avec confiance, que si vous ne distinguez parfaitement cette durée éternelle passée, de la durée presente & future, Dieu ne seroit point ce qu'il est ; c'est-à-dire, qu'il ne seroit point cet Etre infiniment parfait, Crea-

teur du Ciel & de la Terre, & dont l'existence necessaire, indépendante & sans cause, n'est telle que parce que cette durée éternelle *à parte ante*, est unie immediatement à son existence; car si la chose n'est ainsi, le present & le futur ne peuvent jamais lui donner ce qu'il n'a pas de toute éternité. Cette difference du temps passé selon ces circonstances avec le tems present & le futur, est assez importante pour ne pas negliger l'attention avec laquelle on la doit considerer.

II. CONCLUSION.

Ainsi je crois ne point offenser la Majesté Divine, quand par la notion commune qu'on a de cette Eternité, comprise sous l'idée d'une durée, qui n'a jamais commencé, & ne finira point, je la crois successive par l'experience que j'en ai de ma coexistence avec elle, tant qu'il plaira à Dieu de me conserver sur la terre, & à laquelle mon ame coexiste-

ra aussi par la grace que Dieu lui a faite de la rendre immortelle.

Ainsi quelque idée qu'on puisse avoir de cette Eternité, on ne peut jamais la détacher de sa propre essence, renfermée dans cette durée successive, distinguée par le tems passé, present, & à venir : que l'on considere comme un tout immediatement uni à l'Etre Divin, par consequent indépendant, & de qui tout Etre créé est dans la dépendance.

Car si vous reduisez physiquement parlant, le present, le passé, & l'avenir à un instant indivisible en Dieu, sans aucune succession, il faut de toute necessité, que tout ce qui a existé & qui n'est plus, que tout ce qui existera, & qui n'est point encore, & qui ne peut avoir qu'une existence possible quant à present, ait pourtant une existence actuelle & physique dans cet instant indivisible, à qui déja un autre instant a succedé depuis que nous en parlons, auquel il est immedia-

tement uni par sa nature , comme il l'étoit à celui auquel il a succedé; ce qui prouve invinciblement la succession évidente qu'on doit admettre dans cette durée éternelle, impossible à pouvoir être conçûë autrement.

En un mot, si la Providence Divine ne soûtient & ne conserve tout Etre créé dans la perseverance de son Etre , que par l'action qu'elle lui communique immediatement & sans intermission par elle-même, il est évidemment certain qu'on ne sçauroit jamais concevoir cette perseverance, ou continuité d'Etre, & cette action immediate sans intermission, que sous une idée de succession, & comme l'effet d'une cause independante de tout Etre créé.

Reponse au Corollaire.

Pour répondre au Corollaire, je vous dirai que je n'ai point d'idée d'un tems interne qui soit quelque chose de réel dans les choses dura-

bles, & qui n'en soit point distingué ; mais que j'ai l'idée d'une durée qui s'unit & correspond à l'Etre créé, laquelle on nomme Subsistance, qui ajoute une perfection à cet Etre qu'il n'avoit pas : idée, dis-je, de durée que je puis aisément concevoir distincte & separée de l'existence des choses, laquelle n'est plus rien d'abord qu'elle est privée du secours de cette durée successive, qui peut être conçûë distinctement de l'existence, ainsi que je l'ai déja prouvé.

Pour le tems externe conçû par abstraction, detaché des choses mêmes, je n'en conçois point d'autre que cette durée successive determinée, qui represente une portion de l'Eternité, & son essence, dont la cause exemplaire est l'Auteur même de toute la Nature, & à laquelle nous participons tous selon l'étenduë & les bornes que ce même Createur a prescrites à la durée de nos jours, & avec laquelle nos ames au-

ront une correſpondance immediate pendant toute l'Eternité.

Vous voyez bien, Cryſipe, qu'il ne s'agit point de ſçavoir ſi cette durée ajoute quelque nouvelle entité à notre Etre, cela ne prouve rien, & nous n'en avons pas beſoin : il s'agit ſeulement de ſçavoir, ſi cette durée éternelle dans la dépendance de laquelle nous reſterons tant que nous ſubſiſterons, eſt quelque choſe en ſoi de réel & de poſitif, que l'on puiſſe concevoir par elle-même; ce que je crois après tout ce que j'en ai dit, ne pouvoir être revoqué en doute de perſonne.

Réponſe au ſentiment de l'Ecole.

Rapportons encore un paſſage de la Métaphyſique de M. Pourchot, qui ſemble meriter quelque explication. Voici ce qu'il dit : * *Deus etiam eſt immenſus & æternus.*

Probatur. Deus eſt Ens ſummè per-

* Dieu eſt immenſe & éternel.
Preuve. Dieu eſt un Etre ſouverainement par-

fectum : atqui Ens summè perfectum debet esse immensum & æternum , id est, debet esse præsens omni loco per suam immensitatem , & omni tempori per suam æternitatem ; ergo Deus est immensus & æternus.

Or je voudrois bien demander , (dans l'intention où je suis de me conformer , autant qu'il est possible, au sentiment commun.) si lorsque l'on dit qu'il est present à tout lieu par son immensité , & present à tout temps par son éternité , on entend qu'il soit present à un pur neant , ou à des mots qui ne signifient rien, ou bien à des mots qui expriment quelque chose de réel;certainement il seroit absurde de s'imaginer que la presence de Dieu soit nécessaire où il n'y a rien. On ne peut donc s'exempter de penser qu'il est present à quelque chose , & que le

fait. Or un Etre souverainement parfait doit être immense & éternel : c'est-à-dire , il doit être present en tout lieu par son immensité : Donc Dieu est immense & éternel.

lieu & le tems ſont tous deux comme autant de portions déterminées de ces abyſmes infinis d'eſpace & de durée , diſtingués de tous les autres Etres. Salomon qui poſſedoit le don de la Sageſſe , ſemble favoriſer ce ſentiment , lorſque parlant à Dieu , il dit : *Les Cieux & les Cieux des Cieux ne peuvent te contenir ;* & je ſuis perſuadé que celui-là a une trop haute idée de ſa capacité , qui ſe figure de pouvoir étendre ſes penſées plus loin que le lieu où Dieu exiſte : ou imaginer une étenduë où Dieu n'eſt point ; car pour l'éternité dont le tems n'eſt qu'une portion de durée très-petite à l'égard de tout Etre créé , on ne peut s'empêcher de penſer (quand il n'y auroit que Dieu ſeul) qu'elle ne coulât toujours pour lui.

En general le Tems eſt à la durée ce que le lieu eſt à l'extenſion. Ce ſont autant de portions de ces deux océans infinis , d'éternité & d'immenſité, diſtingués de toute au-

tre chose, comme par autant de bornes; & ainsi elles servent à marquer la position des Etres réels & finis, selon le rapport qu'ils ont entre eux, dans cette vaste & infinie étenduë de durée & d'espace : ainsi à bien considerer le tems & le lieu, selon la maniere que nous avons de concevoir les choses, ils ne sont que des idées de certaines distances déterminées, prises de certains points connus, & fixes dans les choses sensibles, capables d'être distingués, & qu'on suppose garder toujours la même distance, les unes à l'égard des autres. C'est de ces points fixes dans les Etres sensibles que nous comptons la durée particuliere, & que nous mesurons la distance de diverses portions de ces quantités infinies; & ces distances observées sont, ce que nous appellons le tems, & le lieu; car la durée & l'espace étant en elles-mêmes uniformes, si l'on ne jettoit la vûë sur ces sortes de points fixes, on ne pourroit point

observer dans la durée & dans l'espace, l'ordre & la position des choses, & tout seroit dans un mêlange si confus, que rien ne seroit capable de le débroüiller.

C'est pour cette raison que l'étenduë & la durée ne pouvant être divisées par elles-mêmes, comme pourroient être les nombres, on a établi des mesures particulieres, pour reconnoître ces points fixes, pour l'utilité commune : par exemple, le lieu en pouces, en pieds, en toises, en lieuës, pour les mesures ordinaires ; pour les grandes mesures, comme le Monde Terrestre, on l'a d'abord divisé en trois parties, & une quatriéme que l'on a découverte depuis peu. On l'a divisé encore d'une autre façon par rapport aux climats differens qu'il renferme ; sçavoir en deux zones froides, deux temperées, & une cinquiéme, torride ; mais comme on n'avoit point de mesures pour voïager sur ce grand corps fluide de la Mer, on a pourtant trouvé, aidé

du secours de la Boussole, les longitudes & les latitudes, lesquelles nous donnent la facilité de percer jusqu'au bout du Monde.

A l'égard de la durée, on l'a divisée en heures, en jours, en semaines, & en années pour l'usage commun; & pour les grandes mesures en siecles, dont les époques pour les évenemens qui meritent quelque consideration dans l'Histoire, sont comme les points fixes qui en conservent la mémoire à la posterité: enfin en considerant une certaine partie de cette durée infinie, en tant que designée par des mesures periodiques, nous acquerons l'idée de ce qu'on appelle generalemant le Tems.

Vous voyez, Crysipe, la liaison que ces deux Etres peuvent avoir ensemble; mais je puis vous assurer que le Mouvement & la Matiere en doivent avoir un encore plus indispensable avec eux; car le Mouvement ne sçauroit jamais achever son action toute successive sans le

secours du Tems, & ne sçauroit la commencer sans la presence de l'Espace. Pour la Matiere, elle ne sçauroit recevoir aucune forme sans le Mouvement, & son existence tombe dans le neant, si l'Auteur de la Nature ne la conserve par la durée.

Je crois donc pouvoir conclure avec raison, que c'est la correspondance mutuelle de ces quatre Etres, qui établit constamment la verité de ce Sistême.

M. la Motte le Vayer dont le sentiment est respectable par ses grandes lumieres, semble favoriser entierement cette conclusion que je viens de prendre, quand il dit : *Scire, est per causas cognoscere.* Il y en a de quatre sortes ; la materielle, la formelle, l'efficiente & la finale ; d'où l'on ne peut pas douter, que la contemplation des causes ne soit très importante,

Car comme la Physique considere les causes des productions naturelles, elle doit aussi examiner l'Espace, le Lieu, le Tems & le Mou-

vement; nulle operation ne se pouvant faire sans leur intervention. Il poursuit :

Pytagore nommoit le Tems, l'ame de l'Univers. Il n'a pas été bien connu jusqu'à present. Le Tems est le principe de la generation & de la corruption ; le même moment mûrit un fruit, & en pourrit un autre ; la même heure qui paroît fort courte à un homme qui triomphe, paroît fort longue au vaincu qui est attaché à son char, pour orner son triomphe.

Tout le monde doit s'accommoder au tems & le bien menager : *Tempori parcè* : toutes choses ont leur tems, que Ciceron traduit par le mot d'*Occasion*, laquelle est si importante dans le cours de la vie à bien menager, qu'au dire de Chilon, celui qui la sçait bien prendre, ne manque jamais de bien réussir : *Tempori cuncta insunt bona* : le Tems est le meilleur de tous les conseillers, selon le sentiment de Thalès.

CONCLUSION.

En un mot, je ne vois rien de si contraire au ſens le plus commun, que de vouloir reduire ſous un point Metaphyſique le principal attribut de la Divinité, dont l'eſſence formelle conſiſte dans l'écoulement d'une infinité de momens qui ſuivent les uns après les autres, & qui ſuivront éternellement de même, que l'on ne ſçauroit jamais concevoir que ſous une idée de ſucceſſion infinie, dont l'experience journaliere que nous en faiſons, nous convainc par nous-mêmes, à laquelle la définition que j'en donne, s'accorde parfaitement, ainſi que je viens de l'expliquer, de même que nos Saintes Ecritures, dont on peut aiſément trouver bien d'autres paſſages, que ceux que j'ai rapportés.

Après des temoignages auſſi authentiques, je vous avouë, Cryſipe, que je ſerois curieux de voir ſur quels fondemens on peut appuïer l'opinion contraire.

Explication de la Conclusion.

Car il ne suffit pas de dire : Dieu n'admet point de succession en lui, & ce seroit une imperfection de l'imaginer : mais il faut l'entendre & le faire comprendre aux autres. Dieu n'admet point de succession en lui ; c'est-à-dire, Dieu ne voit rien, ne connoît rien à la maniere des créatures, qui n'operent rien soit du corps ou de l'esprit, que par succession ; il voit tout, il connoît tout d'une premiere & simple vûë, dans la derniere perfection. Mais lorsqu'il s'agit de détruire sa propre essence, ce n'est pas la même chose : *Dieu est*; cette proposition est veritable : parce qu'il a toujours été ; cela est encore vrai : & parce qu'il a toujours été, rien ne sçauroit empêcher qu'il ne soit éternellement, cela est encore vrai : je dis que ces trois tems, qui n'ont aucun rapport en cet endroit aux créatures, ne sçauroient se concevoir en Dieu, que sous l'idée d'une succession infinie,

& que cette idée de succession infinie *à parte ante & à parte post*, est l'essence formelle de la plus grande perfection que puisse avoir l'Eternité.

Confirmation des preuves précedentes.

Mais il faut faire quelque chose de plus : il faut prouver à ces Philosophes indociles , que toutes les Ecoles soutiennent notre même sentiment qu'ils combattent.

Voici ce que dit M. Pourchot, tome cinquiéme de sa Philosophie, *page* 296.

Existimat S. Thomas Mundum potuisse creari ab æterno ; cæteri id negant. Qua de re sit *

CONCLUSIO.

Mundus ab æterno creari non potuit. Probatur. Quod initium habere

* S. Thomas a crû que le Monde a pû être créé de toute éternité : les autres le nient.

CONCLUSION.

Le Monde n'a pû être créé de toute éternité.

Preuve. Ce qui a dû avoir un commencement n'a pû être créé de toute éternité ; car ce qui est

debuit, illud ab æterno creari non potuit; nam quod eſt ab æterno nullum initium habuit.

Atqui quod creatum eſt, initium habere debuit; nam aliquo momento in ipſa Dei æternitate aſſignando creatum eſt; quodcumque autem ſumatur momentum in æternitate, ipſum infinita alia momenta præcedere debuerunt; alioquin æternitas non foret infinita, quod abſurdum eſt.

Ergo Mundus ab æterno creari non potuit.

Il eſt évidemment veritable que le Monde n'a pû être créé devant avoir un commencement, comme il paroît par les Saintes Ecritures, que dans un moment aſſigné de cette Eternité qui en fixe la création : or quelque moment que l'on choiſiſſe

de toute éternité, n'a eu aucun commencement.

Or ce qui a été créé, a dû avoir un commencement, car il a été créé dans quelque moment que l'on peut déſigner dans l'éternité de Dieu. Or, quelque moment que l'on prenne dans l Eternité, d'autres momens infinis ont dû préceder ce même moment. Sans cela l'Eternité ne feroit pas infinie, ce qui eſt abſurde.

Donc le Monde n'a pû être créé de toute éternité.

de cette Eternité, il eſt impoſſible qu'il n'y ait une infinité d'autres momens, qui ſe ſoient écoulez pour préceder celui de cette création, autrement l'Eternité ne ſeroit pas infinie, ce qui ſeroit abſurde.

D'où il s'enſuit que le Monde ne peut être créé de toute éternité.

Réponſe. Or, s'il eſt veritable, comme on n'en ſçauroit douter, qu'il ſe ſoit écoulé une infinité de momens avant celui de la création, pour marquer l'infinité de l'Eternité *à priori* : je dis qu'il eſt indubitable qu'il s'en écoulera une infinité d'autres, pour marquer cette même infinité *à poſteriori*, & qu'on ne ſçauroit jamais ſe diſpenſer, ſi l'on veut former une idée juſte de cette Eternité, d'admettre ces trois tems, le paſſé, le preſent, & l'avenir de la façon que nous l'avons expliqué, ſans tomber dans une contradiction manifeſte. Car quelque effort que l'eſprit humain puiſſe faire, je le défie de raſſembler en un ſeul moment une infinité de momens qui ſont paſſés, &

une infinité de momens qui ne ſont point encore ; dans cet unique moment, disje, qui d'abord qu'il exiſte ſe trouve paſſé par un autre qui lui ſuccede, dont l'écoulement ſe fera toujours de même, pour marquer que cette ſuite de momens ſans intermiſſion n'aura jamais de fin.

Or, ſi de l'aveu de toutes les Ecoles, le Monde n'eſt point éternel, que parce que le moment de ſa création eſt précedé d'une ſuite de momens infinis : ſi le Tems n'eſt compoſé que des mêmes momens de cette Eternité, comment peut-on s'imaginer que le Tems ſoit ſucceſſif, & que l'Eternité ne le ſoit pas, quand l'un & l'autre ne ſont que la même choſe, conſiderée ſous differens rapports ; c'eſt-à-dire, que l'Eternité complette ſera pour Dieu ſeul, comme l'unique & la plus grande perfection de ſon exiſtence, & pour les Etres créés, nous emploirons cet axiome univerſellement reçû, & nous dirons que chaque choſe a ſon tems.

Vous voyez, Cryſipe, que je n'employe d'autres armes contre ceux qui m'accuſent d'introduire des nouveautés mal fondées, que les leurs mêmes dont je me ſers, non pour leur impoſer un joug déraiſonnable, mais ſeulement pour les inſtruire qu'ils peuvent penſer plus juſte qu'ils ne s'imaginent, & reconnoître la verité ſur les propres moïens qu'ils me fourniſſent.

Dire encore que tout eſt Eſprit en Dieu, parce que ſi quelque choſe étoit en Dieu, qui ne fût point Eſprit, il ſeroit Corps, c'eſt ſe tromper & ne point s'entendre ; car certainement l'Eternité eſt une perfection de l'exiſtence divine, qui la rend néceſſaire, unique & indépendante, & par conſequent toute-puiſſante, puiſqu'elle ſeule de rien peut créer quelque choſe. Je pourrois fort bien dire encore que l'immenſité n'eſt point une perfection de l'Eſprit, puiſqu'une étenduë immenſe, immobile & penetrable ne doit point naturellement penſer par

elle-même. Mais si nous voulons concevoir quelque chose de plus juste ; nous dirons que comme tout Corps créé doit avoir un lieu pour être placé, il sera contenu dans l'étenduë de cette immensité, de même que tout Etre créé pour être conservé dans la continuité de son existence, coexistera aussi à cette durée éternelle, tant qu'il plaira à Dieu de l'y maintenir. C'est la correspondance que ces deux Etres auront toujours avec la production des Etres créés, à l'entité desquels ils n'ajoutent rien que la necessité de ne pouvoir exister sans leur intervention.

Je suis persuadé même que ces explications que j'ai données sur l'Immensité & sur l'Eternité nous fortifieront dans l'habitude de former plus facilement des idées de pure intelligence, par lesquelles nous pourrons nous élever plus commodement à la connoissance de l'Etre Divin.

AVEZ-VOUS, Crysipe, quelque chose de plus à me demander ?

Non, Cleante, je vous suis sensiblement obligé des lumieres que vous avez fait naître dans mon esprit, sur une matiere aussi abstraite & aussi peu connuë : vous avez porté une clarté lumineuse dans les tenebres, où l'on peut marcher presentement sans craindre de s'égarer, & le Sistême nouveau que vous nous donnez, me paroît si clair & si bien établi, que je ne doute point qu'on ne s'applique à la recherche de la Verité, avec beaucoup plus de soin que l'on n'a fait par le passé.

Fin du premier Tome.

